Digitized by Google

UNIVERSITEI
90000005

2708

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LE
SOURD-MUET
ET
L'AVEUGLE,

PAR L'ABBÉ C. CARTON,

DIRECTEUR DE L'INSTITUT DES SOURDS-MUETS ET DES AVEUGLES
DE BRUGES.

—

TOME SECOND.

BRUGES.

IMPRIMERIE DE VANDECASTEELE-WERBROUCK.
RUE DES DOMINICAINS.

1838 — 1839

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

PAGE.

Des établissements pour les aveugles en Angleterre.
CHAP. I. De la nature de ces établissements 1
CHAP. II. Origine et organisation des établissements pour les aveugles en Angleterre 16
— Liverpool 18
— Édimbourg 22
— Bristol. 28
— Londres 30
— Norwich. 32
— Glascow 35
— York 38
— Manchester 40
— New-Castle. — Aberdeen. 41
— École de M. Walker à Édimbourg . . . . . ib.
— » Mme Greig ib. 42
— École de M. T. Lucas à Bristol . . . . . ib.
Tableau analytique des institutions . . . . . 45—46
CHAP. III. De l'éducation industrielle 47
CHAP. IV. De l'éducation intellectuelle 59
Alphabet en nœuds, lithographié 63
Dessin lithographié. Machines pour écrire. 63
Specimen. Alphabet de Berlin 64
Le typhlographe. Lithographie 65
Planche pour calculer. Lithographie 66
Autre planche pour calculer 67
De l'impression en relief 73
Specimen d'impression de Paris 74
Alphabet sonographique de New-York. Lithograp. 79
Alphabet en points. Lithographie 84
Lithographie contenant seize alphabets arbitraires 89
Specimen. Alphabets de Glascow 92
Specimen. Alphabets angulaires d'Édimbourg. . 95
Alphabet belge. Lithographie 95
Specimen d'alphabets pointillés 103
Addenda 104
Règles générales de l'école pour les aveugles de York. 105
Catalogue de livres écrits en Angleterre sur les aveugles et sur leur instruction. 111

Digitized by Google

Livres imprimés en Angleterre pour les aveugles. . . 113
Rapport sur un projet de vocabulaire illustré par M. Valade-Gabel 115
Société anversoise en faveur des sourds-muets. Règlement . . . 124
Écrits de Pedro Ponce 128
Mort de M. Itard 129
L'abbé de L'Epée. Ses restes retrouvés. 130
Société centrale des sourds-muets, à Paris. Statuts 130
Institution des sourds-muets du Hainaut. 133
Portrait de mon aveugle sourde-muette 135
Introduction à la notice sur l'aveugle sourde-muette. . . . . ib.
Notice sur l'aveugle sourde-muette. § I partie théorique 137
§ II Partie historique. 147
§ III Partie pédagogique. 175
§ IV Partie anecdotique. 203
L'institut des sourds-muets et des aveugles de Madrid. 214
Cathéchisme des sourds-muets, par Laurent Hervas.
Dialogue second 222
Dialogue troisième. 226
Lettres de Mme Tuckfield. 5e lettre. 235
Revue. Nouvelles diverses 241
— Legs de M. le général Drouot 241
— Mort de M. Itard . . . . . ib.
— Nouveau directeur à Paris . . . . . ib.
— Mort de M. Salvan 242
— Banquet annuel des sourds-muets . . . . . ib
— M. Ordinaire donne sa démission 245
— Mort de Mademoiselle Van Durme 246
— Questions proposées par l'academie d'Amsterdam 247
— Distribution des prix à Lille. . . . . ib.
— Discours de M. Benjamin. 248
— Histoire du sourd-muet Benjamin 252
— Nouveau procédé pour écrire en points, par M. Braille. 252
— Le mécanisme de la parole, par M. Léon Vaïsse. . . . ib.
— L'ami des sourd-muets, par Piroux. . . . . ib.
— Quel rôle l'articulation et la lecture sur les lèvres doivent-elles jouer dans l'instruction des sourds-muets, par M. Valade-Gabel . . . . . ib.
— Voyage en Hollande et en Belgique, par M. Ramon de la Sagra. 253
— Livres imprimés en relief pour l'usage des aveugles de M. Taylor . . . . . ib.
— Lettre de la Reine d'Angleterre à M. Alston 254
— Rapport sur les travaux de la commission administrative de l'institut des sourds-muets de Liège . . . . . ib.
— Subside accordé à l'institut de Liège. . . . . ib.

Digitized by Google

LE SOURD-MUET

ET

L'AVEUGLE.

LES ÉTABLISSEMENTS

POUR LES

AVEUGLES EN ANGLETERRE.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA NATURE DES ÉTABLISSEMENTS POUR LES AVEUGLES.

Les recherches statistiques prouvent que l'immense majorité des aveugles appartient à cette classe de la société qui doit gagner sa vie par le travail. Ce fait est constaté et doit exercer une grande influence sur la nature d'un établissement à former pour ces infortunés. Un autre fait non moins constant, c'est que la privation de la vue ne rend pas les aveugles malheureux : dépendre d'un autre pour les premières nécessités de la vie, ne pas savoir utiliser leur existence, voilà ce qui fait leur grand malheur ; le monde n'a pas moins d'enchantement pour eux que pour nous, pourvu qu'ils puissent

Digitized by Google

s'occuper utilement et si nous n'avions pas la cruauté de leur rappeler à chaque instant leur malheur par l'inutile expression de notre sympathie et de notre compassion, ils ne le sentiraient pas. Tous les aveugles répondraient à-peu-près comme celui du Puiseaux : « J'aimerais bien autant avoir de longs bras que des yeux : il me semble que mes mains m'instruiraient mieux de ce qui se passe dans la lune que vos yeux, et puis les yeux cessent plutôt de voir, que les mains de toucher. Il vaudrait donc bien autant qu'on perfectionnât en moi l'organe que j'ai, que de m'accorder celui qui me manque. » Ils ne demandent pas de jouissances à la société, ils ne demandent que du travail et de l'indépendance. Aussi c'est la dénomination *d'aveugles travailleurs* qui leur mérita d'abord du public, en France, les marques si vives d'intérêt, et ce fut l'espoir que le produit de ces travaux suffirait pour couvrir les avances, qui engagea la société philantropique à payer les dépenses considérables qu'on avait faites en leur faveur depuis 1784 jusqu'en 1790. Malheureusement une triste expérience détrompa bientôt ceux qui avaient fondé trop d'espoir sur des essais louables sans doute, mais mal calculés pour atteindre ce but. Peu-à-peu les moyens de l'établissement s'affaiblirent tellement que déjà, en 1791, il ne pouvait plus se soutenir par ses propres forces. Les élèves manquaient des choses les plus nécessaires à la vie. L'intérêt qu'ils avaient inspiré s'affaiblit en conséquence. On avait assisté avec enthousiasme aux exercices publics des aveugles, on applaudissait lorsque, bravant pour ainsi dire l'arrêt de la nature, on les vit lire, écrire, calculer et parler arts et sciences, mais on voyait au fond quelque chose de plus réel, savoir, que la société serait déchargée d'un fardeau, et il n'y a que le réel, même en France, qui

Digitized by Google

dure. La seule objection qu'on fit contre l'institut de M. Haüy, et c'est lui-même qui nous l'apprend, porta sur ce point (chap. 2, *Essai sur les aveugles*) : Auriez-vous, lui dit-on, en enseignant à vos élèves toutes les parties de l'éducation, conçu le projet de peupler la république des lettres de savants et de professeurs, ou de leur montrer à trouver les moyens de subsistance dans leurs propres travaux. On nous a rendu la justice, répond M. Haüy, de convenir que nous avons rempli le premier objet de notre institution, en offrant un amusement aux aveugles fortunés, mais, du reste, nous ne prétendons pas que le plus habile de nos aveugles puisse jamais être mis en concurrence, dans aucun genre, avec le plus médiocre des artistes clairvoyants, mais nous les recommandons à la bienveillance publique (*ibid*). Après cette désolante réponse, l'établissement tomba dans un profond oubli et ne subsisterait déjà plus depuis longtemps, si le gouvernement ne lui accordait des subsides annuels qui suffiraient à l'entretien complet et sans travail de trois fois plus d'aveugles que n'en contient l'institut de Paris. M. Howe, directeur de l'institution pour les aveugles de Boston, visita l'établissement de Paris vers 1830, et le trouva encore à-peu-près dans le même état. Un sur vingt parvient à peine, dit-il, après huit années d'apprentissage, à gagner sa vie, et encore n'est-ce point en pratiquant un des métiers appris dans l'institut, il ne le peut que lorsque le hasard ou une grande protection lui fait obtenir une place d'organiste ou lorsqu'il réussit dans une spécialité, comme à accorder des pianos, ce qui encore ne peut avoir lieu que dans une grande ville.

M. Dufau, professeur à l'institut des aveugles de Paris, propose, dans son *Essai*, une nouvelle organisation de

Digitized by Google

ces établissements mais elle se ressent malheureusement trop du point de vue sous lequel on a jusqu'ici envisagé ces sortes d'établissements en France.

Il y aurait une institution supérieure à Paris et des institutions secondaires dans les départements. La limite de l'âge d'admission serait quatorze ans et la durée du séjour dans l'institut de quatre ans. Ce temps suffirait pour parcourir le cercle entier de l'instruction primaire. On y enseignerait la musique dans le but surtout de reconnaître les sujets qui manifesteraient une véritable vocation pour cet art, dont l'enseignement complet serait un des principaux objets de l'institution supérieure. Les travaux manuels devraient également faire partie des occupations auxquelles pourraient être livrés ces enfants dans les institutions secondaires, mais plus pour les initier à une foule de procédés qui les rendent plus adroits et qui donnent plus de dextérité à leurs doigts, que pour faire un véritable apprentissage. Ceux des élèves qui, dans le cours de quatre années, auraient parcouru le cercle entier de l'instruction et manifesté de hautes dispositions naturelles, soit pour les sciences ou les lettres soit pour la musique, seraient, après avoir subi un examen qui constaterait leur capacité, envoyés à l'institution supérieure de Paris, où les travaux manuels seraient exclus; les autres seraient renvoyés chez leurs parents ou amis avec un peu de science, ce qui est très-bien, mais sans aucun moyen de subsistance, plus malheureux qu'auparavant parce qu'ils auraient goûté les douceurs d'une vie studieuse, pendant les quatre années de la jeunesse qui décident ordinairement des habitudes de toute la vie et qu'alors ils deviendraient une charge à leurs parents, ou bien qu'ils seraient forcés de mendier leur vie. Ces quatre années passées dans les

Digitized by Google

institutions secondaires, au lieu d'avoir servi à leur bonheur, n'auraient donc servi qu'à augmenter leurs besoins et à rendre plus douloureuse l'impuissance d'y satisfaire. Ils s'y seraient convaincus qu'ils ont le pouvoir de faire quelque chose de réellement utile, qu'ils sont moins éloignés de tous ceux qui les entourent qu'ils ne se l'étaient imaginés, et qu'avec quelques soins et un peu d'attention ils pourraient les égaler en quelques points et toujours du moins les approcher. Ils y auraient été l'objet de l'attention publique et senti qu'ils possèdent une place, quelque humble qu'elle soit, dans la société et que la barrière qui les en separe peut être franchie. Ils y auraient bu, comme s'exprime M. Howe, à la fontaine des connaissances, assez pour avoir une soif qu'ils seraient dans l'impossibilité d'étancher, ils y auraient vecu assez longtemps pour rendre la pauvreté et la pénurie doublement pénibles, et leurs intelligences y auraient été assez cultivées pour faire de leur instruction même une source de misères. Les renvoyer après ces quatre ans passés dans une école ne serait que les former pour un hôpital ou une maison de charité. Le résultat ne vaut pas la peine. Le but qu'on se propose donc, surtout en France, est de donner à ces infortunés une éducation intellectuelle au lieu de chercher à les rendre capables de gagner leur vie par des travaux manuels afin qu'ils puissent devenir indépendants, c'est la science plutôt qu'un métier, c'est l'agréable plutôt que l'utile qu'on a en vue; l'état de cécité, me disait un jour un instituteur célèbre en France, enlève plutôt les moyens physiques que moraux; c'est donc à développer les ressources du cœur et de l'esprit des aveugles que leurs bienfaisants instituteurs doivent surtout s'attacher.

En Angleterre un principe contraire a dominé ceux

Digitized by Google

qui ont établi des institutions pour les aveugles ; c'était pour les instruire dans les travaux manuels, pour en faire des artisants, mais nullement pour en faire des savants. On admettait le principe de l'économie de la charité publique qui nous enseigne que puisque les aveugles pauvres sont à la charge de la société, il vaut bien mieux de leur procurer les moyens de gagner leur subsistance eux-mêmes que de pourvoir à leurs besoins en leur accordant une pension viagère, et pour atteindre ce but on forma des écoles. Les résultats sont des plus satisfaisants; un grand nombre d'aveugles sont parvenus à se faire un état et à entretenir leur famille au moyen de leur industrie.

Au commencement ce principe était trop rigoureusement appliqué, on excluait tout enseignement intellectuel et, dans un des premiers établissements de l'Angleterre, on semble encore douter de l'utilité de la lecture au moyen de lettres en relief. L'Écosse modifia les deux principes trop exclusifs et les combina de manière à donner aux aveugles assez d'instruction pour les occuper et relever leurs esprits, mais en ayant soin toutefois de ne pas y employer le temps dont il ont besoin pour se rendre habiles dans un métier. C'était, comme on le voit, les rapprocher de la position des clairvoyants et travailler par conséquent le plus efficacement à leur bonheur. Les examens publics ont démontré la possibilité d'une telle combinaison. Leurs réponses aux questions ont attesté de reste l'aptitude des aveugles pour les différentes branches de l'enseignement primaire et le succès de l'entreprise philantropique, tandisque, d'un autre côté, les rapports annuels sur la situation financière des maisons ont prouvé que cette instruction ne nuisait sous aucun rapport à la prospé-

Digitized by Google

rité matérielle de la maison, mais, au contraire, que l'instruction qu'ils recevaient avait aidé à leur inspirer le goût du travail, par le noble désir d'être utile ou du moins de ne plus rester à charge à leurs concitoyens.

L'instruction varie encore dans chacun des asyles et des institutions aussi bien en Écosse qu'en Angleterre, et le degré jusqu'où elle est poussée diffère sensiblement d'une école à l'autre, mais nulle part elle ne se donne aux dépens du temps exigé par le travail. Une heure, une heure et demie y est employée, et on arrange les choses de manière à en faire une véritable recréation. On pouvait espérer de l'esprit positif des Anglais ce qu'ils ont fait, et l'Écosse, en modifiant, par son zèle éclairé pour la propagation de l'enseignement primaire parmi cette classe d'infortunés, ce qu'il pouvait y avoir de trop matériel dans les idées anglaises, peut se vanter d'avoir résolu le problème de cette instruction, en mêlant l'utile à l'agréable, comme s'exprime M. Haüy.

Cependant il reste une question bien importante à discuter. On s'accorde en Angleterre complètement sur la nature de l'éducation à donner aux aveugles et partout elle est d'abord industrielle; mais on varie essentiellement sur l'emploi des aveugles après leur instruction.

Il y a des institutions que je nommerai des *écoles*. Les enfants y reçoivent pendant un nombre déterminé d'années tous les soins que demande leur état et ils y font l'apprentissage d'un métier proportionné à leurs forces et au degré d'adresse qu'on a remarqué en eux, mais d'où ils sont renvoyés la plupart avec une gratification de 50 à 100 francs, destinée à leur fournir les moyens de continuer l'industrie qu'on leur a enseignée ou bien avec un assortiment de tous les outils nécessaires à l'exercice du métier qu'ils ont appris.

Digitized by Google

Les autres institutions sont plutôt des *asyles*. Leur but n'est pas seulement de former leurs élèves au travail des mains pendant un certain temps et puis de les remplacer par d'autres, mais de les employer après leur éducation dans la maison même s'ils le désirent ou s'ils le méritent par leur bonne conduite.

J'ai vu les deux systêmes et je vais en exposer les avantages respectifs.

Les *écoles* sont fondées d'après l'idée que les aveugles sont capables de faire isolément ce qu'ils peuvent produire lorsqu'ils sont rassemblés ou du moins que la différence n'est pas notable, et que renvoyer ceux qui ont appris un métier, c'est rendre possible l'admission d'autres aveugles et étendre par conséquent l'influence bienfaisante de l'institution. C'est le systême qu'on avait suivi d'abord et qui est encore en vigueur dans quelques établissements en Angleterre et en Irlande, mais dont on commence assez généralement à revenir après les résultats qu'offrent ces institutions en Écosse où ils sont tous des *asyles*.

En effet le systême *asylaire* doit se borner à un nombre plus limité d'élèves que n'en peut admettre une école et son action bienfaisante ne semble pas pouvoir être aussi étendue que celle d'une école et devoir forcément exclure une foule de malheureux qui recevraient une éducation si tous les établissements de cette nature étaient des écoles ; mais ceci n'est qu'apparent ou plutôt que temporaire et finit en réalité par procurer le bienfait d'une éducation à un plus grand nombre. Observons d'abord que la masse des aveugles travailleurs dans un asyle change plus souvent qu'on ne le suppose : d'une manière ou d'autre, chaque année, soit par la mort, soit autrement, un dixième et jusqu'à

Digitized by Google

un septième quitte l'asyle (1) qui se renouvelle par conséquent tous les dix ou au plus tard tous les quatorze ans; la succession des élèves, dans les écoles, n'est donc tout-au-plus que double relativement aux asyles.

Remarquez encore que cette succession rapide des élèves expose l'institution à des pertes considérables, car à peine ont-ils acquis assez d'adresse pour faire espérer qu'ils seront utiles par leur travail, qu'ils quittent l'atelier pour faire place à ceux qui, par leur ignorance et leur maladresse, causeront à leur tour des pertes à la maison. L'inégalité de production qui est inévitable dans une école, empêche ensuite d'être à même de faire des affaires régulières, les débouchés manquent donc et ceci occasionne d'autres pertes, tandis qu'un asyle, produisant régulièrement chaque année à-peu-près la même masse et étant à même de fournir exactement les chalands, à cause de son personnel toujours à-peu-près le même, est plus sûr de trouver où placer ses productions. Les ventes des écoles d'aveugles de Paris, de Londres, de Liverpool et de Bristol, comparées à celles des asyles d'Édimbourg et Glascow mettront ce point hors de contestation.

(1) Voici le mouvement des élèves dans l'asyle de Glascow, où il est plus rapide encore.

DEPUIS LE 28 MARS 1828 JUSQU'EN	ON A ADMIS ÉLÈVES	ONT QUITTÉ LA MAISON OU ONT ÉTÉ RENVOYÉS	NOMBRE DES ÉLÈVES MORTS	TOTAL.
1829	38	7	3	10
1830	47	9	4	13
1831	57	10	5	15
1832	62	15	5	20
1833	70	19	5	24
1834	78	24	6	30
1835	86	24	7	31
1836	97	27	10	37
1837	105	29	12	41

Digitized by Google

ÉCOLES.

LIEU.	ANNÉE.	NOMBRE D'ÉLÈVES.	PRODUIT DES VENTES.
Paris.	1816	82	Frs. 355
	1817	89	848-95
	1818	92	993
	1819	95	905
Londres. . .	1832	112	Liv. sterl. 1345
	1836	»	1469
Liverpool. .	1835	105	1839
	1836	108	1818
Bristol. . . .	1833	33	906
	1834	»	992
	1835	40	1019
	1836	43	1138

ASYLES.

	MOYENNE DE		
Édimbourg.	1822 à 32	80	Liv. sterl. 3200
Glascow. . .	1828	22	231
	1829	28	642
	1830	34	665
	1831	42	887
	1832	42	1101
	1833	45	1189
	1834	48	1303
	1835	55	1953
	1836	60	2514
	1837	64	2472

Les ventes des asyles, avec un nombre égal d'élèves surpassent donc de plus d'une moitié les ventes d'une école, et les profits diffèrent en conséquence. Il y a plus. Les dépenses de l'école de Londres montent annuellement à Liv. sterl. 4000 et celles de Liverpool à 3000, tandis qu'avec un nombre à-peu-près égal d'élèves elles

Digitized by Google

ne sont que de près de 1000 dans les asyles d'Édimbourg et de Glascow. Les résultats sous ce rapport sont donc tous à l'avantage des asyles.

En résumant les calculs que j'ai faits, on trouve que les profits des ventes sont au moins doubles dans les asyles et que les dépenses y sont trois fois moindres que dans les établissements qui ne sont que des écoles; de sorte que si la succession des élèves est plus rapide dans les écoles et si l'instruction peut par conséquent être étendue à un plus grand nombre d'individus, cet avantage n'est encore qu'apparent, car il est en réalité plus facile de former deux asyles que d'établir une école, mais j'ai besoin de le dire et je le dis avec une profonde conviction, on ne peut nullement imputer à la direction de ces établissements que les profits soient moindres et les dépenses plus fortes, ces désavantages sont la conséquence forcée du système même; mais il n'en est pas moins duement prouvé que, sous le rapport de l'économie intérieure de la maison, un asyle est préférable à une institution qui ne serait qu'une école.

Mais continuons. Suivons les élèves hors de l'établissement, après leur instruction et travaillant isolément.

Un aveugle puise dans la compagnie de ses semblables du courage, mais comme il est naturellement porté à l'abattement, il perd bientôt son courage s'il est isolé et cela d'autant plus vite, qu'à chaque instant, il est forcé de reconnaître la supériorité des clairvoyants et qu'il remarque fort bien qu'il n'excite plus cet intérêt que causent les aveugles réunis en masse. Il est arrivé assez souvent que des aveugles espérant qu'ils parviendraient à se suffire, sont sortis volontairement des asyles d'Écosse et qu'ils se sont établis dans les villes qui leur offraient les moyens de placer le produit de leur travail,

Digitized by Google

une noble ambition les animait; d'autres ont tenté la même chose après avoir été renvoyés pour mauvaise conduite. Tous étaient depuis plusieurs années dans l'établissement et la plupart de bons ouvriers. Après un essai de quelques années, de quelques mois souvent, ils ont eux-mêmes reconnu l'impossibilité de continuer seuls la lutte avec les ouvriers clairvoyants et ont sollicité leur réadmission. Ces faits ne sont pas rares. Dans le rapport annuel de 1833 de l'institut des aveugles de Dublin, on a fait la même remarque : « Nous avons vu avec peine, disent les administrateurs, que des élèves qui avaient acquis une grande habileté dans un ou plusieurs métiers et qui étaient sortis de l'établissement avec un bon caractère et une somme assez notable de gages reçus, n'ont pas réussi dans leur entreprise à leur retour, par défaut d'appui et d'encouragement qu'ils méritaient si éminemment, et que leurs fonds ayant été graduellement épuisés, ils ont été forcés de retourner à Dublin pour augmenter la masse de pauvreté déjà excessive. »

Dans une assemblée tenue à Manchester, en mars 1834, rélativement à l'érection d'une institution pour les aveugles, qu'on est sur le point d'ouvrir, le comité chargé de prendre les renseignements nécessaires, assure qu'à Liverpool aussi on a déjà senti depuis longtemps le besoin d'un asyle pour les aveugles qui ne peuvent pas pourvoir à leurs besoins par les gages qu'ils gagnent hors de l'établissement et que le résultat de toutes les informations qu'ils ont prises est une conviction que l'institution de Manchester doit être un asyle.

Je me suis convaincu, par le témoignage unanime de tous les surintendants des établissements des aveugles de l'Angleterre, que des avantages dignes de l'entreprise

Digitized by Google

sont seuls possibles dans un asyle, aussi tous les efforts tendent à atteindre ce but.

Mais supposons encore que l'aveugle, dans son isolément, puisse produire autant que dans un asyle; ce n'est pas tout que de savoir produire, il faut pouvoir vendre.

Une institution publique qui est toujours en évidence a un pouvoir d'attraction que n'a pas l'aveugle isolé. On est fier de posséder un asyle pour les aveugles, on le regarde comme une gloire nationale, on aime donc à contribuer à son éclat, d'autant plus que les hommes influents, qui sont à la tête de l'administration de l'institution, peuvent y attirer leurs connaissances en donnant la certitude que les matières premières sont toujours de la meilleure qualité et que les prix ne sont pas plus hauts qu'ailleurs. Ceci encore n'était possible que dans un asyle, qui, par ses capitaux, peut se procurer au comptant et à meilleur marché les meilleures matières premières, ce que ne peuvent pas les ouvriers ordinaires et ce que les clairvoyants gagnent par plus d'adresse, ils le perdent par le prix elevé auquel ils doivent se procurer les matériaux, de sorte que la concurrence devient possible lorsque les aveugles travaillent en corps et jamais lorsqu'ils sont isolés.

Dans une institution où les aveugles ne restent pas après leur instruction, on ne peut enseigner que des métiers qui n'exigent ni l'emploi de grands capitaux, ni le concours, de plusieurs ouvriers ni, enfin l'emploi de machines coûteuses, chaque métier doit être un travail individuel au lieu que, dans un asyle, l'usage des machines à vapeur et la division du travail pour la fabrication d'un seul produit peuvent être introduits avec un immense avantage.

Il est prouvé que plus d'un quart, sinon un tiers des

Digitized by Google

aveugles le sont devenus dans un âge avancé : l'ophthalmie militaire seule, sur 4,117 aveugles qui existaient en 1835, en Belgique, a causé 960 cas. A cette classe nombreuse, trop âgée pour acquérir encore l'adresse nécessaire dans un métier, il faut un travail facile à apprendre et productif dès les premiers jours. Dans un asyle on peut utiliser ses forces, employer avec profit un malheureux qui jamais, dans une école, ne parviendrait à gagner la moindre chose. Ainsi, dans l'asyle d'Édimbourg, la fabrication des matelats en crin est l'occupation principale. La manipulation du crin, avant qu'il puisse être tordu, occupe ceux qui ont le moins de dispositions pour l'apprentissage d'un métier, l'usage d'une machine à vapeur rend tout ce travail moins dûr et plus productif; d'autres tordent le crin. On en emploie plusieurs à tisser la toile des matelats; ce métier, s'il était isolé, ne rapporterait guères ce qu'un aveugle peut gagner en faisant autre chose, mais dans cet asyle, la consommation en est assurée et le plus haut prix en est donné; les filles cousent ces couvertures et les plus adroits des aveugles remplissent les matelats. Cette division de travail rapporte des gages qu'aucun métier ne saurait procurer, et emploie utilement, dès les premiers jours de son entrée, l'aveugle le plus borné.

Parlons à présent d'une classe assez nombreuse d'aveugles à laquelle jusqu'ici, ceux qui ont contribué à l'érection des écoles, ont peu songé et qui méritent toute notre attention. Je veux parler des hommes devenus aveugles après leur mariage. Il y a peu de cas qui doivent exciter davantage notre sympathie. Devenus aveugles à une période de la vie à laquelle toutes les habitudes sont formées, que pourrait-on faire pour eux dans une école? mais dans un asyle on est en état de leur donner un travail proportionné à leur goût et à leur adresse, et

Digitized by Google

d'alterner les heures de travail avec le temps qu'ils peuvent passer chaque jour au sein de leur famille : c'est ainsi qu'à Édimbourg il y a dans l'asyle 20 hommes mariés qui ont des familles qu'ils nourrissent du fruit de leur travail et à Glascow le nombre est plus considérable encore.

L'éducation, dans les établissements d'aveugles, doit donc avant tout être industrielle et tous nos soins doivent tendre à en faire d'utiles citoyens au lieu d'en vouloir former des savants. Les savants sont assez nombreux dans la classe des clairvoyants pour qu'on puisse se dispenser d'en chercher dans la classe à laquelle cette qualité serait une complète inutilité, si non une source de malheur. D'ailleurs, pourquoi vouloir leur procurer plus d'instruction lorsqu'ils sont aveugles qu'on ne leur en aurait donné s'ils avaient joui de tous leurs sens, je le concevrais encore, si la science les rendait heureux ou si elle leur faisait gagner la vie, mais cela n'est pas. On a proposé d'en faire des maîtres d'école, mais quoiqu'on en ait dit et écrit, non seulement un insurmontable préjugé refuse d'admettre les aveugles comme instituteurs d'enfants ordinaires, mais il y a de fort bonnes raisons qui les feront toujours refuser ; en effet, il ne s'agit pas seulement d'instruire la jeunesse, de lui apprendre à lire et à écrire, mais de donner une éducation pour laquelle une surveillance de tous les moments est nécessaire et dont ils sont incapables.

Une profession, mais non la science, tel est le but de leur éducation. Parmi les moyens d'atteindre plus sûrement cette fin et d'exercer le plus d'influence sur le bonheur des aveugles, un asyle est à tous égards supérieur à une école, et seule même il est capable de procurer un bien durable.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

ORIGINE ET ORGANISATION DES ÉTABLISSEMENTS POUR LES AVEUGLES EN ANGLETERRE.

La statistique des aveugles n'a pas encore été faite officiellement en Angleterre, quelques relevés particuliers nous mettent cependant à même d'en connaître approximativement le nombre. Les directeurs de l'école des aveugles de York nous ont communiqué les résultats de leurs recherches sur ce comté. Un tableau fut envoyé contenant les questions nécessaires sur l'âge, les causes de la cécité etc. Près de sept cents réponses furent reçues; la population des paroisses du comté de York qui les envoyèrent, était en 1831, de . . . 862,555
redressé pour 1836 940,926
Les tableaux reçus donnent le nombre
d'aveugles. 840
— au-dessous de 50 ans 526
— au-dessous de 25 ans 143
— de 10 à 20 58
— de 10 à 16 40
— au-dessous de 10 ans 49

En appliquant ce résultat à toute la population du comté, on trouve le nombre suivant :

population du comté de York en 1831 . . 1,574,296
corrigé en nombres ronds pour 1836 . . . 1,500,000
aveugles dans le comté 1,539
— au-dessous de 50 ans 520
— au-dessous de 25 ans 223
— de 10 à 20 ans. 92
— de 10 à 16 ans. 64
— au-dessus de 10 ans 78

Digitized by Google

Il est à supposer que ce nombre est au-dessous de la réalité, mais en l'admettant et en l'étendant à toute l'Angleterre on trouve qu'il y a sur une population de 15,000,000

aveugles 13,390

ou, si on y comprend l'Écosse et l'Irlande, c'est-à-dire une population de 25,000,000
on trouve aveugles. 22,316

et le nombre de ceux qui sont capables de recevoir l'instruction, en ne comptant que ceux qui sont agés de 10 à 25 ans, est de 2,296

Mais le nombre des aveugles paraît être plus considérable encore en Angleterre et pouvoir être porté à 1 sur mille ou à. 25,000

M. Anderson le porte à 1 sur 890, ou 28,000

En supposant qu'un quart de ce nombre soit incapable d'instruction à cause de l'âge ou de maladies et qu'un autre quart soit au-dessous de 10 ans, il nous en restera encore. 14,000

Déduisons de ce nombre 3,000 aveugles appartenant à la classe élévée ou moyenne et qui n'ont pas besoin des secours des asyles, il reste onze mille aveugles capables d'instruction et qui ont droit à reclamer de la société un moyen quelconque d'existence. Les établis-

Digitized by Google

sements dans tout le royaume uni, contenaient en 1836—37 le nombre suivant d'élèves :

Londres	122
Liverpool	108
Edimbourg.	82
Glascow	60
Bristol	43
Norwich (à-peu-près) .	40
Dublin.	39
Yorck	19
Belfast (à-peu-près) . .	10
Molyneux (Dublin). . .	30
Total . . .	553

Ainsi voilà plus de dix mille aveugles qui, en Angleterre, ne reçoivent aucune instruction et dont la plupart sont à charge à la société, car l'expérience l'a démontré, sauf quelques rares exceptions, un aveugle abandonné à lui-même ne peut guère se mettre en position de gagner sa vie. En Angleterre cependant les institutions pour les aveugles sont plus multipliées et mieux organisées que dans la plupart des autres contrées. C'est encore-là que ces institutions ont été établies plutôt que partout ailleurs, à l'exception de la France, qui a l'honneur d'avoir érigé le premier établissement de ce genre; mais celui de Liverpool lui est presque contemporain.

Ce fut en 1791, qu'un simple citoyen Pudsey Dawson esq., mort en 1816, fonda, avec le secours de souscripteurs, une école pour instruire les aveugles pauvres dans les travaux manuels, le chant d'église et le jeu de

Digitized by Google

l'orgue. L'établissement a été jusqu'ici libéralement soutenu par des souscriptions, des donations et des legs et il a pris avec le temps une si grande importance, par le nombre de ses élèves, qu'on regrette sincèrement que ses directeurs ne l'aient pas mis à la hauteur des progrès que les autres institutions d'aveugles ont faits partout en Angleterre. Il paraît que quelques personnes attachées à l'école savent qu'on a inventé une impression en relief à l'usage des aveugles et qu'on peut leur apprendre à lire et à écrire, mais jusqu'ici on n'a attaché aucune importance à l'instruction intellectuelle des élèves, ils n'y apprennent qu'un métier.

Les occupations principales sont la corderie; la vente, en 1836, de cordes monte à . . Liv. st.	734-11-10 $\frac{1}{2}$
La vannerie occupe un grand nombre de bras; la maison en a vendu, en 1836, pour.	368-18-08
On y fait des nattes en cordes ordinaires, en vieilles cordes goudronnées, des nattes velues en cordes et des tapis; on en a vendu, en 1836, pour.	502-11-10
Il y a aussi des cordonniers, les filles tricotent des pantouffles, et quelques-unes cousent. Les ventes de toute l'année 1836 montent à	1818-18-00 $\frac{3}{4}$

Les machines y sont très-perfectionnées. Des maîtres clairvoyants sont régulièrement employés pour enseigner les différents métiers. Malgré l'étendue de sa fabrication, l'établissement ne profite pas par ses produits: comme je l'ai déjà observé, les élèves quittent la maison au

Digitized by Google

moment qu'ils pourraient commencer à se rendre utiles, et les gages des maîtres absorbent le reste.

Le personnel de l'établissement est retribué comme suit :

Surintendant et sa femme. . . .	Liv. st. 285-10-00
Surveillante de la garde robe	21-00-00
Maître tisserand	70-05-00
— cordier.	58-05-00
— vannier.	70-05-00
— cordonnier.	70-05-00
— de musique	90-10-00
— de chant	70-00-00
Domestiques . . . . . , ...	59-06-07
Le collecteur de souscriptions.	20-05-10
Le chapelain	500-00-00
Total	1263-12-05

Le nombre des élèves reçus dans cette institution depuis son origine jusqu'en 1836 est de 984, et 108 s'y trouvaient au 1er janvier 1837. En 1836, 31 nouveaux disciples furent admis et 28 quittèrent l'établissement ; 11 furent des vanniers, 4 cordonniers, 2 cordiers, 2 cousaient et 2 faisaient des nattes. A leur sortie 3 reçurent 4 guinées et 4 en reçurent 3. De ce nombre 9 travaillaient bien, 6 n'avaient que médiocrement réussi, 8 autres n'avaient fait aucun progrès et le reste fort peu.

Le document officiel dont je tire ces détails contient la statistique suivante, qui est digne de fixer l'attention. Les aveugles y sont divisés en aveugles qui le sont totalement et en ceux qui ne le sont que partiellement,

Digitized by Google

assez pourtant pour que la vue qu'ils ont conservée ne leur soit d'aucun usage utile.

STATISTIQUE FAITE A LIVERPOOL.	TOTALEMENT.	PARTIELLEMENT.	Total.
Aveugles de naissance	50	28	78
— par suite de la petite vérole .	170	42	212
— » d'une inflamation . .	188	120	308
— » de cataractes	37	78	115
— » de causes extérieurs	56	28	84
— » d'un défaut dans le nerf optique . . .	63	46	109
— » d'une organisation imparfaite	3	9	12
Ont perdu la vue à la mer	8	1	9
— peu-à-peu.	4	0	4
— par suites de fièvres .	9	2	11
— » de la rougeole . .	5	3	8
— » de la coqueluche	1	0	1
— » de convulsions . .	2	3	5
Par suites de causes inconnues ou imparfaitement décrites	15	13	28
(1) TOTAUX. . .	611	373	984

(1) Voici cette même statistique de Glascow jusqu'en 1857.

Aveugles de naissance	12
— par inflammation des yeux.	27
— » la petite vérole.	17
— » Amaurose.	6
— » Cataracte.	5
— » Accident	11
Par la fièvre scarlatine, typhoïde, nerveuse	3
Par opacité de la cornée transparente, par la rougeole. .	2
Et par des causes inconnues	14
TOTAL. . .	97

Digitized by Google

Les revenus de cette maison sont assez considérables.

Les paroisses ou les amis des élèves ont payé, en 1836, pour leur entretien	Liv. st.	516-13- 4
Divers débiteurs ont payé		37-13- 8
On a vendu des produits de la maison pour		1767-18-11
Divers legs ont produit.		1032-10- 0
Dons et souscriptions		1184- 6- 0
Intérêts de sommes déposées.		81-11- 2
Reçu pour habillements fournis aux élèves		249- 0- 6
Reçu de la vente de livres d'hymnes . . .		9-16- 0
Trouvé dans les boîtes		55-12- 3
En mains du trésorier d'après le dernier rapport		65- 1- 1
Item de cette année		613-18- 5
Bénéfices produits par la chapelle avec le boni de l'année passée.		2334- 0- 4
Total des revenus de la maison.	L. st.	7947-19- 2

ou près de 200,000 francs, et les dépenses pour cette même année montaient à . . . . . Liv. st. 5232-03-10
c'est-à-dire à plus de 130,000 francs.

Les bâtiments placés dans un des plus beaux quartiers de la ville ont été faits pour cette destination. Ils sont larges et bien aérés.

Le second établissement formé pour les aveugles fut celui d'Édimbourg. Le célèbre Dr Blacklock, qui résida pendant longtemps dans cette ville, avait souvent formé des vœux pour l'érection d'une institution pour l'instruction des personnes qui, comme lui, avaient été privées de la vue.

Digitized by Google

Il communiqua ses vues à son ami M. David Miller, instituteur de cette ville et aveugle de naissance. M. Miller fut un exemple frappant de l'influence que peut exercer une judicieuse instruction qu'on commence de bonne heure. Après la mort du Dr Blacklock M. Miller se concerta avec le révérend Dr David Johnston de Leith (nord), dont il avait eu l'occasion d'apprécier le caractère plein d'active bienveillance. Le digne Johnston résolut bientôt de réaliser l'idée philantropique de son ami. On mit donc cet objet sous les yeux du public, afin de l'y intéresser. M. Miller écrivit aussi à M. Haüy pour prendre des informations, et en reçut une lettre très-polie accompagnée d'un exemplaire de son *Essai sur l'éducation des aveugles*.

Immédiatement après, une assemblée eut lieu sous les auspices de Guillaume Forbes, Bart. entre quelques amis et il fut résolu qu'un asyle serait érigé aussitôt que les fonds le permettraient, et dès le 20 décembre 1792, ils montaient déjà à près de L. 700. On convint encore et M. Johnston fut nommé secrétaire; la maison s'ouvrit le 23 septembre 1793, et neuf aveugles y furent admis.

M. Miller continua à donner ses soins aux aveugles et rendit d'importants services à la naissante institution. Il s'attacha surtout à enseigner différents ouvrages manuels aux filles, mais il ne lui fut pas permis de vivre assez longtemps pour voir l'établissement séparé que le secrétaire actuel M. Robert Johnston a fondé pour les filles.

Le docteur Henry Moyes, aveugle et professeur, donna alors des leçons de philosophie de l'histoire naturelle et annonça une séance publique, en faveur des aveugles, qui attira une foule de personnes des

Digitized by Google

plus marquantes de la ville, ce qui augmenta notablement les fonds dont la direction disposait déjà, et lui permit d'acheter un local en 1806, elle en acheta un autre dans la même rue, en 1822.

Le but principal des fondateurs de l'institution fut d'enseigner aux aveugles un métier afin qu'ils pussent se soutenir, s'il était possible, par leur propre industrie.

Au commencement, la maison était un asyle et ceux qui, en entrant, donnèrent quinze livres sterl., eurent droit pour toute la vie, à tous les avantages et tous les privilèges de l'établissement; mais l'insuffisance des fonds n'ayant pas permis de continuer l'admission de nouveaux élèves, la constitution primitive subit un changement. Par ce qu'on appelle le nouveau système, l'asyle s'adjoignit une école pour les jeunes aveugles qui n'y restent qu'un certain nombre d'années et dont la pension est à la charge des paroisses ou de leurs amis. Après trois années d'apprentissage ces élèves reçoivent tout ce qu'ils gagnent ce qui, en diminuant la charge de leurs bienfaiteurs, est un puissant encouragement pour ces infortunés eux-mêmes et fait croître en eux le désir de se rendre tout-à-fait indépendants par leur travail.

Tandis que le Dr Johnston, qui dirigea principalement l'asyle jusqu'au jour de sa mort, et les autres membres du conseil, soignèrent l'éducation industrielle des élèves, ils ne négligèrent nullement leur éducation morale et intellectuelle. Depuis l'ouverture de la maison l'instruction religieuse avait toujours fixé l'attention des directeurs et fut l'objet de tous leurs soins.

Pendant l'année 1820, le cours d'instruction commença à s'étendre à d'autres branches des connaissances utiles. C'est surtout aux soins de M. Robert

Digitized by Google

Johnston, le secrétaire actuel, que l'institution est redevable de la position brillante dans la quelle elle se trouve. Depuis la mort de son oncle le Dr Johnston, il n'a cessé de surveiller les intérêts des aveugles avec un zèle infatigable, inventant ce qui pouvait éclairer leur esprit et augmenter leur bonheur: aussi il les regarde comme ses enfants plutôt que comme des personnes qui dépendent de la charité publique.

Une maison avait été établie séparément à Sciennes, pour le logement et l'entretien des jeunes aveugles, mais des considérations pécuniaires forcèrent la direction de l'abandonner en 1832. On était cependant revenu, lors de ma visite à cet établissement, à ce projet et les apprêts pour l'admission de 16 élèves à loger dans la maison étaient déjà très-avancés. Il faut remarquer pour comprendre ce qui précède, que les aveugles ne sont pas logés dans l'asyle, ils demeurent la plupart dans le voisinage de l'établissement; bon nombre sont mariés et ont une famille, et le bien que produit l'asyle s'étend ainsi à plus de 250 personnes, femmes et enfants.

Au mois d'octobre les aveugles ont l'habitude d'acheter leurs provisions de pommes de terre et de charbons pour toute l'hiver. Ce sont les aveugles eux-mêmes qui discutent ce marché et avec toute la prudence des clairvoyants, le marché conclu est renvoyé au secrétaire qui garantit le payement. Cet arrangement leur garantit la meilleure marchandise aux plus bas prix. Alors chacun demande de la masse, qu'on a ainsi acheté ce qu'exige la consommation de son ménage. Dès le mois d'octobre les aveugles déposent, chaque semaine dans les mains du trésorier qu'ils ont choisi parmi leurs confrères, la petite somme de six pences ou d'un

Digitized by Google

shilling, selon la quantité qu'ils ont reçue. Ces petites sommes sont déposées dans une caisse d'épargnes jusqu'à ce qu'elles montent à dix livres sterl., alors le trésorier les verse entre les mains du secrétaire qui lui donne pour sa décharge un reçu. C'est-là, comme on voit, leur inspirer des habitudes de prévoyance et former leur morale en soignant leur physique. Rien ne doit être negligé dans l'éducation des aveugles de ce qui peut aider à leur donner des idées d'ordre. On a par exemple, changé le jour de payement des gages, qui ne se fait plus depuis quelques années que le lundi soir et on est parvenu par-là à prevénir plusieurs abus.

Les aveugles commencent leur travail, du 15 mars au 15 octobre, dès 6 heures du matin; les autres mois à 8 heures. Il y a tous les jours un temps de prière, matin et soir, qui ne peut pas se prolonger au-delà d'une demie-heure. Les samedis après-midi et les lundis matin on leur donne l'instruction religieuse. Tous les aveugles sont obligés d'assister à ces exercices, et une absence non motivée ou une tenue indécente pendant ce temps, si on ne se corrige pas, suffit pour être renvoyé. On leur accorde une heure pour aller prendre leur déjeuner et une heure pour dîner; en hiver ils doivent apporter leur déjeuner, au lieu de l'aller prendre à leur demeure.

Si l'on arrive trop tard, on subit une pénitence proportionnée au temps et aux rechûtes; si l'on est paresseux, si l'on emploie son temps à causer, si l'on gâte ou si l'on détruit ses matériaux, on subit une réduction de gages et si l'on ne se corrige pas, on est renvoyé.

Leur conduite morale est sérieusement surveillée et les fautes sévèrement reprimandées ou punies de renvoi.

Digitized by Google

Ceux qui sont malades, s'ils obtiennent un certificat du médecin, continuent à recevoir leurs gages ordinaires la première semaine, à moins que leur maladie ne provienne d'inconduite; mais si la maladie continue, ils ne reçoivent plus que la moitié de leurs gages habituels à moins que le secrétaire n'en juge autrement. Les aveugles employés à l'asyle ne peuvent pas travailler au même métier chez eux; on est sévère sur ce point, et on y a été forcé, pour prévenir le vol de matières premières.

Sans prétendre au droit d'empêcher ceux, qui en auraient l'intention, de se marier, les directeurs obligent les aveugles de les consulter avant d'entrer dans cet état et ils sont toujours prêts à donner les meilleurs conseils pour une affaire si importante. Il est enjoint aux aveugles d'être chez eux après neuf heures du soir, et la moindre apparence d'ivresse est sévèrement punie. Les directeurs récompensent ceux qui, à la fin de l'année, ont la plus forte somme déposée à la caisse d'épargne, et chacun d'eux est obligé d'y placer au moins une petite somme. Le choix des demeures pour les élèves qui ne sont pas mariés est reservé aux directeurs.

Ces règles sont lues aux aveugles quatre fois par an, afin qu'aucun ne puisse prétendre les avoir ignorées.

Ce que j'ai dit se rapporte principalement à l'établissement des hommes, quelques observations sur celui des filles pourront intéresser. Elles sont conduites d'après les mêmes larges principes que les hommes. Toutes les filles sont logées dans la maison, à l'exception de deux ou trois dont les parents demeurent en ville.

L'état moral et intellectuel des filles est à peu-près celui des hommes. Dans les conversations elles sont

Digitized by Google

gaies et heureuses, polies et obligeantes les unes envers les autres. Elles passent les heures de recréation en conversant ensemble ou en s'initiant les unes les autres dans quelques-unes de ces connaissances qui tendent si puissamment à élever les idées et à développer l'intelligence. Plusieurs filles exécutent avec goût des pièces de musique des plus compliquées.

Les affaires de l'asyle sont sous la direction d'un comité choisi par les patrons et les souscripteurs et qui est composé d'un président, de quatre résidents, d'un trésorier, d'un secrétaire, de quatre auditeurs, de deux clercs, d'un agent comptable (*accountant*) et de douze directeurs ordinaires. Mais l'âme de toute cette institution est le secrétaire, le digne Johnston. C'est à lui que je dois la plupart des notions que j'ai acquises sur l'économie d'un asyle, et je suis heureux de pouvoir lui exprimer ici toute ma reconnaissance.

Une autre institution fut établie, en 1793, à Bristol, sous le titre de « asyle de Bristol ou école d'industrie pour les aveugles. » Son but n'est pas d'employer les aveugles après leur instruction, mais de leur apprendre les moyens de gagner la vie par le travail. Cet établissement est dû encore à la charité publique, si puissante en Angleterre, et son influence bienfaisante s'est étendue depuis son origine à plus de 200 infortunés. On y reçoit des aveugles de tous les comtés de l'Angleterre.

En conséquence de deux legs en 1829 et 1830, il fut décidé qu'on bâtirait une nouvelle maison. Le terrain fut acheté 1850 livres sterl. et un magnifique bâtiment dans le style gothique y est érigé pour le logement de 70 internes, avec des salles de travail pour 100 personnes. Cette construction ne coûtera pas moins de 16,000 livres sterl. ou plus de 400,000 francs.

Digitized by Google

Le nombre des élèves, par défaut de locaux pour les placer, a été forcément limité, mais tout fait espérer que bientôt ce nombre s'accroîtra. Le tableau suivant montre la situation de cette maison dans différentes années.

ANNÉES.	NOMBRE D'ÉLÈVES.	REVENUS DE TOUTES ESPÈCES EN LIV. STERL. (1)	MONTANT DES VENTES EN LIV. STERL.	DÉPENSES POUR LA DIRECTION ET L'ENTRETIEN DE LA MAISON.	OBSERVATIONS.
1797	»	515- 6- 7½	154- 6- 7	387-15-11	
1802	»	1266-19- 9	438-19- 6	611-19- 7	
1808	»	2526- 3- 4	1044- 2-10	1998-16- 8	
1810	»	2472- »- 4	1088-11-11	2145- 3-10	
1811	»	2662-13- 8	1039- 7- 3	1917-14- 8	
1812	»	2408-14- 4	948-14- 7	2085-12- 8	
1821	20	2168-17- 2	904- 6- 5	1750-10-10	
1822	21	2383-12- 1	765- 4- 9	1594- 6-11	On a dépensé
1823	23	2091- 9- 8	762- 9-10	1806-19- 6	pour le nouveau
1824	22	2187- 8- 4	924- 1- 3	1763-14- 0	bâtiment pendant
1826	25	2006-17- 2	975-19- 2	1782-15- 4	
1827	28	1961- 3- 7	999- 0- 5	1899- 8- 3	l'année. Liv. st.
1833	33	11772-14- 2	906-12- 6	1977- 6-10	
1834	39	10525- 3- 3	992-11- 2	1841-14- 7	1834. 1999-03-06
1835	40	10164-14- 4	1019- 7- 3	2202- 8- 0	1835. 5205-00-05
1836	43	9041- 7- 4	1138- 1- 8	1971-13-10	1836. 6662-01-02

Les paroisses ou les particuliers qui placent des aveugles dans l'asyle, payent trois shellings par semaine pour les garçons et deux pour les filles, et fournissent leurs habits, mais après cinq années d'apprentissage, tout ce qu'ils gagnent leur revient. L'asyle place les garçons en pension dans des familles honnêtes du voisinage et paie neuf shellings par semaine pour leur nourriture. On ne reçoit pas d'élèves au-dessous de neuf ou au-dessus de trente ans. Le cours ordinaire

(1) Ce qui n'est pas depensé cette année, parait comme revenu l'année prochaine.

Digitized by Google

est de sept ans, mais un grand nombre quitte l'institution avant l'accomplissement de ce terme. On a introduit l'enseignement de la lecture au moyen de livres imprimés en relief d'après le système de Glascow; la musique y est enseignée, plusieurs élèves apprennent à toucher l'orgue, et tous s'exercent deux fois par semaine au chant religieux. La vannerie est l'occupation principale des élèves, et les productions de cet établissement surpassent dans ce genre tout ce que j'ai jamais vu faits par des aveugles.

L'école de Londres pour les aveugles indigents fut érigée, en 1799, par MM. Ware, Bosanquet, Boddington et Houlston. Le but qu'on se propose est d'enseigner aux élèves un métier, afin qu'ils puissent gagner en tout ou en partie leur subsistance. Il n'y avait, en 1800, que 15 élèves et l'institut fixa peu l'attention publique. Mais de généreuses souscriptions et des legs pour plus d'un million et demi de francs permirent d'étendre l'action bienfaisante de la maison. A présent il y a 122 aveugles dans l'institution, dont 60 hommes et 62 femmes, et on compte en porter peu-à-peu le nombre jusqu'à cent de chaque sexe. On n'admet pas d'élèves au-dessous de 12 ans ou au-dessus de 30, et on les préfère généralement de 12 à 18 ans. Pendant le cours de leur instruction, les élèves sont logés, nourris et habillés dans la maison. On les y retient jusqu'à ce qu'ils aient acquis une habilité suffisante dans un métier, ce qui exige ordinairement de quatre à cinq ans, mais dépend nécessairement de la capacité de l'élève. Alors ils quittent l'établissement avec une portion de leurs gages et un assortiment complet d'instruments nécessaires au métier qu'ils ont appris. Depuis son institution, 232 aveugles y ont été reçus, et plusieurs

Digitized by Google

sont sortis de la maison, bien reconnaissants pour l'instruction qu'ils y avaient reçue et capables de contribuer à leur entretien pour une part notable. Quelques-uns de ceux qui, par leur travail, pouvaient gagner leur vie, ont été maintenus dans la maison pour l'aider à fournir son commerce, et en conséquence d'un magnifique legs de 250,000 francs, fait par M. Tillard, quelques autres, qui n'auraient pas pu parvenir gagner leur vie y sont nourris et logés pour un temps non déterminé et on les nomme la classe de Tillard, de sorte que cette institution commence à participer peu-à-peu de la nature d'un asyle.

On doit à l'institution de Londres une excellente idée et qui diminuera évidemment les inconvénients des écoles : on permet aux élèves sortis de cet établissement d'y envoyer leurs produits et on les paie d'après un tarif. En 1832, on en avait déjà reçu pour Liv. sterl. 237, en 1836, pour 378-14-9, et on peut aisément prévoir que ces achats continueront à augmenter d'année en année.

On érige à présent un bâtiment splendide pour cette école, lors de ma visite il était déjà presque achevé; aussi est-elle la plus richement dotée de l'Angleterre. Elle n'a pas moins de 300,000 francs de revenus par an et des propriétés foncières de la valeur de plus d'un million et demi de francs. Les métiers y sont variés, j'en parlerai plus en détail dans le chapitre suivant, mais quelques-uns me paraissent mieux calculés pour montrer ce qu'un aveugle, à force de patience et de soins, peut parvenir à exécuter, que pour leur faire trouver les moyens de pourvoir à leurs besoins par le travail. Il y a plusieurs cordonniers aveugles dans la maison.

Les ventes, en général, montaient, pendant 1832, à

Digitized by Google

1345 Liv. et, en 1836, à 1469-14-1, et les dépenses ordinaires à Liv. 5568-4-8.

Quelques aveugles apprennent la musique vocale, il y a des filles qui chantent très-bien. Une entre autres vous ravit pourvu qu'on ne la voie pas, mais elle perd lorsqu'on voit sortir cette jolie voix d'une figure aussi laide. La musique y est encore enseignée comme profession à utiliser, et on espère qu'on formera des organistes.

Toute l'instruction se borne à la lecture, et ce sont les livres imprimés à Glascow qu'on emploie : les élèves cependant préfèrent ceux d'Édimbourg. On attache d'ailleurs si peu d'importance à l'enseignement de la lecture, qu'il y en avait à peine deux qui lussent d'une manière satisfaisante.

Les aveugles d'un rang plus élevé dans la société ont été assez souvent les premiers bienfaiteurs de leurs compagnons d'infortunes dans la pauvreté. C'est ainsi que l'école de Norwich a commencé. M. Tawell, aveugle lui-même, appela, le premier, l'attention de ses concitoyens sur cette classe abandonnée encore à l'oisiveté. Il proposa donc de céder une large maison avec un jardin de trois arpens d'étendue, pourvu qu'on pût trouver les moyens de l'organiser. Une assemblée de citoyens convint le 17 janvier 1805 et on s'assura qu'une somme de Liv. 1000 serait nécessaire pour couvrir les frais de premier établissement et une autre somme annuelle de Liv. 700 pour son entretien, ce qu'on obtint de la libéralité publique. La maison est une école pour les jeunes aveugles et un hopital pour les aveugles âgés, ceux-ci doivent avoir atteint leur cinquante-cinquième année, avant de pouvoir être reçus, ceux-là ne sont pas admis au-dessous

Digitized by Google

de 12. Pendant quelque temps on les admettait dès l'âge de dix ans, mais on est revenu à l'âge exigé d'abord. Les pauvres ordinaires ne paient rien pour leur admission et leur séjour dans l'établissement, mais si les aveugles sont de ceux qui sont à la charge des paroisses, on exige trois shillings par semaine. On retient les enfants jusqu'à ce qu'ils aient appris un métier mais jamais au-delà de trois ans. L'établissement ne fut érigé d'abord que pour les aveugles de la ville de Norwich; on admit ensuite tous ceux du comté de Norfolk et, en 1819, on l'ouvrit aux aveugles de tout le royaume, afin de pouvoir accepter un don de 500 guinées que M. Henshaw de Oldham leur offrit à cette condition. La direction publie annuellement des rapports dans les journaux de la ville, mais elle les fait rarement imprimer séparément, de sorte qu'il est difficile de se procurer des notions exactes sur son état et ses progrès. D'après un rapport publié en 1833, la maison a admis depuis son ouverture 153 jeunes aveugles et 48 aveugles âgés. De ce nombre 77 ont quitté l'école afin de travailler pour eux-mêmes; 12 n'ont pu être instruits; 4 ont quitté la maison sans permission; 13 en ont été renvoyés pour irrégularité dans leur conduite et 16 l'ont quitté volontairement; 43 y étaient morts et 36 restaient encore dans l'établissement en 1833.

En 1837, il y avait dans l'institution des aveugles de Norwich cinquante élèves; 35 jeunes aveugles et 15 âgés. Les aveugles âgés ne sont pas obligés de travailler, car on les considère comme étant dans un hopital, ce qui, ce me semble, au lieu d'être un avantage, doit singulièrement contribuer à leur rendre la vie dure.

Digitized by Google

Les dépenses de la maison, depuis son origine, ont à-peu-près toujours balancé les revenus. Elles étaient en nombres ronds,

EN	1805	1806	1807	1808	1809	1810	1811
de l. st.	1767	1843	869	1135	730	1483	1406

EN	1812	1813	1814	1815	1816	1817	1818
de l. st.	1259	1189	998	967	1217	1251	928

On a vendu en 1818 pour liv. sterl. 230-11-1 d'objets fabriqués par les trente-trois élèves que contenait alors la maison et on ne vend pas plus cher qu'ailleurs. L'occupation principale est la vannerie, aussi bien pour les filles que pour les garçons. Les filles tricotent encore et font d'autres petits ouvrages. Les gages sont de deux shillings et six pences, à cinq shillings par semaine. Comparé à celui qu'on accorde dans d'autres instituts, ce salaire pourra paraître bas, mais le rapport de 1819 fait observer que le travail est moins retribué à Norwich que dans les autres villes du royaume, que les matériaux y sont plus chers et les prix des productions moindres. On enseigne aux élèves la psalmodie; ils chantent en parties et plusieurs aveugles jouent des instruments de musique et s'y exercent tous les soirs. Les livres imprimés à Glascow y ont été introduits pendant l'année 1837. Une douzaine d'élèves s'appliquait alors à la lecture. L'éducation intellectuelle y était peu soignée mais la direction actuelle semble animé d'un bon esprit et il est à espérer que dans peu d'autres améliora-

Digitized by Google

tions y seront introduites. L'asyle de Norwich est le seul de l'Angleterre que je n'ai pu visiter lors du voyage que j'y ai fait en 1837, pour étudier cette branche de l'instruction, mais des renseignements, que le surintendant de la maison a bien voulu me communiquer, m'ont mis à même de publier cette note sur cette institution, qui est la seule formée sur ce plan en Angleterre.

L'asyle de Glascow doit aussi son origine à la bienfaisance d'un riche atteint de cécité. Feu M. Jean Leitch, marchand à Glascow, legua liv. 5,000 pour la fondation d'un institut des aveugles, qui devait être annexé à l'infirmerie royale; mais on jugea que l'intention bienveillante du donateur serait plus complètement réalisée en l'établissant séparément. Le parlement accorda l'autorisation nécessaire et on bâtit dans une belle situation le superbe bâtiment qui sert à présent d'école pour les jeunes aveugles et d'asyle pour les aveugles âgés. Au commencement cette institution ne reçut pas l'approbation générale et fut même en butte, pendant quelque temps, aux traits de la médisance et du ridicule. Heureusement M. Alston, le trésorier et le père de cet asyle, eut le courage de les mépriser et porta la maison à un tel dégré de prospérité, que les plus envieux furent forcés d'applaudir.

La maison contenait au 1 janvier 1838 64 aveugles; les enfants y sont reçus de l'âge de 10 à 16 ans. On leur montre hors du temps de leur instruction, à tricoter des filets pour couvrir les arbres fruitiers, à coudre des sacs et tels autres travaux faciles, auxquels on les juge les plus aptes, jusqu'à ce que leur éducation soit achevée et qu'ils aient acquis assez de forces pour commencer l'apprentissage d'un métier spécial. Le cours est de trois

Digitized by Google

ans. On paie annuellement six livres et six pences pour la pension des jeunes aveugles. Les habits doivent être fournis par les parents. Celui qui contribue, seul ou en société avec d'autres, pour une somme de liv. st. 50 aura l'avantage de pouvoir placer deux enfants dans l'asyle à raison de liv. 3 et 3 shillings pour chacun, ou d'y faire atmettre un seul gratuitement. Les corporations et les paroisses ont les mêmes avantages moyennant une somme de liv. sterl. 100.

Les filles aveugles au-dessus de 18 ans sont admises dans l'établissement comme journalières. Elles arrivent à 10 heures et y restent jusqu'après la prière du soir. Elles dînent dans l'asyle et reçoivent des gages chaque semaine. Le montant de ces gages varie. Celles qui dévident de la laine filée reçoivent un shilling cinq pences, par semaine. On accorde deux pences et demi par fusée à celles qui dévident le fil pour le tissage des sacs.

Tout aveugle, en état de travailler et qui demeure à Glascow ou dans le voisinage, chez lui ou chez ses amis, peut être admis dans l'asyle.

Ceux qui, à leur entrée, ne connaissent pas un des métiers dont on s'occupe dans la maison, ont le choix ou de payer deux livres et cinq shillings pour leur apprentissage, ou de travailler trois mois sans recevoir aucun salaire.

On n'alloue d'abord que trois shillings et six pences pour rétribution du travail que font les aveugles, et l'on augmente cette rétribution d'après leur production, jusqu'à ce qu'ils aient fini leur apprentissage : alors chaque semaine, une somme fixe leur est accordée, mais on exige qu'ils produisent une certaine quantité de travail qui est soigneusement marquée. A la fin de chaque mois, on fait un état de ce qu'ils ont produit, s'ils ont travaillé au-delà de ce qui était exigé, le surplus leur est payé, et comme

Digitized by Google

récompense de leur industrie, on leur accorde encore un shilling, par semaine, au-dessus de leur salaire ordinaire et extraordinaire. Mais s'ils n'ont pas achevé leur tâche, ni produit la quantité de travail exigé, ou s'il est mal exécuté, ils conservent le salaire reçu chaque semaine, mais on leur refuse le shilling d'encouragement qu'on accorde aux autres.

On conçoit aisément la conséquence de cette mesure et l'influence qu'elle a dû exercer; une amélioration bien marquée dans la qualité et dans la quantité des produits a été aussitôt constatée. Voici ce que les adultes peuvent gagner dans l'asyle de Glascow.

Les vanniers.	par semaine,	*shill.*	11-00
Les cordiers.	»	»	8-00
Les tisserands.	»	»	8-00
Ceux qui font des nattes. .	»	»	11-00
Ceux qui font des matelas.	»	»	9-00

En 1835 le salaire extraordinaire et les récompenses accordées chaque semaine, montaient à liv. st. 68-15-2.

Une espèce de caisse d'épargne et de société de garantie mutuelle a été érigée par les soins du trésorier. Chaque homme, à la réception des gages extraordinaires et des récompenses, donne un shilling et chaque femme un demi shilling. La somme qui provient de cette recette mensuelle, augmentée de dix liv. st. provenant de la vente d'une brochure publiée par M. Alston, est deposée à la banque et y reste en réserve jusqu'à ce qu'un accident survient, qui donne le droit d'être indemnisé ou aidé par le fonds commun. Le trésorier seul cependant a le droit d'y puiser.

Chaque semaine les aveugles déposent aussi une petite somme pour payer le loyer de leur maison.

Digitized by Google

Le bienfait de cette heureuse économie de l'asyle s'étend hors de la maison à un grand nombre de personnes clairvoyantes. En 1836, cent-vingt personnes en profitaient, et, de cette manière, les aveugles, en se procurant une position honorable dans la société, ont encore le bonheur de pouvoir penser qu'ils rendent d'autres heureux.

Cet asyle, contrairement à ce qui se pratique dans toutes les autres institutions, ne sollicite pas des souscriptions annuelles, mais il se soutient par ses revenus, par des legs et des dons. Seulement on demande la faveur du public pour l'achat des articles qu'on fabrique et les prix n'en sont pas plus élévés que chez les autres marchands. De cette manière, disent les directeurs dans leur rapport de 1838, nos concitoyens peuvent favoriser l'établissement sans faire le moindre sacrifice.

L'institution de York a été ouverte le 6 octobre 1835, et doit son origine à une des plus nobles idées qu'on ait jamais réalisées pour honorer la mémoire d'un concitoyen.

Guillaume Wilberforce avait représenté le comté de York pendant six parlements successifs, le temps de vingt-huit années, et s'était jusqu'à sa mort devoué à sa patrie. Une assemblée de notables du comté convint, le 3 octobre 1833, pour chercher le moyen d'honorer dignement sa mémoire, et on prit les résolutions suivantes: que M. Wilberforce avait mérité la vénération de ses réprésentés; qu'un monument serait érigé pour transmettre à la postérité la mémoire d'un caractère si digne d'être imité par ceux qui s'engagent dans la vie publique; que, tandis que l'assemblée approuvait l'érection d'une colonne, à Hull, sa ville

Digitized by Google

natale, elle était d'avis qu'il convenait d'ériger un monument dans lequel tous les districts, de ce grand comté fussent intéressés, et que la nature de ce monument dépendrait du montant des souscriptions qu'on recueillerait.

Dans une assemblée suivante, on constata que l'opinion du public était en faveur d'une école pour instruire les aveugles indigents et pour les former à des habitudes d'industrie, et dès le 10 février 1834, le comité central annonça que les souscriptions répondaient à ce qu'on s'était promis et l'érection fut décidée. La maison s'est, dès son début, mise au premier rang de ce genre d'institutions, par les soins et le zèle du R. W. Taylor qui en fut nommé surintendant. M. Taylor est un mathématicien renommé, il est membre de la société royale de Londres, membre honoraire de la société des arts d'Édimbourg etc. Dès 1820 il avait déjà entrepris l'éducation d'un riche aveugle et imprima dès-lors des petits livres à l'usage de son élève avec des caractères de Paris. Plus tard, lorsque la société des arts d'Édimbourg eut reçu des communications de la plus haute importance en réponse à la question : quel est le meilleur alphabet à l'usage des aveugles, M. Taylor, dont on avait déjà bien apprécié les connaissances, fut choisi pour donner son avis, ce qu'il fit par un rapport des plus intéressants et que la société publia en l'approuvant. La *British association for the advancement of science* le choisit encore, en 1837, pour le même sujet. J'en parle plus au long dans le cinquième chapitre. M. Taylor n'est pas seulement un savant, mais il est un des hommes les plus ingénieux que j'ai jamais vus. Les machines qu'il a inventées ou perfectionnées à l'usage des aveugles l'attestent de reste. La maison sous sa direction contenait,

Digitized by Google

en mai 1838, vingt-neuf aveugles dont treize filles. On admet les élèves dès l'âge de dix jusqu'à 16 ans. En mars 1838, dans une assemblée des directeurs de la maison, on a décidé d'admettre les enfants depuis l'âge de neuf ans. Ici, comme dans presque toutes les autres institutions de cette nature, l'éducation et le logement sont gratuits, mais on exige une rétribution pour la table, les habillements etc. La pension fut d'abord de quatre shillings par semaine; on la porta ensuite à trois shillings et six pences. La musique est enseignée à ceux qui ont les dispositions nécessaires et moyennant une augmentation de pension, à moins que l'élève ne soit pauvre et n'ait un goût décidé pour cet art. Tous les élèves apprennent l'arithmétique, la lecture, la géographie etc. Les métiers sont ceux qu'on a introduits ailleurs. Un des élèves, après un apprentissage de dix-huit mois, était en état de gagner, comme vannier, onze shillings par semaine. Les ventes, depuis le commencement de l'institution jusqu'en mars 1837, montaient à L. st. 48-10-01. Les revenus, en y comprenant les donations et les souscriptions, montaient à L. st. 9002-02-00, et les dépenses à livres sterlings 3209-16-06. Je publie à la suite de ce mémoire le réglement général de cette institution.

Un autre établissement a dû être ouvert, en mai 1838, à Manchester. M. Thomas Henshaw laissa, en 1810, un legs de 20,000 Liv. sterl. exclusivement pour l'entretien d'un asyle pour les aveugles, et sous la condition que le terrain serait acheté et la maison bâtie par d'autres; les habitants de Manchester souscrivirent pour près de 10,000 Liv. sterl. et, en 1837, j'ai vu le bâtiment presque achevé. Il est placé à côté de l'institut des sourds-muets. La chapelle sépare les deux institutions et les joint de

Digitized by Google

manière à n'en faire qu'un seul monument, grand et splendide, et dans le style gothique que les Anglais affectionnent à présent.

En 1837, M. David H. Wilson publia une lettre intéressante dans un journal de New-Castle, où il montra la possibilité et la nécessité d'établir un asyle pour les infortunés aveugles; sa voix a été entendue, et un établissement y a été ouvert cette année.

Une large somme a été léguée pour l'érection d'une institution charitable pour les aveugles à Aberdeen et M. Alston, dans une de ses publications, accuse, avec raison, de négligence les curateurs qui tardent de satisfaire aux vœux du donateur. Une dame a légué, en 1837, une somme de Liv. sterl. 5,000 pour l'établissement d'une pareille maison à Dundee. Mais le legs le plus considérable qu'on ait jamais fait pour une pareille institution est celui de feu M. Day, de Londres, qui laissa Liv. sterl. 100,000, ou plus de deux millions et demi de francs pour la fondation d'une maison d'éducation pour les aveugles, qui sera placée dans la capitale. Il y a encore une autre petite école pour l'instruction des aveugles à Londres, mais le nombre des élèves est peu considérable. Je ne l'ai pas vue.

En novembre 1835, feue Mme Walker forma une école pour donner une éducation préliminaire aux enfants aveugles destinés à entrer dans un asyle et pour montrer combien il est facile d'établir cette sorte de maisons même dans les moindres villes. Le nombre ordinaire des élèves est de huit; seize y ont déjà reçu leur instruction. Les enfants paient trois shillings par trimestre. La maîtresse est aveugle. Les dépenses de la maison sont supportées par le fils de M. Walker, et quelques sous-

Digitized by Google

criptions. On y enseigne la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la géographie. Les enfants y apprennent à lire dans l'espace de quelques jours, plusieurs, après une instruction de quelques semaines, ont pu quitter l'école, capables de lire avec facilité.

En août 1837, Mme Greig a publié le prospectus d'un institut qu'elle a l'intention d'ériger à Édimbourg pour l'éducation des enfants aveugles appartenant à la classe élevée de la société. Mme Greig a elle-même un enfant aveugle. Elle a visité presque toutes les institutions pour les aveugles de la Grande-Bretagne, de la France et de l'Amérique, et adoptera les meilleures méthodes. Les premiers professeurs d'Édimbourg l'assisteront dans l'enseignement des différentes branches de l'éducation.

D'après leur capacité et leur âge, les élèves apprendront la lecture, l'écriture, la grammaire, l'arithmétique, la tenue des livres, l'algèbre, la géométrie, la géographie, l'histoire, la philosophie, les langues et la musique. La pension est de cinquante à cent guinées par an.

Vers 1830, M. Thomas Lucas ouvrit une petite école pour les jeunes aveugles, où il leur enseigne la lecture d'après son système sténographique d'impression en relief que je fais connaître dans le cinquième chapitre. La classe est peu nombreuse et le succès est ordinaire. Un des élèves, après une année de pratique, ne déchiffrait qu'avec peine une ligne que je lui assignais dans l'Évangile de St-Jean, publié par M. Lucas, et n'y parvenait qu'en se méprenant souvent.

Tel est l'état actuel des établissements pour les aveugles en Angleterre et en Écosse. Les revenus sont immenses dans plusieurs institutions et les dépenses très-fortes.

Digitized by Google

J'ai calculé ce qu'un élève coûte par an dans la plupart des institutions, et j'ai trouvé que, sans compter les matières premières qu'il emploie dans son métier, mais en y comprenant les gages qu'il reçoit, et toutes les dépenses de ménage, de surveillance etc. Un aveugle,

en 1835,	à Glascow,	a coûté à-peu-près	*Fr.* 725 00
en 1834,	à Edimbourg,	»	733-00
en 1836,	à Londres,	»	1000-00
en 1836,	à Liverpool,	»	1105-00
en 1836,	à Bristol,	»	1138-00
en 1836,	à York,	»	1512-00

Je dois faire observer quant à cette dernière institution que ses dépenses ont du être plus fortes que partout ailleurs, à cause de sa récente ouverture et le petit nombre de ses élèves. La sage organisation de cette maison et le talent du surintendant font espérer, avec fondement, que dans peu de temps elle se mettra à la tête des établissements pour les aveugles en Angleterre.

On observera que l'économie avec laquelle les institutions d'Écosse sont conduites comparativement à celles de l'Angleterre, prouve encore une fois l'avantage des asyles sur les écoles.

Quelles qu'elles soient cependant, écoles ou asyles, les institutions pour les aveugles dans la Grande-Bretagne méritent de servir de modèle aux établissements à former dans les autres pays, et leur origine aussi bien que leur direction font beaucoup d'honneur au pays. Une inépuisable philantropie, un luxe de souscriptions, a permis de bâtir des palais pour y établir ces institutions; on a eu cependant le bon esprit de ne pas

Digitized by Google

faire des seigneurs de cette classe d'infortunés ; à l'exception de la propreté de leur personne, pour laquelle on prend des soins assidus, et qui n'est pas ordinaire dans la classe dont ils sortent, tout, à leur aspect, rappelle leur rang. Leur travail est soutenu et bien réglé, leurs habits sont très-communs et leur nourriture saine et abondante, mais telle qu'ils se la pourront procurer toujours s'ils réussissent dans leur instruction et s'ils n'abandonnent pas ces habitudes d'ordre et d'économie qu'on tâche continuellement de leur inspirer.

Les aveugles sont très-sujets à l'abattement et par-conséquent enclins à la présomption. Il y a des institutions où par une inscription, on prie les visiteurs de s'abstenir de toute inutile expression d'étonnement sur ce qu'ils voient et de pitié de ce qu'ils sentent en présence de ce grand nombre d'êtres privés de la lumière.

Digitized by Google

VERTES

			MONTANT DES VENTES EN LIVRES STERL. PENDANT		REVENUS DE L'ÉTABLISSEMENT.
1		Nd	836	1818-18- 0	5601-14- 0½
2		Nd	834	2758- 4- 1	3465- 2- 1
3			836	1138- 1- 8	Voir pag. 29
4			836	1469-14- 1	11988- 1- 6¾
5	ans.		819	230-11- 1	1439- 4- 3
6	ans. hom-		837	2472- 1- 0	989-16- 4
7	c.	N	836	48-10- 1	9002- 2- 0
8					
9					
10					
11					
12					
13	endre.				
14	endre.				
15					

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE III.

DE L'ÉDUCATION INDUSTRIELLE.

On devrait moins attendre d'un aveugle que d'un homme qui jouit de tous ses sens, mais, par un préjugé très-répandu et nuisible, on en exige davantage. L'intérêt s'affaiblit lorsqu'on ne les trouve que sur le rang des clairvoyants, ils devraient, ce semble, les surpasser: comme si la cécité était un avantage. La plupart des institutions ont plus ou moins subi l'influence fatale de ces exigences du public, car pour les satisfaire on s'est attaché à faire faire à quelques aveugles des tours de force; et pour montrer jusqu'à quel dégré d'adresse pouvait parvenir un petit nombre, on a négligé la masse. On voulait exciter la surprise et l'admiration des visiteurs et il est arrivé presque toujours, soit patience de la part des maîtres, soit aptitude spéciale des élèves, que ces essais ont réussi. Peu importe la valeur réelle de ces produits, on avait voulu étonner, on étonne, c'est le seul fruit qu'on en obtient. Ce n'est cependant pas de cela que nous devons nous contenter. Il s'agit bien moins de savoir ce qu'un aveugle privilégié par la nature et par son maître peut parvenir à produire, que de savoir ce qu'on doit lui enseigner, afin qu'il employe le plus utilement son temps.

Du choix des métiers dépend l'avenir de l'institut et le bonheur des élèves, et ce choix dépend en grande partie lui-même de la nature de l'établissement qu'on forme pour les aveugles.

Qu'on se rappelle la division que j'ai faite des institutions en écoles où les aveugles sont reçus pour un temps,

Digitized by Google

mais qu'ils quittent après leur apprentissage; et en asyles où les aveugles travaillent en commun, après avoir appris un métier, aussi longtemps qu'ils le veulent.

Il est évident qu'une école ne peut guères introduire dans son système de métiers, ceux qui exigent l'usage de grands capitaux ou des machines coûteuses, ni ceux qui demandent le concours de plusieurs personnes. Destinés qu'ils sont, après leur sortie des écoles, à travailler seuls, les aveugles ne peuvent et ne doivent y apprendre que des métiers qu'ils peuvent pratiquer isolément, avec un fonds peu considérable et des machines peu compliquées. Il n'en est pas ainsi dans un asyle, où des capitaux suffisants et la présence d'un certain nombre d'aveugles bien instruits et formés par une longue habitude, permettent de fabriquer des objets qui demandent l'emploi de plusieurs personnes et la surveillance d'un clairvoyant.

Il est une autre considération qui doit influer sur le choix : il ne suffit pas de chercher ce qu'on peut produire, mais ce qu'on pourra vendre, il faut considérer les localités et voir les débouchés qu'elles présentent.

Comme l'asyle d'Édimbourg est le premier où un système complet réellement utile fut introduit; c'est par cette institution que je commencerai l'exposé de l'état de l'industrie des aveugles en Angleterre.

Un tiers, à-peu-près, des élèves s'y occupe à la fabrication de matelas de toutes sortes; matelas de crin, de laine, d'une espèce d'herbe marine (*zostira marina*) et de pailles.

Le crin subit, par la main des aveugles, toutes les préparations qu'il exige avant de pouvoir être employé. On l'achète tel qu'il est pris du cheval. Le fin et le blanc est mis à part, par des clairvoyants, pour être filé et tissé ou tricoté en gants pour les frictions. Ce sont encore les

Digitized by Google

aveugles qui le cardent avant de l'entortiller ; on le bouillit ensuite pour en extraire tout corps étranger, et on le sèche dans un four, et on l'emploie à remplir les matelas.

Plusieurs de ces manipulations n'exigent que peu d'adresse et d'intelligence. Les aveugles âgés peuvent y être employés dès leur entrée et y gagner un honnête salaire. La fabrique de ces matelas rend possible l'introduction de la tisseranderie comme ressource réelle pour les aveugles. Les produits en sont consommés dans la maison et de cette manière le plus haut prix en est obtenu. La quantité de toile tissée annuellement dans l'asyle d'Édimbonrg est de 1250 à 1550 yards, et les aveugles y gagnent de 5 à 7 shellings par semaine.

La fabrique de matelas emploie encore utilement les filles, car ce sont elles qui en cousent les couvertures. La couture est accessible aux aveugles, l'expérience le prouve, mais ce n'est guères que pour les ouvrages communs; elle est productive à Édimbourg, elle le serait très-peu sans la fabrique de matelas.

Cette branche d'industrie est la principale et la plus lucrative de l'asyle et elle est placée très-haut dans l'opinion du public, car toutes les matières qu'on emploie sont de la meilleure qualité et on ne vend qu'au prix courant.

Les matelas de laine, d'herbe marine et les paillasses ne sont pas tout-à-fait ce que les aveugles peuvent faire de mieux, mais en les vendant, on place mieux les matelas en crin. C'est encore pour en faciliter l'écoulement qu'on fait à Édimbourg des lits de plumes. Pour cette fabrique on n'emploie que des clairvoyants. Les directeurs abandonneraient très-volontiers plusieurs de ces fabrications, mais l'utilité, les besoins de leur commerce exigent qu'on s'y tienne; car pour

Digitized by Google

fabriquer il faut pouvoir vendre, et pour vendre il faut compléter l'article et être en état de fournir tout ce qui s'y rapporte.

Il n'est pas possible de calculer exactement ce que ce travail rapporte à chacun des aveugles, mais on ose assurer qu'on y gagne de 12 à 16 shillings par semaine.

La vente de matelas, à Édimbourg, pendant l'année 1836, est comme suit :

Matelas en crin	Liv. sterl.	736- 3- 0
Paillasses	»	147-11- 5
Matelas de laine	»	59- 9- 7
— de coton	»	52- 6- 2
— d'herbe marine. . . .	»	37-12- 6
Lits de plumes	»	289- 6- 5
Total.	L. st.	1312- 9- 1

Ou à-peu-près Fr. 33,000. En 1837, à Glascow, deux ouvriers seulement s'y employaient, et cette vente a produit Liv. sterl. 153- 5- 0, ou près de Fr. 3840.

Une industrie, tout-à fait propre à l'asyle de Glascow, est la fabrication de sacs. Une toile particulière est tissée dans la maison par les aveugles; les filles cousent les sacs, et les moins adroits des aveugles y impriment les noms de ceux qui les achètent. Ce n'est qu'en 1832, qu'on a commencé cette fabrique, et voici quel progrès elle a fait en si peu de temps. On en a vendu en

1832	1833	1834	1835	1836	1837
L.st.77- 5- 3	. . .	256-00-10	744-14- 8	1136-12-1	1134-18-8

Digitized by Google

Elle est devenue l'occupation principale de l'institution, car sur vingt hommes, ce métier en emploie douze. Le salaire est de huit shillings par semaine.

La vannerie est introduite dans toutes les institutions de l'Angleterre et avec succès. C'est le métier auquel les aveugles sont le plus aptes. C'est même le seul de l'école de Bristol, puisqu'il est le mieux calculé pour ceux qui doivent travailler à leur propre profit, après leur apprentissage. Je dois à l'obligeance du surintendant de l'asyle d'Édimbourg la note suivante sur ce que les aveugles vanniers y ont gagné pendant l'année 1836. Ce n'est pas ici une note de ce qu'ils ont reçu pour gages, mais de ce qu'ils ont gagné, la rétribution de leur travail étant calculé sur celle que reçoivent les vanniers clairvoyants à Édimbourg.

A. 48	semaines de travail,		depuis longtemps dans l'asyle.		*Liv.* 15-14- 6
B. 50	»	»			15- 7- 7
C. 50	»	»	depuis cinq ans dans l'asyle.		10- 8- 0
D. 43	»	»			9-16-11
E. 48	»	»			9-12- 8
F. 49 (1)	»	»			7-10- 6
G. 49	»	»	depuis 4 ans	dans l'asyle.	6-11- 6
H. 50	»	»	depuis 3 ½ ans		5-17- 6
J. 26	»	»	depuis un ½ an		1- 8- 5

A Glascow, les vanniers reçoivent jusqu'à 11 shillings par semaine.

Le relevé du salaire des élèves de l'école industrielle de Bristol mettra en évidence l'importance de cette branche de la fabrication accessible aux aveugles.

---

(1) Celui-ci est depuis près de six ans dans la maison, mais il était âgé de près de quarante ans lorsqu'il y est entré.

Digitized by Google

RELEVÉ DU SALAIRE DES ÉLÈVES MALES

DE L'ÉCOLE DE BRISTOL,

PENDANT TROIS SEMAINES DU MOIS D'OCTOBRE 1837.

N° DES ÉLÈVES.	OBSERVATIONS.	7 OCTOBRE.		14 OCTOBRE		21 OCTOBRE	
		shill	*penc*	*shill*	*penc*	*shill*	*penc*
1	Agé de 21 ans.	10	5	11	4	11	10
2	— 17 ans.	9	9	10	4	13	2
3	« « «	8	11	8	11	8	1
4	Depuis 7 ans dans la maison.	11	1	10	»	10	5
5	— 6 —	2	11	5	»	5	9
6	— 6 —	7	11	7	5	7	11
7	— 6 —	6	4	6	11	7	1
8	— 11 —	10	6	7	7	11	7
9	Agé de 42 ans.	4	11	4	7	4	8
10	Depuis 10 ans dans la maison.	12	4	10	7	11	2
11	Agé de 23 ans.	11	4	10	»	10	7
12	Depuis 9 ans dans la maison.	8	8	8	»	8	9
13	— 5 —	4	»	4	10	5	»
14	Il est incapable d'aucune instruction.						
15	Depuis 4 ans dans la maison.	5	6	5	1	5	6
16	— 3 —	5	1	5	6	5	»
17	— 6 —	8	2	9	3	8	1
18	— 2 —	6	5	5	11	5	2
19	— 3 —	9	10	8	7	8	3
20	— 3 —	5	9	5	2	2	9
21	— 1½ —	5	3	5	»	6	2
22	— 1½ —	3	11	4	2	5	7
23	— 1½ —	»	6	1	2	1	»
24	— 1½ —	7	5	6	»	6	1
25	— 1 —	3	5	3	3	2	8
26	Depuis 11 mois dans la maison.	1	1	»	11	»	7
27	— 6 —	1	2	»	10	»	10
28	— 7 —	4	9	4	5	3	10
29	— 7 —	1	2	»	7	»	10
30	— 7 —	»	6	»	6	»	3
31	— 5 —	1	3	»	11	1	1

Digitized by Google

RELEVÉ DES GAGES

PAYÉS AUX FILLES AVEUGLES A BRISTOL,

PENDANT TROIS SEMAINES DU MOIS D'OCTOBRE.

No DES ÉLÈVES.	OBSERVATIONS.	7 OCTOBRE.		14 OCTOBRE.		21 OCTOBRE.	
		shill	*penc*	*shill*	*penc*	*shill*	*penc*
1	Depuis 12 ans à l'institut.	5	»	3	4	2	»
2	Maladive.	4	6	4	»	4	»
3	Absente.	»	»	»	»	»	»
4	Depuis 6 ans dans la maison.	4	»	2	2	2	2
5	— 3 —	5	»	1	10	2	6
6	— 2½ —	2	»	2	3	2	»
7	— 1½ —	1	9	1	6	1	9
8	— 1½ —	1	9	1	6	1	6
9	— 1½ —	1	»	1	»	1	»
10	Depuis 6 mois dans la maison.	1	»	1	»	1	»
11	— 6 —	1	»	1	»	1	»
12	— 5 —	»	5	»	5	»	5
13	— 5 —	1	6	1	6	1	6
14	— 5 —	»	»	»	2	»	»
15	— 3 —	1	»	1	»	»	6

Digitized by Google

RELEVÉ DE DEUX SEMAINES DE GAGES

PAYÉS AUX VANNIERS

A L'ÉCOLE DE LONDRES.

NUMÉRO DES ÉLÈVES.	VALEUR DES MATÉRIAUX EMPLOYÉS PENDANT LES DEUX SEMAINES.				PROFIT.			
	1re semaine.		2me semaine.		1re semaine.		2me semaine.	
	shill.	*penc.*	*shill.*	*penc.*	*shill.*	*penc.*	*shill.*	*penc.*
1	5	3	5	3	11	»	10	6
2	»	11	»	11	1	7	1	7
3	1	11	2	2	3	10	4	4
4	1	4	3	»	2	8	6	»
5	9	4	5	»	18	8	10	»
6	1	10	2	»	3	8	4	»
7	»	»	»	»	»	»	»	»
8	4	8	3	8	9	4	10	4
9	2	8	2	»	5	4	4	»
10	»	4	»	2	»	8	»	5
11	2	»	2	»	4	6	4	6
12	»	2	»	2	»	6	»	5
13	»	»	»	»	»	»	»	»
14	3	4	4	4	6	8	8	8
15	»	6	»	5	1	»	»	9
16	»	4	»	3	»	8	»	7
17	1	1	»	11	2	3	2	»
18	2	»	2	»	4	»	4	»
19	2	6	2	4	5	»	»	»
20	1	10	2	»	3	8	»	»
21	1	2	2	»	2	4	»	»
22	»	»	2	»	»	»	»	»
23	»	»	»	5	»	»	»	9
24	»	»	»	5	»	»	»	»
25	1	2	1	2	2	4	2	4
26	1	2	3	8	2	4	10	5
27	1	8	»	»	3	4	»	»
28	1	10	2	»	»	8	5	6
29	»	»	»	»	»	»	»	»

Digitized by Google

L'expérience a montré que les articles les plus communs en vannerie sont ceux que les aveugles exécutent avec le plus de profit. Il est des surintendants qui m'ont cependant observé que les petits ouvrages bien achevés et curieux, se vendaient mieux, et qu'ils rapportaient davantage : la raison m'en paraît tout-à-fait claire. Ces articles sont taxés à un prix très-élevé, et un visiteur, sous l'impression de ce qu'il a vu exécuter et pour montrer sa générosité, voudra acquérir un tel objet pour conserver le souvenir de sa visite et ne marchandera pas le prix; ainsi ces petits ouvrages se vendent et rapportent beaucoup, et les articles ordinaires, les paniers d'un usage commun ne se vendent pas, parce qu'on les taxe au-dessus du prix courant. On ne saurait plus mal calculer les avantages de son établissement; il est vrai au commencement, on parvient à placer ses produits à un prix plus élevé, mais cette générosité se refroidit vîte. On ne fait pas le commerce pour perdre, et un commerçant qui peut obtenir l'article à des prix moins élevés ailleurs, ne continuera pas à les payer plus chers pour favoriser une institution. Le commerce est égoïste. On aimerait encore mieux donner par charité ce qu'on a gagné, que de ne rien gagner en achetant. Il ne faut pas compter sur l'esprit de sacrifice dans le commerce.

Les nattes sont, après la vannerie, les productions les plus utiles. Cet article est très-varié. On fait des nattes en cordes simplement tissées et des nattes velues en cordes (*rugs*), pour mettre aux portes et dans les corridors. On y emploie des vieilles cordes tarrées. Nulle part je n'ai vu fabriquer des nattes en jonc. C'est une variété à introduire dans nos établissements. Mais on fait, dans les institutions en Angleterre, des tapis en laine

Digitized by Google

et en aloës qui se vendent bien. On a calculé que cette fabrication peut donner un salaire de 10 à 14 shillings par semaine, et si les produits pouvaient être placés, elle serait l'occupation la plus utile, la plus facile et la plus productive. Cet article a rapporté en :

1836, à Édimbourg, ...	*Liv. st.*	163- 4- 5
1837, à Glascow, ...	»	162- 5- 2

La corderie est très-avantageusement introduite dans plusieurs institutions, et il n'y a que le manque d'une allée couverte pour y travailler l'hiver et pendant le mauvais temps qui ait empêché de l'introduire à peu-près partout. M. W. Taylor, surintendant de l'école des aveugles à York, vient de remédier à cet inconvénient, en inventant une machine très-simple pour filer des cordes même dans une petite chambre. Dans presque toutes les institutions de l'Angleterre, les aveugles s'occupent à tresser des cordes destinées surtout aux fenêtres à châssis; cette industrie est particulière à ce pays, car les fenêtres à panneaux montants y sont communes, mais en modifiant ce métier, les aveugles pourraient tresser de ces ceintures que les prêtres mettent pour fixer l'aube lorsqu'ils disent la messe; ils pourraient faire également des cordons de sonnettes très-élégants et des cravaches. A Glascow, dix enfants et sept hommes s'occupent de la corderie, et on en a vendu, en 1837, pour Liv. sterl. 438- 9-11.

La fabrication de la sangle pour lits et d'autres usages se rattache à la corderie, et ce genre de travail peut être introduit avec avantage dans nos institutions, surtout depuis que M. Taylor a trouvé un instrument d'une grande simplicité pour la tisser. Aussi c'est à York que cette fabrique est la plus parfaite.

Digitized by Google

L'art du cordonnier est accessible aux aveugles. A l'institution de Londres, plusieurs élèves apprennent ce métier. Il peut y avoir des raisons pour former un aveugle à ce métier, mais il ne peut pas devenir un moyen de gagner la vie. Dans un asyle, il est vrai, les produits peuvent être placés, car s'ils ne sont pas élégants, au moins ils sont forts, et c'est la qualité la plus essentielle pour les aveugles; mais à Londres, par exemple, on avoue qu'on y perd; cependant ce métier occupe quelques élèves. A Liverpool on a vendu, en 1835, les souliers faits par les aveugles, pour Liv. sterl. 93-14-7½, mais les matériaux et la pension du maître cordonnier montaient à Liv. sterl. 128-1-2½, de sorte qu'il y a eu une perte de Liv. sterl. 34-6-7½. En 1836, la vente est montée à Liv. 83-9-2 et les dépenses à Liv. 144-14-9, donc il y a eu une perte de Liv. sterl. 61-5-6. Ce résultat est extrêmement pénible.

Le filet et le tricot enfin sont des occupations utiles et productives, mais destinées plutôt aux jeunes aveugles et aux filles, qu'à ceux qui ont la force de s'adonner à d'autres métiers.

Les filles ont des occupations assez variées, mais il est plus difficile de trouver pour elles que pour les hommes un travail lucratif; tout ce qu'elles peuvent produire se vend ailleurs à meilleur marché ou plus achevé qu'elles ne le font. Elles font des franges de différentes sortes, et s'il était possible de vendre tout ce qu'elles peuvent produire, cette fabrication serait encore la plus utile.

La couture est une autre occupation assez générale, les filles deviennent capables d'ourler le linge, de raccommoder les habits. On les habitue assez facilement à enfiler leur aiguille et à coudre régulièrement, mais elles travaillent nécessairement moins vite que les clairvoyantes

Digitized by Google

et ne peuvent jamais entrer en concurrence avec elles. Si une femme aveugle se destine à l'état de mariage, la couture peut lui être très-utile; dans un asyle, elle peut devenir un état, comme je l'ai déjà observé, mais jamais ailleurs.

En général, là comme dans les autres pays, les filles aveugles font des petits ouvrages de fantaisie qui se vendent dans un établissement qui est visité, qui excite l'intérêt général, mais qu'elles ne vendraient pas si elles travaillaient isolément. A Londres, les filles font des réticules en cordes teintes d'une grande beauté; ailleurs, elles font de petits tapis pour quinquet et des shalls en laine, qui excitent l'étonnement de tous ceux qui les voient.

Le filage au rouet est à la portée des aveugles. J'ai vu souvent une femme aveugle filer avec adresse, retrouver son fil perdu et produire un fil aussi net qu'une personne douée de tous ses sens; à Londres, les femmes filent du chanvre. Elles doublent ensuite leur fil et on l'emploie pour faire des cordes destinées aux panneaux montants des fenêtres à châssis.

Tels sont les principaux métiers que j'ai vu introduits dans les établissements pour les aveugles en Angleterre. A-peu-près partout, les aveugles travaillent neuf heures par jour, du moment qu'ils sont parvenus à un certain âge; si on les emploie après ces heures, on les paie séparément et par heure.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

DE L'ÉDUCATION INTELLECTUELLE.

Les clairvoyants se servent de la même langue que les aveugles, mais les mots sont des expressions d'une impression reçue par les sens, et une grande quantité de mots reçoit sa valeur des impressions de l'œil. Les aveugles ne peuvent donc pas toujours attacher la même signification aux mots que nous y attachons, puisqu'ils ne connaissent pas la nature comme nous la voyons : s'ils font usage des mêmes mots, ces mots sont donc des signes d'autres idées, ils s'expriment comme nous et pensent autrement, et s'ils attachent des idées à quelques mots, ces mots sont nécessairement plus imprégnés de leur propre expérience que de nos traditions. La remarque avait déjà été faite par M. Dufau. « J'avais souvent remarqué, avec surprise, dit-il, chez les aveugles, une sorte de difficulté à s'exprimer sinon avec justesse et clarté, du moins avec étendue, avec abondance et richesse d'expression. Après avoir vainement cherché en eux la raison, il me vint dans l'esprit, continue-t-il, de la chercher dans le langage même. Examinant donc de près nos langues, je reconnus que la presque totalité des mots, dont elles se composent, sont faits d'après les impressions de l'œil; que ce n'est point simplement par figure qu'on appelle le discours une peinture de la pensée, qu'il est réellement un tableau perpétuel offert à nos regards. »

L'observation de M. Dufau est juste, mais elle est trop générale; la plupart des mots, au contraire, et c'est la remarque de M. Zeune, sont fondés sur le tou-

Digitized by Google

cher et le mouvement. Tels sont les mots *comprendre, exprimer, pénétrer, approfondir*, etc. Lors même qu'un mot se rapporte au sens de la vue, il existe presque toujours, sinon toujours, un autre mot exprimant à-peu-près la même idée et qui est calculé pour un autre sens. On dit, par exemple: cette vérité est *claire, evidente:* mais nous avons aussi l'expression : — Cette vérité est *palpable.*

Quoiqu'il en soit du nombre, il est incontestable qu'il existe beaucoup de ces mots qui n'ont un sens pour l'aveugle qu'après qu'il les a traduits, pour ainsi dire, en mots qui tombent dans la sphère des sens qu'il a conservés; l'éducation intellectuelle de l'aveugle exigerait donc un cours de terminologie. Les autres enfants comprennent la langue comme nous, les mots ont pour eux le même sens que pour nous. On peut se servir, sans étude préalable, de cet instrument de l'intelligence et se mettre par son intermédiaire, en communication avec le disciple; mais avant de pouvoir l'employer avec les aveugles, il faut s'assurer qu'il est compris d'eux comme nous le comprenons. Il est vrai que les aveugles font cette traduction eux-mêmes autant qu'ils le peuvent et qu'ils la font souvent très-heureusement. «Quand je me trouve dans une vaste plaine, disait un aveugle, en portant la main à son oreille et en étendant le bras avec un geste expressif, il me semble que je suis *à perte d'ouïe;*» c'est la traduction en langue des aveugles de notre *à perte de vue.* Un autre, qui se dirigeait seul avec une grande adresse dans les rues les plus populeuses, disait qu'un bruit trop fort le déroutait totalement et il l'expliquait par ce qu'il était forcé de *s'écouter marcher;* je compris, dit M. Dufau, qui rapporte cette anecdote, que dans ce cas, ne pouvant plus s'écouter à cause du bruit, il était *ébloui.* Mais

Digitized by Google

aulieu d'attendre qu'un aveugle ait trouvé lui-même un heureux synonyme qui lui fasse comprendre une de nos expressions, cette synonymie devrait lui être montrée régulièrement et d'avance; on devrait convenir d'abord des termes avant de les employer comme signes conventionnels; autrement, le maître se trouvera arrêté dans ses explications et jamais il ne pourrra s'assurer qu'il a donné des notions justes et des idées claires.

Cette instruction spéciale serait singulièrement facilitée par l'éducation de leurs sens. En exerçant leur goût, leur odorat, leur tact et l'ouïe, ces sens acquièreraient une justesse qu'ils n'ont pas. C'est ce que M. Dufau appelle un cours de *tactilité* et qui est pratiqué en Allemagne et en Amérique avec de grands résultats. En étendant la puissance de ces organes, la nature d'une foule d'objets serait mieux appréciée par l'aveugle et les termes de comparaison entre ce que nous y voyons et ce qu'ils sont capables d'y découvrir seraient rendus plus faciles.

Rien de ceci n'est introduit dans les institutions d'Angleterre; à l'institution de York et en Écosse, de louables essais sont faits pour rendre moins matérielle l'éducation des aveugles, mais beaucoup reste encore à faire. Généralement on se contente en Angleterre d'enseigner aux aveugles ce qui est immédiatement applicable, ce qu'il y a de réellement nécessaire, une instruction primaire enfin est ce qu'on juge utile de leur communiquer pour en former des artisans éclairés et non pas des savants; et cela est beaucoup plus avantageux aux aveugles mêmes. S'il y a des exceptions à cette règle, elles ne se trouvent que dans des rangs élevés de la société. Un aveugle, M. Littledale, élève de M. Taylor, est devenu un homme remarquable par ses connaissances; possesseur d'une belle fortune, il l'emploie au progrès des scien-

Digitized by Google

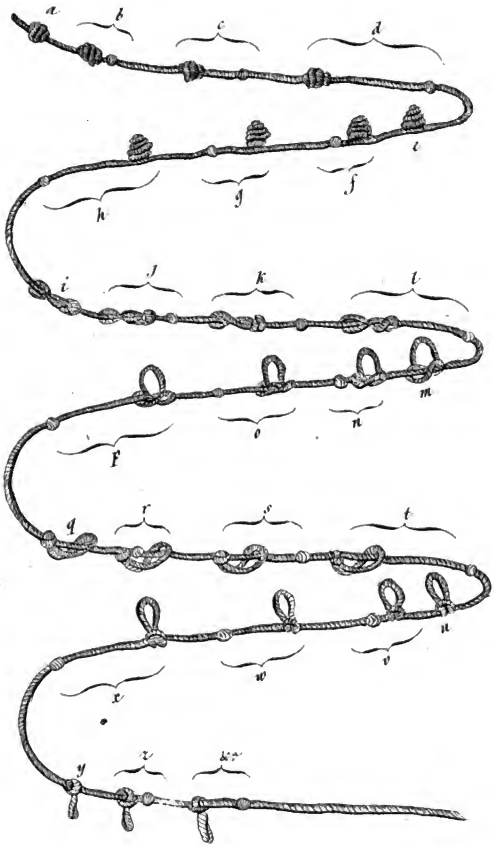
ces et au bonheur de ses confrères d'infortune, et afin d'être plus à même d'y contribuer, il a choisi sa demeure à côté de l'institution des aveugles de York.

Comme je l'ai fait observer, il y a des institutions qui admettent de jeunes aveugles pour leur donner une éducation intellectuelle avant de les initier dans les travaux manuels; d'autres établissements ne donnent aucune instruction et n'occupent les aveugles qu'à un travail des mains dès leur entrée. Le système de l'asyle d'Édimbourg m'a paru préférable à tous. On y admet de jeunes élèves et ils reçoivent une instruction qui occupe la plus grande partie de leur temps. Les aveugles âgés ne sont pas totalement négligés. Les directeurs, à la suggestion du digne secrétaire Johnston, paient un clairvoyant qui lit chaque soir pendant une heure ou deux. La maison a pris une souscription dans une bibliothèque de lecture qui contient de près de 12,000 volumes. Les aveugles font eux-mêmes le choix des livres qui, en général, sont des livres sérieux ou d'histoire. Cette lecture du soir leur a donné l'idée et le désir d'en avoir davantage, ils ont donc spontanément résolu de n'employer que vingt minutes à leur déjeûner et à leur dîner, et d'utiliser le temps qui leur restait avant le travail à entendre la lecture de quelque livre intéressant. Ils ont même un journal deux fois par semaine, et les questions politiques s'y débattent aussi chaudement que dans toute autre assemblée d'Écossais. De cette manière en se reposant, les aveugles passent des heures agréables et utiles; aussi leur conversation est-elle en général plus intéressante que celle qu'on entend des gens de leur condition.

Jusqu'ici on n'a pas enseigné à Édimbourg la lecture des livres en relief, mais on apprend aux élèves à épéler de mémoire et ceci est incontestablement avantageux

Digitized by Google

Alphabet en nœuds.

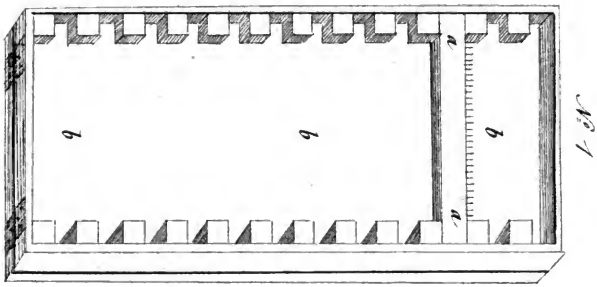


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Machine pour Ecrire.



No 1

No 4

No 3

No 2

No 5

Specimen d'Ecriture.

JOHNST CLAIR

Lith. de Dubeley Frères.

Digitized by Google

pour leur apprendre ensuite à lire le relief, si on le désire. Avant qu'on eut commencé à imprimer en relief, deux aveugles, appartenant à l'asyle d'Édimbourg, David Macbeath et Robert Milne inventèrent une espèce d'écriture en nœuds qui n'est plus d'aucun usage, mais qui ne laisse pas d'être très-ingénieuse. Sept différents nœuds qui, au moyen d'un nœud additionnel, forment sept classes de signes, expriment tout l'alphabet. Pour éviter une description toujours obscure, j'ai fait lithographier ce curieux essai des efforts des aveugles pour se procurer un moyen de communication.

Il n'y a qu'une seule institution en Angleterre de quelque importance où on enseigne l'écriture dans le sens que nous attachons à ce mot. La machine qu'on y emploie est très-simple, on écrit au moyen d'un crayon ou d'un stylet de fer et du papier noirci; la main est dirigée par des fils tendus pour indiquer la largeur des lignes; si la lettre a une projection au-dessus ou au-dessous de la ligne, le crayon ou le stylet fait céder le fil et empêche l'aveugle de tracer des lettres trop grandes et de perdre la ligne, car le fil ne demande qu'à reprendre sa place.

L'aveugle ne peut pas relire les lettres qu'il a écrites de cette manière, pour éviter cet inconvénient, M. T. Lucas fait écrire ses élèves sur des feuilles de plomb minces comme du papier. Les lettres y sont imprimées au moyen d'un stylet et à l'envers. Des livres en plomb seraient une variété assez curieuse dans la bibliographie, malheureusement il n'en existe pas. M. Lucas est parvenu à faire écrire quelques mots sur ces feuilles de plomb pour prouver que ce genre d'écriture est possible, ce dont on ne doutait pas, mais du reste elle est une complète inutilité.

En 1827, M. G. Gibson, de Birmingham, et aveugle

Digitized by Google

lui-même, a inventé un assortiment de types, au moyen desquels un aveugle est capable d'écrire ou plutôt d'imprimer ses pensées, de les relire et de communiquer avec des absents. Son appareil consiste dans un nombre de cubes de bois qui ont sur l'un des bouts la forme des lettres représentée en relief par des points d'épingles ayant une projection d'à-peu-près un dixième d'un pouce et le contours de la même lettre grossièrement découpé sur l'autre bout. Ce qui permet à l'aveugle de distinguer la lettre qu'il doit employer sans être exposé à se blesser.

La lettre pointée est en sens contraire comme les caractères d'imprimerie. Le plan lithographié de cette machine en donne une idée assez nette. Le N° 1 présente le dessin de l'instrument ou plutôt du cadre. Le papier se place sur *b. b. b.* La reglette marquée *a, a* est mobile, elle sert à guider la main dans la position des cubes, et les points qui s'y trouvent servent à entrer dans la petite rainure qu'on a tracée le long du côté inférieur de ces cubes. Au moyen de ce point on n'a pas besoin d'avoir toujours deux lettres posées simultanément sur le papier, l'index de la main n'aura qu'à marquer le point qui a déjà reçu sa lettre. Le seul inconvénient de cette manière de procéder, c'est qu'il faudra donner à tous les cubes la même dimension, mais cet inconvénient est largement compensé.

Une écriture semblable est en usage dans l'établissement pour les aveugles à Berlin, le tableau ci-joint présente les lettres et les signes qu'on y emploie. Il paraît que le procédé est déjà connu depuis longtemps dans cet institut, je ne saurais pas cependant assurer que l'invention de M. Gibson est postérieure à celle de Berlin et peu importe en réalité.

M. John St. Clair a inventé pour son propre usage un

Digitized by Google

ALPHABET DE BERLIN

ABCDEFGHI

[illegible]

[illegible]

[illegible]

1234567890

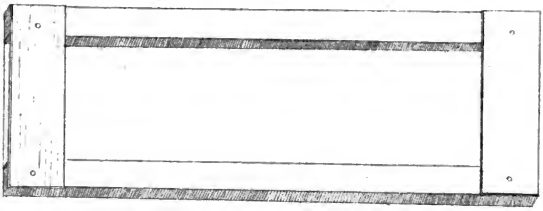
Digitized by Google

Digitized by Google

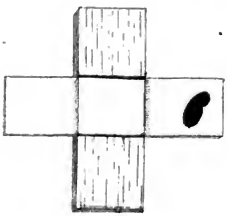
Digitized by Google

Typhlographe.

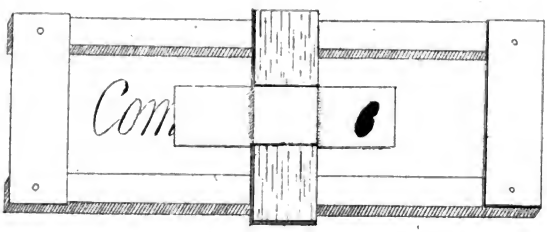
No. 1.



No. 2.



No. 3.



No. 4.

Commandment

Lith. de Bavelu y Bruyn.

Digitized by Google

instrument plus simple encore, voir N° 5. Des ouvertures carrées, dans une règle de métal, servent à diriger la main pour tracer au moyen du crayon ou d'un stylet la forme des lettres qui se rapproche des capitales, comme l'on peut voir dans le specimen de cette écriture qui s'y trouve joint.

Enfin, M. Gall d'Édimbourg a inventé un petit instrument très-ingénieux, qu'il nomme un typhlographe et au moyen duquel les aveugles sont capables d'écrire aussi nettement qu'un clairvoyant. Il consiste dans une planche sur laquelle on met le papier. 2° Un glissoire à deux branches (voir la lithographie N° 1); et 3° un guide du stylet ou du crayon N° 2. Ce guide est un morceau de cuivre moins large que l'espace qui se trouve entre les deux branches du glissoire, et placé en croix sur un morceau de bois, ce qui permet de le monter et descendre pour former les diverses projections des lettres. On a ménagé à l'un des bouts de ce morceau de cuivre une ouverture ronde, oblongue, avec un petit arrêt à l'un des côtés. En montant, en descendant le guide, on trace dans le trou qui s'y trouve toutes les lettres sans lever le stylet ou le crayon. Voyez le specimen N° 4 de la page suivante.

L'arithmétique est particulièrement agréable aux aveugles. Le calcul de tête est porté par quelques aveugles à une rare perfection. Plusieurs élèves, surtout dans les institutions d'Allemagne, sont capables de faire des opérations mathématiques des plus compliquées, sans aucun secours de signes, et plus vite que des savants : ceci n'est cependant pas assez général pour pouvoir nous passer entièrement et toujours de notes. La première idée d'une planche d'arithmétique vint à Saunderson, aveugle, mais professeur de mathématiques à l'université de Cambridge. Le Dr Moyes, autre aveugle, en proposa une qui

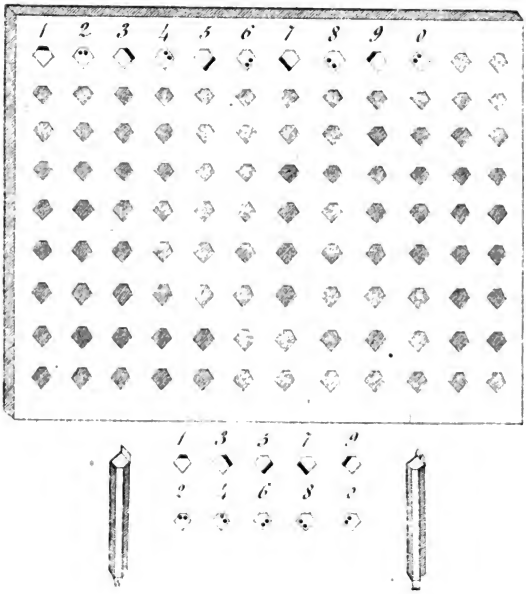
Digitized by Google

paraissait plus parfaite, mais toutes ont été oubliées après l'invention de David Macbeath, dont j'ai parlé. Cet aveugle mérite d'être connu. C'était un nain de quatre pieds six pouces, mais sans être cependant contrefait. Il avait tout l'air d'un enfant de dix à douze ans, lorsqu'il était déjà âgé de trente ans. Malgré son malheur, Macbeath était parvenu à un dégré d'instruction qui le faisait distinguer. Il fut reçu en 1809 dans l'asyle d'Édimbourg où il sut bientôt parvenir à la place de professeur de ses confrères, qu'il continua d'occuper jusqu'à sa mort arrivée subitement en 1834. La planche qu'il inventa pour enseigner l'arithmétique est un cadre percé de plusieurs rangs de trous carrés, les chiffres y sont marqués par deux chevilles carrées de plomb diversement marquées à leurs extrémités. Chaque cheville peut être placée dans quatre positions différentes. L'un des caractères indique les chiffres impairs 1, 3, 7, 9, l'autre, les nombres pairs 2, 4, 6, 8. La seconde cheville marque 5 ou 0 selon sa position. Ces deux caractères suffisent pour toutes les opérations arithmétiques, et les rendent plus faciles que si les aveugles avaient eu besoin d'employer dix marques spéciales. Un des élèves de Macbeath, nommé William Long, et instituteur des jeunes aveugles à Glascow, eut le bonheur de perfectionner la planche inventée par son maître, en rendant les trous pentagones. Une seule cheville diversement posée suffit à présent pour calculer, et l'aveugle ne perd plus de temps à chercher ses notes. J'ai fait lithographier cette planche, et elle est si simple qu'à la première inspection on concevra la manière de s'en servir.

Comme il était utile de pouvoir écrire ou marquer les différents signes algébriques, M. W. Taylor, qu'on est sûr de rencontrer toujours lorsqu'une amélioration

Digitized by Google

Planche
pour calculer
à l'usage des 2 Aveugles.



Digitized by Google

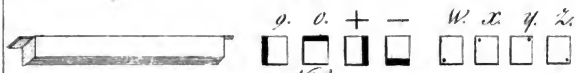
Digitized by Google

Digitized by Google

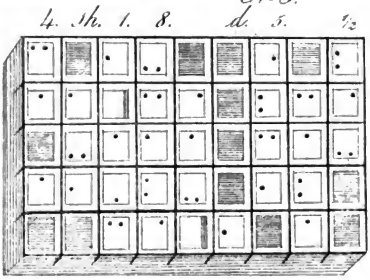
Planche d'Arithmétique de Mr W. Taylor d'York.

No 1.

No 2.



No 3.



$4 \,\text{"}\, 18 \,\text{"}\, 5\tfrac{1}{2}$

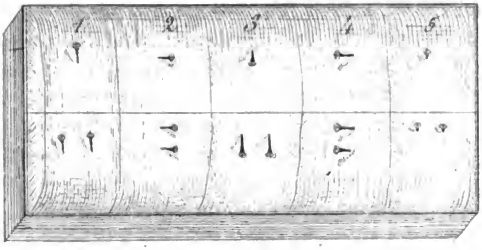
$3x + 4y = 24y$

$83y^3 = 438$

$\sqrt[3]{1728} = 12$

$\sqrt[4]{y+1} = 30$

No 4.



Lith. de Daveluy. Bruxelles.

Digitized by Google

reste à introduire, proposa les caractères que j'ai fait lithographier. Les chiffres 1, 3, 5, 7 et 2, 4, 6, 8, sont notés comme dans la planche de David M'beath par les différentes positions des deux projections de la cheville N° 1. Le nombre 9 et 0 ainsi que les signes + et — et les lettres *w*, *x*, *y*, *z* sont marqués par les diverses positions des deux bouts de la cheville N° 2. Il a préféré les trous carrés dont les côtés sont plus faciles à distinguer que s'ils étaient pentagones. Les pentagones d'ailleurs ne lui auraient donné aucune économie de chevilles, puisqu'il en fallait absolument deux. Il y a entre chaque rangée de trous carrés une rainure, peu profonde et mince, et faite pour y placer un morceau de carte carré et oblong, afin de séparer les sommes. L'exemple N° 3 contient une opération algébrique qui éclaircira l'usage de la planche.

Divers autres moyens pour calculer ont été proposés qui tous ont plus ou moins d'avantages. M. Gall en a trouvé un qui n'exige ni planche ni chevilles. Il représente tous les chiffres au moyen d'une ou de deux épingles diversément posées sur un coussin ou un tapis, comme on peut le voir au N° 4 la de planche ci-jointe. En cas de besoin, l'habit suffirait, et l'aveugle est par ce moyen mis en état de faire des calculs partout où il se trouve.

Les globes terrestres en usage dans les institutions d'Édimbourg et de Glascow n'ont rien de particulier et et les cartes géographiques sont des cartes ordinaires sur lesquelles on a collé de minces cordes pour indiquer les limites des pays, le cours des fleuves et dans lesquelles on a mis des têtes d'épingles ou de clous pour marquer la situation des villes. M. Gall a présenté à la société des arts d'Édimbourg des cartes imprimées en relief, et a même reçu la médaille d'argent pour son invention. La

Digitized by Google

terre est un peu plus élevée que la mer et les limites des royaumes sont indiquées par une ligne de points. Les noms de pays ainsi que des villes capitales y sont écrites en noir et à la main. M. Taylor a publié une carte de l'Angleterre et du pays des Galles très-nette. Elle est faite au moyen d'une forte pression qu'on a fait subir à une feuille de papier posée sur une planche de cuivre gravée en creux. Elle n'indique que les limites du royaume et des comtés; des points marquent les capitales. Ces cartes sont loin d'être aussi parfaites que celles d'Amérique. Une petite carte de la Flandre-Occidentale, de mon invention a mérité l'approbation de tous les instituteurs en Angleterre. Cette carte n'est qu'un essai, elle contient sur une surface moins large qu'une feuille in-8°, les noms de onze villes, le nom de la province, des pays limitrophes, etc. et la position des principales paroisses de la province; les canaux y sont distingués des rivières. Je joindrai dans les cartes que je ferai d'après ce même procédé la population au nom des villes.

J'ai vu à Glascow, une représentation en relief de la longueur comparative des principaux fleuves et de la hauteur des principales montagnes du monde et des édifices les plus remarquables, comparée à la hauteur de la maison qu'ils habitent.

Les aveugles ne sont pas tout-à-fait étrangers à la science de l'astronomie. Après qu'on leur a donné une idée approximative de la hauteur de quelques créations terrestres, on leur fait comprendre combien notre terre est une portion insignifiante dans le système général de la création, et au moyen d'un instrument planétaire, on leur explique le mouvement du ciel, la position et la grandeur comparatives des planètes. On perd cependant fort peu de temps à leur expliquer scientifiquement ces

Digitized by Google

belles choses, et en général, tous ces objets et ces machines sont considérés même dans les instituts plutôt comme curieux que comme utiles.

Une connaissance élémentaire de la géométrie offre plus d'utilité. Comme les aveugles ne connaissent les rélations des quantités géométriques que par le toucher, cette connaissance doit être nécessairement très-bornée, incomplète et peu juste. M. W. Taylor a donc cru bien mériter en publiant les figures des éléments d'Euclide jusqu'à la 48e proposition. Le relief est produit sur le papier par une forte pression sur une planche gravée en creux; M. Howe a depuis publié les figures des éléments d'Euclide et il en existe une autre édition publiée à l'institut de Paris.

La musique est enseignée dans plusieurs établissements comme profession utile. Divers élèves sont déjà parvenus à se placer avantageusement comme organistes. On y apprend l'art par principes et le mode de cet enseignement ne diffère en rien de ce qu'il est pour les personnes clairvoyantes.

M. Haüy fit fondre d'abord des caractères de musique propres à en représenter sur le papier et en relief tous les traits possibles, et parvint à former des musiciens. M. Tansure, dans sa *Musical grammar*, propose d'employer une machine peu compliquée et dont on peut voir le dessin dans l'*Encyclopœdia britannica* à l'article *Blind*. La planche est longue de trois pieds et large de neuf pouces. Les portées sont marquées en relief comme elles sont tracées sur le papier pour ceux qui voient, par des lignes plattes. Les lignes nécessaires au-dessus ou au-dessous des portées ordinaires sont indiquées par des lignes arrondies. Des trous percés entre et sur ces lignes reçoivent des notes musicales de

Digitized by Google

la forme ordinaire, ou des notes arbitraires comme on le pratique ailleurs. M. Cheese a considérablement perfectionné cette planche propre à écrire de la musique, en substituant aux notes ordinaires ou autres, en plomb ou en bois, qui prenaient nécessairement beaucoup d'espace, l'épingle, avec ou sans tête et dont le bout est diversement contourné. Il est parvenu de cette manière à donner trente-deux formes différentes à une épingle, mais dont douze lui suffisent pour son enseignement.

M. Gall, d'Édimbourg, trouve de grands avantages à écrire la musique par des chiffres. La gamme est représentée par 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 pour les douze octaves; de sorte que dans chaque ton la première note s'exprime par 1, c'est la clef qui modifie tout. Si des notes descendent ou montent au-dessus ou au-dessous de l'octave, on les marque par un comma tourné en haut ou en bas, selon la nature des notes qui exigent cette indication. Un colon indique les notes qui doivent être pointées. Le parenthèse) marque le bémol et (la dièze. Un espace laissé entre des notes indique les mesures.

La valeur des notes est désignée comme suit :

Ronde	1 — .	2 — .	3 — .	4 — .	etc.
Blanche	1 —	2 —	3 —	4 —	etc.
Noire	1 ...	2 ...	3 ...	4 ...	etc.
Croche	1 ..	2 ..	3 ..	4 ..	etc.
Double croche	1 .	2 .	3 .	4 .	etc.
Triple croche	1	2	3	4	etc.

De cette manière, la musique, écrite avec les lettres en pointes ou imprimée, occuperait peu d'espace.

Des épingles suffiraient même pour l'écrire, et si on tendait une corde sur un coussin, les notes de

Digitized by Google

la gamme s'écriraient sur la corde, celles des autres octaves pourraient être écrites au-dessus ou au-dessous de la ligne selon le besoin.

Le désir de procurer aux aveugles le moyen d'écrire la musique a fait chercher d'autres procédés. Un gentilhomme de la Catalogne, Don Isern, a reçu, en 1827, de la société pour l'encouragement des arts, de la manufacture et du commerce etc. de Londres, une médaille en argent, pour l'invention d'une machine, qui ne me paraît pas satisfaire aux conditions qu'un pareil instrument devrait posséder, car l'aveugle ne peut pas relire ce qu'il a écrit par sa machine.

Quelque procédé qu'on invente, la musique lisible pour les aveugles, ne le sera que pendant qu'ils chantent, dans toute autre exécution les mains se trouvant employées, les partitions doivent être confiées à la mémoire et celle des aveugles est surprenante sous ce rapport.

Le moyen le plus usité pour leur apprendre des morceaux de musique, est de leur lire les phrases musicales en les solfiant, aussitôt que les deux ou trois premières mesures sont imprimées dans la mémoire, on poursuit la lecture et en peu de temps, les morceaux les plus compliqués sont appris et exécutés.

En Angleterre, on ne juge pas à propos d'apprendre aux aveugles d'autres instruments que l'orgue ou le piano, de crainte d'en former des musiciens ambulants et de les exposer conséquemment à la corruption par la fréquentation des assemblées du bas peuple.

Un petit cours d'histoire naturelle serait sans aucun doute d'une grande utilité pour les aveugles, et aurait l'avantage de leur être très-agréable. La plupart des aveugles-nés n'ont aucune idée des animaux les plus communs. Un de mes élèves âgé de onze ans, n'avait

Digitized by Google

jamais touché une poule. Son bonheur fut grand lorsque, pour la première fois, je lui en donnai une à palper. On a formé dans quelques instituts d'Allemagne des musées d'animaux empaillés, afin de faire connaître aux aveugles le règne animal, mais outre qu'une pareille collection coûterait des sommes dont les institutions ne disposent que rarement et qu'elles employeraient souvent mieux ailleurs, elle ne servirait jamais que pour le temps que les aveugles passent dans les établissements. Il serait donc utile de perfectionner l'essai de M. Gall, et d'imprimer en relief la forme de quelques animaux avec une explication; les contours des specimens que M. Gall a publiés ne sont pas assez tranchés.

Tel est le tableau de l'instruction intellectuelle des aveugles dans les instituts d'Angleterre. On est loin encore d'être parvenu au dégré de perfection qu'elle atteindra sans doute dans quelques années, mais dès-à-présent, le germe de tout ce qui est utile et nécessaire s'y trouve incontestablement et si la prudence prescrit aux directeurs une sage lenteur dans l'adoption des procédés nouveaux, ils ont en général un désir sincère d'adopter toute amélioration dont l'expérience aurait montré la réalité.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

DE L'IMPRESSION EN RELIEF.

La lecture pour un aveugle n'est pas seulement un moyen d'instruction, mais elle est une occupation. Occuper les aveugles, c'est les distraire, c'est les rendre relativement heureux. Il n'est pas probable qu'on parvienne jamais à imprimer à l'usage des aveugles de manière à ce qu'ils puissent lire aussi rapidement que les clairvoyants. L'œil voit d'un seul coup une certaine surface, une groupe de lettres, que le doigt ne peut démêler que successivement. L'obstacle se trouve donc dans le lecteur, mais non pas dans le livre, et jamais, sans doute, l'art ne remplacera ce dont la nature ou un malheur a privé l'aveugle.

Mais je ne sais pas si, dans le cas donné, cette impuissance de l'art n'est pas un avantage. La lecture occupe agréablement un aveugle et comme elle se fait lentement, un seul livre peut l'occuper longtemps. Il convient qu'il en soit ainsi, car le nombre des ouvrages imprimés en relief sera toujours forcément borné. L'industrie n'entreprendra pas cette impression par spéculation, sur une large échelle, car le nombre des lecteurs aveugles, en comparaison des autres, étant très-petit, le prix en serait trop élevé pour cette classe ordinairement pauvre.

La lenteur de la lecture chez les aveugles provient encore de la difficulté de reconnaître la forme de chaque lettre en particulier, et cette difficulté rend quelquefois la lecture rébutante ou entièrement impossible. Le choix

Digitized by Google

d'un alphabet est donc d'une assez grande importance pour mériter une discussion approfondie.

La découverte de l'impression en relief est encore une de celles que chacun s'étonne de ne pas avoir faite le premier. Une feuille de papier fortement foulée par la presse, et présentant les lettres en relief, dût suffire pour en donner l'idée, à tout imprimeur. C'est à la France qu'appartient la gloire de cette découverte. M. Valentin Haüy l'a tenté le premier et il a réussi. Il employa successivement des caractères de différentes grosseurs et en adopta enfin un qui paraissait tenir le milieu entre ceux que les aveugles peuvent palper, chacun suivant le dégré de finesse que la nature lui a donné, ou bien que l'âge et le travail lui laissent dans le toucher. Ces caractères sont beaux à l'œil, ils diffèrent très-peu de la forme ordinaire comme on en peut juger par le spécimen ci-joint. Aucun changement notable n'y a été introduit depuis M. Haüy, cependant on s'est déjà convaincu, par une longue expérience, que l'alphabet ne répond pas à ce qu'on en attendait et que les aveugles ne conservaient pas la finesse de tact nécessaire pour continuer à lire l'impression de Paris : mais des livres avaient été imprimés en masse et dans différentes langues ; on avait espéré que cette institution, comme elle avait été la première et le modèle d'après lequel les autres s'étaient formées, deviendrait aussi le chef-lieu d'où se tireraient toutes les productions typographiques à l'usage des aveugles. Ce calcul ne se vérifia pas. Les dépenses qui avaient été grandes, refroidirent le zèle de ceux qui s'étaient interessés à cette industrie et rendirent impossibles des tentatives ultérieures pour perfectionner ce genre d'impression.

Dans l'origine, les lettres avaient la forme parallélipède

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

du caractère de l'imprimerie ordinaire. Les aveugles composaient dans un châssis, doublé d'un fond de cuivre et percé de plusieurs rangs de petits trous. On se servit pour imprimer en relief d'une presse en bois semblable à celles qu'on emploie pour exprimer l'huile, presser le drap etc., mais pour peu que la planche fut grande, la tablette, qui devait exercer la pression sur le papier, n'était pas également serrée par la vis et les bords se trouvaient avoir moins de foulage que le milieu. C'est ce qui donna naissance à la presse à cylindre que fit, en 1784, M. Beaucher, serrurier-machiniste. Cette presse ressemblait beaucoup à celle des imprimeurs en taille-douce. Un lévier faisait mouvoir le cylindre, qui, en roulant sur la planche, exerçait une pression successive et produisait un mauvais foulage parce que le papier était déplacé par la rotation du cylindre.

M. Clousier, imprimeur du roi, jugea qu'une pression perpendiculaire donnée à toute la feuille à-la-fois serait préférable à des pressions successives; il fit servir ses presses ordinaires à l'impression en relief, et il réussit parfaitement, d'après l'aveu de M. Guillié (1), qui, cependant, vers 1820, introduisit encore une fois la presse à cylindre en usage jusqu'ici dans l'institution de Paris.

Les caractères dont on se sert actuellement sont en forme de *marteau*, la lettre, qui doit produire le relief, repose sur une partie transversale qui a pour objet d'arrêter les lettres qu'on place sur la planche à composition ou châssis à entrelignes en bois; tel est l'état de cet art en France. Content de la gloire de cette découverte, on ne semble plus se soucier de lui donner le moindre

(1) Essai sur l'instruction des aveugles, par M. Guillié. 3me édit. 1820, p. 158.

Digitized by Google

perfectionnement, et depuis son invention elle y est restée à-peu-près stationnaire.

Quelques essais furent tentés en Autriche et non pas sans succès; mais c'est en Angleterre et en Amérique que cet art a fait du progrès, graces surtout au désintéressement de M. Gall d'Édimbourg, au zèle de M. Howe, directeur de l'institut de Boston, de M. Alston, trésorier de celui de Glascow et de plusieurs autres philantropes. Pour unir et diriger tous les efforts isolés jusqu'alors, la société royale des arts d'Édimbourg eut, en 1832, l'heureuse idée de proposer pour sujet d'un de ses prix annuels, la communication du meilleur alphabet à l'usage des aveugles. On exigea des concurrents qu'ils indiquassent quelle devait être la forme et la hauteur des lettres ou caractères, et combien on en devrait adopter pour former un alphabet général à l'usage des aveugles de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, et en second lieu la meilleure méthode et la moins coûteuse d'imprimer en relief avec ces caractères ou lettres, de manière à permettre au toucher de les distinguer aisément et avec exactitude.

Chaque communication devait être accompagnée d'un specimen imprimé en relief.

L'appel de la société fut entendu. Six concurrents présentèrent des alphabets, et la commission nommée pour les examiner décida, après avoir consulté des juges compétents, que le système des signes inventés par M. Hay, que je ferai connaître dans un instant, méritait sous tous les rapports la préférence sur celui de Paris et de M. Gall d'Édimbourg, et par conséquent que le système de M. Hay était digne de l'appui et de l'encouragement de la société, d'autant plus qu'il avait déjà fait de grandes dépenses.

Digitized by Google

La commission fit cependant observer que, en recommandant l'alphabet de M. Hay, elle n'avait nullement l'intention de le proposer comme un alphabet à l'usage des aveugles à adopter définitivement sans investigation ultérieure. La chose lui semblait d'une trop grande importance. Elle conseilla de continuer les recherches, et d'entrer en communication avec toutes les institutions pour les aveugles, afin de pouvoir obtenir l'uniformité.

La société, suivant les vues de sa commission, jugea convenable de prendre des informations ultérieures, et proposa encore une fois sa médaille d'or de la valeur de 20 guinées pour la meilleure communication sur ce sujet.

Quinze autres alphabets furent reçus de différents côtés de l'Écosse et de l'Angleterre, quelques-uns accompagnés de remarques physiologiques et philologiques du plus haut intérêt, et que j'ai pu examiner lors de mon séjour à Édimbourg.

Douze de ces alphabets étaient formés de caractères tout-à-fait arbitraires, les trois autres n'étaient que des modifications des caractères romains et italiques. On avait donc d'abord à décider la question; si on adopterait un alphabet arbitraire, ou bien si on se contenterait de l'alphabet commun, mais modifié. J'exposerai les arguments en faveur de chaque opinion et pour compléter la discussion, je ferai connaître en même temps tout ce qu'on a essayé jusqu'ici dans ce genre.

Chez presque toutes les nations civilisées les mots se composent de lettres. Mais les lettres ne sont pas absolument nécessaires, comme le prouve la langue chinoise dans laquelle tous les mots sont représentés

Digitized by Google

par un signe arbitraire. Dans nos langues aussi, quoique nous ayons des lettres, plusieurs mots sont des signes tout-à-fait arbitraires et se prononcent en effet tout autrement qu'ils ne sont écrits. Les mots anglais, par exemple *bought, taught, rough,* se prononcent *baut, taut, rof,* etc. Il en est de même dans la langue française et dans la plupart de nos langues. Nous plaignons les Chinois qui, avant de pouvoir aspirer à une dignité dans l'empire, ont besoin d'imprimer dans leur mémoire vingt mille caractères, mais les langues d'Europe offrent souvent autant de difficultés. Au moins les signes chinois des mots ne changent point, tandisque chez nous, nos lettres changent à tout moment de son. Pour apprécier entièrement cette difficulté, supposons un Anglais qui désire prononcer le mot *pharmacy* qu'il rencontre pour la première fois, et voyons combien de chances il a de se tromper; ce calcul curieux a été fait par le directeur de l'institut de New-York.

Les lettres *ph* séparées ou jointes peuvent être prononcées de 4 manières différentes; l'*a* se prononce de 8 manières, les trois premières lettres peuvent donc être prononcées de 32 manières; la lettre *r* a 2 sons, ce qui double les différents sons; *m* a encore 2 sons; chacune de ces 64 manières de prononcer les quatre premières lettres admet donc deux variations de plus, soit 128; *a* se dit de 8 manières. En multipliant les 128 par 8, on trouve 1024. La lettre *c* a, dans la langue anglaise, cinq sons. 1024 multiplié par 5 font 5120. On prononce *y* de 3 manières ce qui fait qu'un enfant, après avoir appris la prononciation exacte de chacune des lettres qui composent le mot *pharmacy*, a 15,360 chances de se tromper,

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

de sorte qu'on peut se convaincre que notre système d'écrire les sons est parfaitement imaginé pour embarrasser celui qui veut le connaître, mais il y a chose jugée et ceux qui voient et qui entendent, doivent passer par-là, sous peine de ne pas pouvoir entrer en communication avec la société, et de ne pas pouvoir profiter de l'expérience qu'elle a déposée dans les livres. Mais il n'en est pas de même pour les aveugles, des livres doivent être imprimés à leur usage exclusivement et, dit le directeur de l'institut de New-York, il importe peu que les clairvoyants sachent lire ces livres ou qu'ils ne le sachent pas, pourvu que les aveugles les comprennent parfaitement. Ces motifs l'ont porté à proposer une manière d'écrire les sons de la langue qui remédiera jusqu'à un certain dégré aux inconvénients qu'il a signalés. Avec nos caractères, dit-il, nous savons exprimer exactement le mot *beau*, *belle*, par les lettres *bo* et *bel*, mais nous avons plus de sons simples ou élémentaires que de lettres. Il a donc formé son alphabet de quarante-et-un caractères dont le son ne change jamais, et qui représentent tous les sons élémentaires des mots. Une personne donc qui connaîtrait ces signes, épélerait, après une pratique de quelques heures, presque tous les mots d'une langue; d'ailleurs, en imprimant avec ces caractères, on diminuerait considérablement le volume des livres, d'autant plus qu'il propose des signes abrégés pour un certain nombre de préfixes et d'affixes. Je publie (1) l'alphabet tel que l'auteur l'a proposé, appliqué seulement à la langue anglaise,

(1) Voir le tableau ci-joint.

Digitized by Google

parce que je suis d'avis, pour les motifs que j'exposerai, qu'il est loin de posséder les conditions exigées pour obtenir le but qu'on doit atteindre.

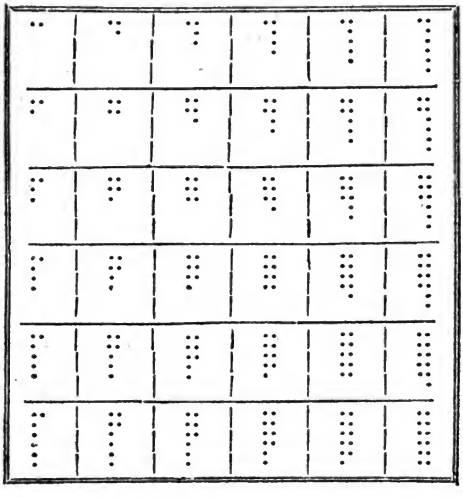
Un autre procédé plus ingénieux encore fut inventé par M. Barbier. Les aveugles n'entendent que des sons, la différence de la langue écrite et parlée doit les embarrasser beaucoup pour la lecture, il a donc cru aussi qu'un système de notation, qui serait l'image fidèle des sons de la voix, simplifierait de beaucoup la matière. Puisqu'ils ne peuvent pas lire notre écriture ni nos livres ordinaires et qu'on est obligé de faire imprimer à leur usage des livres en relief, pourquoi, dit M. Barbier, ne choisirait-on pas des caractères faciles à saisir par le tact et en même temps en harmonie avec la parole. Il a donc substitué l'orthographe du son à l'orthographe grammaticale. Le point seul entre comme élément dans le système de M. Barbier. L'auteur avait d'abord partagé tous les sons, voyelles et consonnes, en six rangées horizontales de six caractères chacune.

1e LIGNE.	a,	i,	o,	u,	é,	è.
2e LIGNE.	an,	in,	on,	un,	eu,	ou.
3e LIGNE.	b*e*,	d*e*,	gu*e*,	j*e*,	v*e*,	z*e*.
4e LIGNE.	p*e*,	t*e*,	qu*e*,	ch*e*,	f*e*,	s*e*.
5e LIGNE.	l*e*,	m*e*,	n*e*,	r*e*,	gn,	l *mouillée*.
6e LIGNE.	oi,	oin,	ien,	ste,	x,	ment.

Digitized by Google

Les consonnes s'articulent comme si elles étaient suivies d'un *e* muet, mais cette lettre ne fait pas partie de l'écriture.

Chaque lettre était exprimée par deux rangées perpendiculaires de points, la première rangée indiquait le N° de la ligne horizontale, la seconde marquait la place qu'occupait ce son dans la ligne. De cette manière.



Il ne fallait pour tout instrument qu'une règle rayée, dans son milieu, de six lignes parallèles et creusées dans le bois sur laquelle on posait le papier qu'on rete-

Digitized by Google

nait par une espèce d'agrafe, ou sur laquelle on mettait une reglette platte en cuivre percée de carrés.

Comme écriture abrégée, le système de M. Barbier était plus ingénieux que rapide: aussi l'auteur crut-il devoir y introduire bientôt des changements notables, et il trouva le moyen de figurer tous les sons et articulations avec *trois* points placés dans des positions relatives différentes. Voici comment il procède pour arriver à un résultat qui paraît au premier abord si surprenant. Il partage d'abord son *alphabet de prononciation* (voyelles et consonnes) en cinq rangées horizontales au lieu de six, comme il l'avait d'abord fait.

Chaque série est représentée par une marque spéciale formée de deux points: par exemple, la première, qui se compose de voyelles, est représentée par deux points placés dans une position perpendiculaire (:); la seconde qui se compose de voyelles nasales est représentée placée dans une situation oblique (·.); la troisième qui se compose d'une première ligne de consonnes est marquée par deux points placés horizontalement (..) etc. Nous avons ainsi, comme on voit, le moyen de représenter la série; mais chaque série est composée de six lettres. C'est au moyen d'un troisième point combiné avec le second, que l'auteur détermine le rang de la lettre qu'il s'agit de tracer dans la série; par exemple, *o* est la troisième de la série. Je commence donc par indiquer la série au moyen de deux points (:) et j'indiquerai le rang de la lettre au moyen d'un troisième point qui sera combiné avec le point inférieur de la figure que je viens de tracer, de manière à présenter les deux points horizontaux qui appartiennent à la troisième série (:.); la série et le rang se trouvent de la sorte indiqués et la lettre *o* clairement figurée. L'élève n'a besoin que de

Digitized by Google

savoir exactement l'ordre dans lequel sont rangées les lettres dans le tableau alphabétique.

Dans cette forme, l'ingénieux système de M. Barbier a obtenu l'adhésion de l'académie des sciences de Paris. Trois rapports faits dans les années 1820, 1823, 1830, au-bas desquels sont apposés des noms qui sont à eux seuls une puissante garantie, ceux de Cuvier, Lacépède, Ampère et Molard, constatent cette haute approbation. On y explique aussi le but ultérieur de M. Barbier, qui est de donner aux aveugles des livres qu'ils imprimeraient eux-mêmes. Cette impression en relief n'exigerait ni casier, ni caractères mobiles, et elle serait toujours composée dans un type simple et uniforme. Pour obtenir ce résultat, M. Barbier a fait fondre des cadratins qui portent à une de leurs extrémités un trait en croissant et à l'autre un trait droit : le premier signe peut prendre quatre positions, suivant que la convexité est tournée en dessous, à droite ou à gauche; le second signe peut en avoir deux, une horizontale et une verticale. En combinant ces deux cadratins, on arrivera ainsi à faire figurer, conformement au système que je viens d'exposer, à l'une la rangée horizontale et à l'autre le rang de la lettre dans la série. Le procédé, comme on voit, n'exigerait que peu d'adresse et serait facilement mis à la portée de tous les aveugles.

L'écriture sonographique a des inconvénients que M. Louis Braille, répétiteur de l'institution de Paris et aveugle lui-même, a prévenus en partie en adaptant à chacune de nos lettres un signe convenu, formé d'un certain nombre de points arbitrairement disposés; voici les dix signes primitifs :

· | : | ·· | ·: | ·. | :· | :: | :. | .· | .:

Digitized by Google

C'est en ajoutant à ces points un autre point, ou à gauche ou à droite, ou bien deux points, qu'on forme les quatre premières séries, telles qu'on les voit sur le tableau ci-joint. La machine dont on se sert dans ce systême, au lieu d'avoir six rainures, n'en contient que trois.

M. Braille a en même temps indiqué la manière d'imprimer la musique au moyen de points.

Les notes *ut, re, mi, fa, sol, la, si* sont représentées par les signes suivants :

·: | ·. | :· | :: | :. | .· | .:

On peut placer ces notes à sept octaves différentes qu'on distingue entre elles facilement. Voici l'*ut* aux sept octaves, à partir de l'*ut* de contrebasse:

·· : | : ·: | ⁝ ·: | .·: | :·: | ⁝⁝ | ⁝·

par conséquent, le *fa* de la clef de ce nom, dans le procédé des clairvoyants, sera représentée par ⁝ :: ; l'*ut* de la clef de ce nom par .·: ; le *sol* de la clef de ce nom, par .:. .

S'il y a plusieurs notes de suite appartenant à la même octave, il suffit d'écrire ce signe indicateur de l'octave avant la première de ces notes.

Le bécarre, le bémol et le dièse accidentels se marquent respectivement par les signes ·., :., ·:, placés avant la note; le double dièse et le double bémol s'indiquent par le signe du dièse et du bémol répétés.

La ronde s'indique par les deux points de la troisième série placés au-dessous de la note; la blanche, par le point de la seconde série; la noire, par le point de la

Digitized by Google

Digitized by Google

Alphabet en points de Mr Braille.

Première série.

⠁	⠃	⠉	⠙	⠑	⠋	⠛	⠓	⠊	⠚
a	b	c	d	e	f	g	h	i	j

Seconde série.

⠅	⠇	⠍	⠝	⠕	⠏	⠟	⠗	⠎	⠞
k	l	m	n	o	p	q	r	s	t

Troisieme série.

⠥	⠧	⠭	⠽	⠵	⠯	⠿	⠷	⠮	⠻
u	v	x	y	z	ç	é	ă	é	ŭ
					ieu				oin

Quatriĕme série.

⠡	⠣	⠩	⠹	⠱	⠫	⠻	⠳	⠪	⠺
â	ê	î	ô	û	ë	ï	ü	œ	w
an	in	on	un	eu	ou	oi	ch	gn	ill
								n	

Ponctuations et autres signes.

⠁	⠃	⠉	⠙	⠑	⠋	⠛	⠓	⠊	⠚
⠂	⠆	⠒	⠲	⠢	⠖	⠶	⠦	⠔	⠌
							√	⠜	

Lith. de Duvelay Bruges.

Digitized by Google

quatrième série; la croche se reconnaît par le blanc ou le vide qui se trouve au-dessous de la note.

EXEMPLE.

ut ronde ⁙ *ut* blanche ⁙
ut noire ⁙ *ut* croche ·:

La double, la triple, la quadruple et la quintuple croche s'indiquent respectivement comme la ronde, la blanche, la noire et la croche. Ce double emploi de la même indication ne peut nullement induire en erreur, car la simple inspection de la mesure fait disparaître toute confusion; cependant, dans le cas embarrassant on peut mettre .:· devant les quatre premières valeurs et .:: devant les autres. La valeur pointée s'indique par un point placé après la note, lorsque la note est double pointée on met deux points. On marque les triolets par : placé avant une série de notes; une place vide marque la fin de la mesure; :· est la pause; ⁝. la demi-pause. On marque le soupir par :.; le demi-soupir par :: pour indiquer que plusieurs notes doivent être frappées en accord; s'il y en a deux, on met entre elles .·, avant trois notes en accord .:, avant quatre notes .⁝ .

On a publié à Bristol l'Évangile de St-Jean, et un petit livre de lecture d'après le plan proposé par M. T. M. Lucas. Le relief est beau, mais les caractères sont sténographiques. Il admet conséquemment une masse d'abréviations qui rendent la lecture plus ou moins incertaine. Il n'emploie que trois signes primitifs; une ligne, une courbe et un point.

Il donne à la ligne quatre positions, perpendiculaire, horizontale, oblique et verticale. La courbe en

Digitized by Google

admet également quatre, selon qu'elle est tournée à droite, à gauche, en bas ou en haut : chacune des quatre positions de la ligne reçoit quatre caractères additionnels au moyen d'un point, ce qui fait vingt signes, chacune des positions de la courbe subit deux changements au moyen de ce point, ce qui nous donne 32 caractères, puis un point, un cercle et deux moindres courbes tournés à droite et à gauche. Les éléments sont on ne peut plus simples, et si un alphabet arbitraire pouvait ou devait être adopté, je préférerais celui de M. Lucas. L'auteur, dans une petite brochure intitulée *Instruction for teaching the blind to read*, expose les deux avantages qu'offre son système. Chacun sait, dit-il, qu'on lit moins vîte au moyen des doigts qu'avec les yeux, parce que les doigts touchent moins d'un seul coup que les yeux ne peuvent appercevoir à la fois ; plus donc les mots sont simples et abrégés sans en être moins distincts, plus on approche des avantages de la vue, puisque par-là une laborieuse épellation est changée tout d'un coup en une lecture facile. Ajoutez-y encore que la simplicité de la forme, en rendant la lecture plus rapide, la rend en même temps plus sûre. Le deuxième avantage d'un caractère sténographique c'est qu'il peut être appliqué à toutes les langues alphabétiques. Il n'y aurait qu'à calculer la proportion respective dans laquelle on fait usage de chaque lettre pour adapter à celle qui revient plus souvent le signe qui occupe le moindre espace. On fait usage de l'*e* dans la langue anglaise cent vingt fois contre une fois qu'on emploie le *z*.

J'ai entendu deux de ses disciples lire un des chapîtres de l'Évangile de St-Jean. Un des meilleurs employa trois minutes et 29 secondes pour lire les treize pre-

Digitized by Google

miers versets du 12e et 17e chapitre de cet évangile; j'ai entendu d'autres élèves qui ont lu ces mêmes versets imprimés avec les caractères de M. Gall, en moins de temps encore. Un des élèves de M. Lucas, qui avait déjà fréquenté l'école pendant au moins un an, ne put lire qu'avec beaucoup de peine une ligne que je lui désignai au milieu d'un chapitre, et se méprit souvent, lorsqu'un seul signe devait indiquer tout un mot comme l'exige souvent le système de M. Lucas. Chaque lettre isolée, par exemple, pose, au moins, pour trois mots; il y a des caractères qui expriment jusqu'à sept mots, une méprise n'est donc que trop facile et suffirait pour faire abandonner le procédé.

La lettre *r* sonne comme si elle était précédée d'un *a*; *j* et *k* comme s'il y avait un *a* après ces lettres; *j*, *l*, *m*, *n*, *s* et *x* comme s'ils étaient précédés d'un *e*, et *b*, *c*, *d*, *g*, *p*, *t* et *v*, comme s'ils étaient suivis d'un *e*. Le commencement de l'Évangile de St-Jean est écrit de la manière suivante :

t gospl b st jon, chap. 1.

in t bgini ws t wrd a t w ws w g, a t w ws g. t sam ws n t bgini w g, l things wr mad b him, a w o hm ws nt a thing mad tht ws mad. in hm ws life a t l ws t lit f mn.

Les mots doivent bien souvent être compris par la contexture de la phrase et il est possible de faire telle phrase au moyen de ses caractères que l'auteur même du procédé ne finirait pas par débrouiller.

Un aveugle d'Édimbourg, M. Hay, imagina un autre alphabet; c'est son travail qui donna à la société des arts l'idée de proposer le concours qu'elle ouvrit ensuite.

M. Hay, dont l'alphabet plût d'abord beaucoup à

Digitized by Google

la société, avait calculé que les livres à l'usage des aveugles, imprimés avec son alphabet, pourraient être réduits à un tiers du volume qu'exigerait le système de M. Gall, qui lui-même avait prouvé de fait que, sur un espace donné, ses livres contenaient beaucoup plus de matière que ceux qui étaient imprimés à Paris; il mettait 509 caractères où il n'y entrait que 408 lettres françaises, quoique ses lettres fussent beaucoup plus grandes et par conséquent plus palpables.

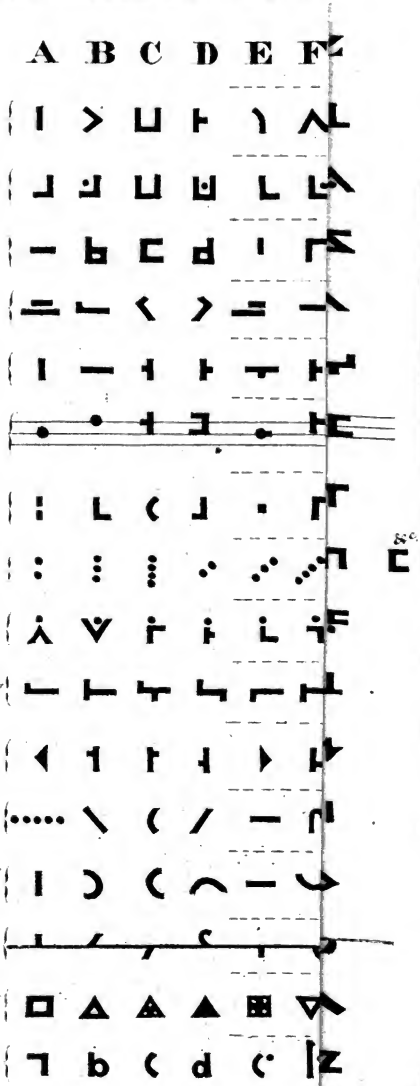
M. Mongo Ponton W. S., autre concurrent, était aussi de l'opinion qu'un caractère arbitraire est le seul qui puisse servir à l'aveugle. L'alphabet des aveugles, dit-il, doit pouvoir être facilement appris, facilement imprimé dans la mémoire et reconnu vite par le doigt. Il me paraît généralement avoué, ajoute-t-il, que le caractère des clairvoyants, tel qu'il est, n'offre pas ces conditions, et que l'adopter pour éviter aux amis des aveugles la difficulté d'en apprendre un autre, c'est sacrifier l'intérêt des aveugles à l'indolence de ceux qui jouissent de la vue.

Je ne crois pas, dit-il encore, qu'il soit possible d'inventer une collection de signes que les aveugles puissent facilement lire et imprimer eux-mêmes et qui conserverait assez d'analogie avec le caractère commun pour que les amis des aveugles pussent les reconnaître facilement et sans clef. Or, s'il faut une clef, ils acquièrent aussi aisément les connaissances d'un alphabet tout-à-fait arbitraire, que si cet alphabet conservait une ressemblance vague avec le caractère romain; je crois donc, ajoute-t-il, que, dans le choix d'un alphabet pour les aveugles, il faut tâcher d'étudier quelle est la forme qu'exige le tact, plutôt que de chercher à lui conserver quelque ressemblance avec les caractères connus.

Digitized by Google

Digitized by Google

PROPOSED ALPHABETS FOR T



	A	B	C	D	E	F
Alexander Hay, 9th Jany. 1832. Blind.						
Jacques fr. Walker, 15th July 1832.						
Mlle Banks, 29th Novr. 1832.						
Munge Penton, 1st March, 1833.						
Jean Richardson, 6th Febry. 1833.						
Jean Johnston, 26th Febry. 1833.						
Daniel Mr Pherson, 27th Febry. 1833.						
John Henderson, 12th March, 1833.						
John Lothian, 1st March 1833						
Robert Milne, 25th Febry. 1833 Blind						
Richard Eaton, 23d Febry. 1833.						
Jean Jones, 24th October, 1833.						
Lady Charlotte Erskine 1832. (not Competing)						
Revd Edwd Craig, 12th March, 1833. (not Competing)						
James Simpson Advocate 25st Febry 1835 (not Competing)						
Dr R. K. Greville, (not Competing)						

&c.

Lith. de Daveluy & Bruges.

Digitized by Google

M. Jean Lothian, un des concurrents qui avait presenté un caractère arbitraire, explique aussi ses motifs. La lettre, dit-il, qui paraît peut-être très-simple à la vue, peut être très-difficile à reconnaître par le tact. La simplicité d'un caractère est tout-à-fait relative. J'ai donc abandonné sans la moindre hésitation toute idée de conserver à mes caractères assez de ressemblance avec nos alphabets pour être facilement reconnus à la première inspection. En formant un alphabet pour les aveugles, on doit préférer ce qui convient aux aveugles à ce que désireraient ceux qui voient.

L'adoption du caractère romain, dit le Rev. Edward Craig, offrirait sans doute quelques avantages, elle les associerait plus immédiatement à la société et leur assurerait de tous côtés une assistance dans leur écriture et leur lecture, qu'ils ne rencontreront pas autrement. Mais cela est presque impossible, la différence des lettres romaines entre elle n'est pas assez palpable, elles sont trop composées et pour s'en servir dans l'impression, elles devraient être si grandes, que leur dimension ajouterait beaucoup aux dépenses.

Je joins ici une lithographie contenant seize alphabets arbitraires qui furent envoyés à la société. Ceux qui les avaient inventés prétendirent que ces caractères possèdent une différence caractéristique plus grande, qu'ils sont plus faciles à lire par le tact et qu'ils occupent moins d'espace que l'alphabet ordinaire; on en jugera par ce qu'on a sous les yeux, et je n'en doute pas, personne ne sera de cette opinion, au contraire, un examen quelque peu approfondi convaincra tous ceux qui s'en donneront la peine, que la forme générale de nos lettres d'imprimerie offre plus de variété que ces

Digitized by Google

alphabets arbitaires. On a prétendu aussi, qu'en donnant différentes positions à un caractère, on réduit le nombre des formes, et que ces caractères s'impriment par conséquent plus aisément dans la mémoire. Mais chaque nouvelle position d'un signe est en réalité une nouvelle forme ou du moins quelque chose de neuf à imprimer dans la mémoire; l'avantage d'un caractère nouveau est sous ce rapport peu marquant.

C'était l'opinion de M. W. Taylor, à qui la société des arts avait envoyé toutes les communications qu'elle avait reçues, et qu'il a exprimée dans le rapport si sage et si impartial que la société a jugé à propos d'imprimer en entier. Aussi, le prix fut-il adjugé aux caractères de M. Fry, de Londres. Les lettres de M. Fry sont celles que M. Alston, de Glascow a adoptées, qui en a rendu la surface un peu moins platte.

En effet, si un caractère, connue des clairvoyants, est employé dans l'impression en relief pour les aveugles, ces infortunés sont plus rapprochés des autres hommes que s'ils se servaient d'un caractère inconnu de ceux qui les entourent : quoiqu'on en dise, il nous en coûte d'apprendre un nouvel alphabet pour l'enseigner à des enfants et cette difficulté rebutera plusieurs personnes qui, sans cela, se seraient occupées de cet enseignement. Diminuer la difficulté qu'auraient les clairvoyants à connaître l'alphabet des aveugles, est réellement travailler en faveur des aveugles.

Le plus grand nombre d'aveugles se trouve parmi la classe pauvre, et le plus grand malheur des aveugles est leur isolément; tous nos efforts doivent tendre à les rapprocher de nous, et à rendre leur instruction aussi semblable à la nôtre qu'il est possible, et à commencer cette instruction aussi vite que l'on peut : et qu'on

Digitized by Google

ne croie pas qu'il faille une institution particulière pour leur apprendre à lire. Si le caractère de leurs livres est celui que nous enseignons aux autres enfants, les écoles ordinaires pourront admettre dès leur tendre jeunesse ces infortunés qu'on en tenait jusqu'ici éloignés, sous un faux prétexte, et leur malheur leur pésera moins, leur intelligence se développera et le profit qu'ils retireront de leur séjour dans des établissements particuliers sera en rapport de ce qu'ils auront déjà appris avant d'y entrer.

Les jeunes aveugles sont très-sujets à l'abattement, à cause de l'exclusion de toute participation aux occupations, aux jeux etc. des autres enfants; cloués toujours à la maison, traînés plutôt que guidés, trop de soins mal éclairés les empêchent d'acquérir cette confiance qu'ils devraient avoir dans eux-mêmes, et par crainte d'une chûte ou d'une petite blessure les parents ne leur laissent pas découvrir les lieux qu'ils habitent et les objets qui les entourent, ce qui leur serait cependant d'un si immense avantage. Si les jeunes aveugles fréquentaient les écoles avec les autres enfants, ils participeraient à leurs jeux et l'exercice les fortifierait; ils seraient forcés de s'appuyer davantage sur eux-mêmes, car, par insouciance naturelle, les enfants clairvoyants les abandonneraient souvent à eux-mêmes ou se contenteraient de les guider par paroles, ce qui serait plus heureux encore. Or, l'adoption du caractère ordinaire rend tout cela possible, et l'instruction des aveugles devient par-là aussi simple que celle des autres.

La lecture pour un aveugle a une grande utilité, elle l'occupe et l'instruit; mais l'écriture est plus utile encore et un besoin plus souvent senti. Pour communiquer avec les autres par l'écriture, il faudra qu'il se serve d'un

Digitized by Google

caractère connu de ceux avec qui il veut entrer en correspondance. C'est donc doubler les difficultés que de leur donner un alphabet pour lalecture et un autre pour l'écriture.

La question a pu être agitée il y a quelques années, mais à présent elle est décidée. La France, l'Allemagne, la Suisse, l'Angleterre et l'Amérique ont adopté le caractère commun; un seul essai de quelque importance a été fait par des caractères arbitraires, et c'est l'impression de l'Evangile de St-Jean et d'un petit livre de lecture avec les signes sténographiques de M. Lucas, de Bristol, qu'aucun institut n'a adoptée ni n'adoptera, car la conviction des avantages de l'alphabet ordinaire est trop fortement enracinée dans l'esprit des directeurs des institutions. (Voir les addenda.)

Mais il reste après ceci une autre question à débattre et dont la solution est moins avancée que la première. Il s'agit de décider s'il faut adopter les caractères romains A, B, C, D, E, F etc. ou bien ce qu'on appelle les lettres du bas de casse a, b, c, d, e, f etc. modifiées de manière cependant à leur conserver la forme connue.

La société des arts d'Édimbourg avait décidé en faveur des lettres capitales; les rapports de M. Taylor avaient fortement contribué à cette décision. Cette opinion comptait lors de mon voyage un plus grand nombre d'adhérents que l'autre et les livres imprimés selon ce système étaient introduits dans plus d'établissements que les livres imprimés avec les caractères du bas de casse modifié.

Deux hommes se partagent encore les convictions. M. Alston de Glascow, se sert de lettres capitales, telles que le spécimen qui se trouve ici. Comme il est actif et

Digitized by Google

ALPHABETS DE GLASCOW.

Digitized by Google

Digitized by Google

ALPHABETS ANGULAIRES

d'Edimbourg.

Digitized by Google

Digitized by Google

généreux; ses visites, ses instances et le bas prix auquel il a offert ses livres aux directeurs des instituts, les ont décidés dans la plupart des établissements à les essayer.

M. Gall, d'Édimbourg, se sert de lettres du bas de casse, mais modifiées et rendus angulaires. M. Gall raisonne la matière. Chacune de ses lettres a été l'objet d'une étude longue et sérieuse. Il provoque les expériences, mais il attend, et sans vouloir trop le hâter il espère fermement le succès de ses idées et l'adoption définitive de ses impressions.

J'ai eu l'avantage d'avoir des discussions prolongées avec M. Gall sur la forme des lettres à adopter. Il y a plus de dix ans qu'il entreprit cette impression et il n'a cessé d'y introduire des améliorations. Sans doute elle est encore loin de la perfection qu'elle atteindra, s'il continue ses efforts, mais les améliorations adoptées rendent témoignage de la pureté de ses intentions, et du désir sincère qui l'anime de faire ce qui est réellement le mieux, car mes observations l'ont décidé à modifier encore les formes de plusieurs lettres.

Je présente ici aux lecteurs un spécimen des premiers essais de M. Gall. Il y a telle lettre que d'abord et à la première inspection on ne reconnaît pas et cela est à regretter. M. Gall a fait tort à lui-même en changeant trop la forme et il a nui à l'adoption du système. On a placé au commencement, son alphabet au rang des caractères arbitraires et il méritait en partie cette classification; en le rendant plus semblable aux caractères ordinaires, il ne perdrait aucun des avantages qu'il a maintenant et plairait infiniment mieux à l'œil.

La beauté dans les caractères, bien qu'elle ne puisse être appréciée que par les clairvoyants, mérite notre considération; rendre les lettres aussi belles qu'elles

Digitized by Google

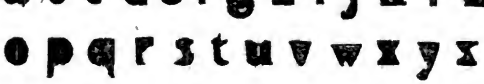
peuvent l'être, en leur conservant les qualités qui les rendent faciles à distinguer au toucher, est la première condition à observer dans la formation d'un alphabet.

Les lettres sont d'autant plus tangibles qu'elles diffèrent davantage entr'elles par leur forme générale, et cette forme dans les capitales, est très-variée pour l'œil, qui voit les traits intérieurs des lettres, mais pour le toucher qui n'aperçoit jamais que les contours, ces lettres sont trop uniformes. Qu'on en juge par les deux lignes qui suivent et dans lesquelles j'ai tâché de montrer ce que le doigt peut palper d'une lettre capitale.

HNMKXZERBDOCCSUPFVYTIWJALQ

Lorsque les lettres ont toutes la même hauteur, leur tangibilité est nécessairement moindre que si elles avaient des projections au-dessus ou au-dessous de la ligne; ainsi les lettres employées par M. Gall, si on en remplit l'intérieur, conserveront par les projections supérieures des marques caractéristiques que ne possèdent pas les lettres capitales.

Je tâche de faire comprendre ceci par la ligne de lettres qui suit et qui exprime à-peu-près ce qu'un aveugle peut sentir d'une pareille lettre.



Digitized by Google

Specimen d'Alphabets.

N°1.

a b c d e f g h i J k l m

n o P q r s t u v w x y z &

N°2.

a b c d e f g h i j K l m

n o p q r s t u v w x y z

N°3

a b c d e f g h i j k l m

n o p q r s t u v w x y z

Lith. de Davelay Bruges.

Digitized by Google

Digitized by Google

J'avoue que les formes sont conservées plus distinctes dans quelques-uns des caractères qu'elles ne le sont pour un aveugle, mais on pourra toujours s'en faire une idée approximative. Il suffit d'en avoir averti.

L'adoption des bas de casse est d'une autre part avantageuse aux aveugles. Ce caractère est employé en France, en Allemagne, en Amérique et en Angleterre. Une seule imprimerie se sert des capitales et c'est celle de Glascow (1). La différence entre les lettres adoptées dans ces différents pays est si peu notable, que tout aveugle qui a appris à lire les livres imprimés à Édimbourg, peut, en une heure de pratique, parvenir à lire les livres imprimés dans ces autres pays. Les divers livres pourront être de cette manière utilement échangés et les bibliothèques des aveugles s'enrichir.

L'emploi du bas de casse n'empêche pas de faire usage aussi des capitales comme initiales. Cet emploi, au contraire, ne servira qu'à rendre les livres des aveugles plus nets et plus distincts. La connaissance des lettres capitales est d'ailleurs utile dans bien des occasions, par exemple, pour lire des inscriptions etc.

J'ai déjà parlé de l'avantage qu'il y a d'adopter le caractère commun, à cause de l'utilité que les aveugles y trouvent pour apprendre plus facilement les formes des lettres qu'ils doivent tracer sur le papier; or, la forme du bas de casse est à-peu-près toujours celle des lettres écrites. Cet avantage m'a donné l'idée de proposer le specimen des alphabets ci-joints en lithographie. Voir N° 3.

L'alphabet N° 1 était celui auquel je m' tais d'abord

---

(1) J'ai entendu que l'institut des aveugles de Philadelphie a également adopté les lettres capitales depuis peu.

Digitized by Google

arrêté. Il n'était qu'une modification de celui que M. Gall a adopté en dernier lieu et dont on peut voir un exemplaire dans le tableau qui se trouve vers la fin de ce chapitre.

Cet alphabet conserve exactement la forme ordinaire des lettres. Seulement, pour le rendre plus tangible, on a ôté aux lettres quelques traits accessoires, **a** est devenu a, le **b** est ouvert b, le **c** est moins rond C, afin qu'il ne soit pas confondu avec l'**O** etc.

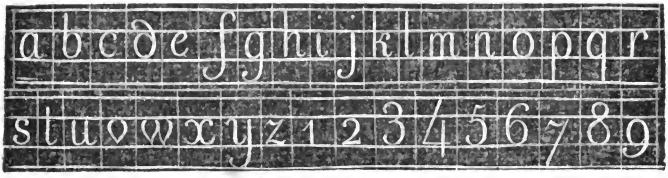
J'en étais à cette partie de la rédaction de mon rapport, lorsque j'ai eu l'honneur de recevoir la visite de M. Taylor, l'homme en Angleterre le plus au fait de tout qui se rattache à l'instruction des aveugles. C'était M. Taylor qui avait décidé la société des arts d'Édimbourg à décerner sa médaille aux lettres capitales du Dr Fry, de Londres, c'était lui encore qui fut chargé dernièrement par la *British association for the advancement of science* de faire le rapport sur l'art d'imprimer pour les aveugles que cette société a fait insérer dans ses mémoires et où il conclut en faveur des lettres capitales. J'avais eu, en novembre dernier, une conférence avec lui sur le choix d'un alphabet, j'avais exposé tous les avantages des lettres nommées bas de casse. Après une étude approfondie de cette matière, il m'a annoncé qu'il avait décidément changé d'opinion et que malgré tout ce qu'il avait écrit, l'évidence des avantages attachés au système que je préconisais, l'avait forcé de convenir et d'accepter la vérité et c'est avec son assentiment que je l'annonce. Cette importante conquête me donne un espoir fondé que, avec le temps et plutôt que je n'avais osé l'espérer auparavant, on parviendra à un caractère

Digitized by Google

uniforme dans tous les pays. La conviction de M. Taylor m'a d'ailleurs confirmé dans mon opinion et depuis que je la connais, je propose avec plus de confiance encore d'adopter les lettres du bas de casse pour l'impression en relief dans notre Belgique.

M. Taylor n'a pas seulement adopté cet alphabet, mais il y a introduit une amélioration réelle que je vais faire comprendre.

L'alphabet dont on se sert pour imprimer en relief dans l'institut des aveugles de Paris, occupe trois espaces, comme on le voit dans le tableau suivant.



L'alphabet américain, étudiée d'après celui d'Édimbourg, ainsi que celui que je propose N° 1, n'occupent que deux espaces.

Pour économiser de l'espace, aucune lettre ne descend au-dessous de la ligne et les lettres sont cependant deux fois plus tangibles. Pour obtenir ce résultat, on a élevé les lettres dont les traits inférieurs descendaient et on a mis leurs bases au niveau de celles qui sont sans projec-

Digitized by Google

tions, comme on le voit au N° 2, dans les lettres *g*, *j*, *p*, *q*, *y* etc.

Ce déplacement des lettres leur donne des points caractéristiques qui empêchent qu'on se trompe sur leur nom et valeur, mais l'œil n'y étant pas habitué, en est plus ou moins choqué, et dans l'aphabet américain on a même été obligé de se servir du G capital romain.

M. Taylor propose donc d'abaisser un peu les projections supérieures et de donner aux lettres des traits descendant au-dessous de la ligne. Ces traits inférieurs et supérieurs en même temps qu'ils aideraient à faire distinguer les lettres, seraient cependant assez courts pour que ces caractères n'occupassent qu'un seizième plus d'espace que les caractères N° 2 de Glascow, voir l'alphabet lithographié N° 2.

Cette perte est trop bien balancée par l'avantage qu'obtiennent les lettres sous le rapport de la tangibilité, pour que j'hésite un instant à croire que l'adoption de ces caractères serait utile.

Après le choix de l'alphabet, il nous reste à chercher quelle doit être la grandeur des lettres. Si un clairvoyant, après avoir appris à lire par les yeux, essaie de le faire par le toucher, le progrès qu'il fait est si lent et si ennuyeux qu'il serait tenté de condamner la lecture des livres en relief, comme une utopie. La conclusion qu'il tirerait de son expérience serait cependant fausse et un peu de réflexion le démontrera. Après l'éducation que l'œil a reçue, il est capable d'observer les objets avec une rapidité et une netteté surprenantes. Mais il n'a pas toujours eu ce pouvoir.

L'œil d'abord est un organe très-stérile, les couleurs sont son objet premier, et c'est tout ce qu'il est en état de distinguer comme sens. Toutes les informations que

Digitized by Google

nous recevons à-présent par cet organe sur la forme, la grandeur et la distance des objets, des informations qui ne nous ont été communiquées originairement que par le tact. C'est par le tact seul que les formes des objets sont discernées. On a toujours remarqué que tels changements de couleurs et d'ombres correspondent à certains changements de figure, cette expérience est si uniforme, que l'œil, à la fin, conclut instantanément de la couleur à la forme. Cette éducation de l'œil était déjà faite même avant que nous eussions commencé à raisonner et nous étions devenus si habiles à discerner les distances et les formes par un coup-d'œil avant que nous fussions en état d'en constater la source, que nous avons attribué à l'œil ce qui nous venait du tact. L'œil ayant si bien supplanté le tact, ce dernier sens a été négligé et on n'a plus d'idée de l'étendue qu'il aurait pu obtenir. Si nous voulons nous former de justes idées sur la puissance de ce sens, nous devons nous mettre, autant que possible, à la place des aveugles, ils doivent être nos guides et ne seront pas ici de guides aveugles.

L'expérience doit précéder le raisonnement : or il est bien connu que la perte d'un sens tourne à l'avantage des autres. Cela est, parce que l'on cultive davantage ceux qui restent. La perte de la vue donne au tact une délicatesse telle que nous, qui n'avons pas l'habitude de recevoir des informations par le tact, nous sommes dans l'impossibité de nous en former une juste idée. Par la pratique, par l'exercice, le tact remplace la vue jusqu'à un point surprenant, surtout si on commence de bonne heure à l'exercer.

L'admirable rapidité, avec laquelle nous lisons, est le résultat d'une longue pratique. D'abord le discernement et la combinaison de lettres se fit lentement et

Digitized by Google

ce n'est que peu à peu que nous sommes parvenus à le faire rapidement. Il ne faut donc jamais comparer l'œil qui a reçu son éducation avec le tact qui n'en a reçu aucune, mais nous devons plutôt conclure du pouvoir que notre œil a acquis à celui que le tact pourra acquérir, s'il est bien formé. L'analogie doit nous y mener. Il ne faut donc pas que les lettres soient trop grandes; d'abord, pour ne pas augmenter le volume des livres, ensuite pour que le doigt puisse en démêler plus vîte les formes, car plus la surface, que la lettre occupe, est grande et plus il faut de temps pour la constater par le doigt. Mais ce serait une erreur bien dangéreuse de croire que les caractères peuvent être reduits tout juste à ce qu'un aveugle peut sentir: on doit créer dans lui le désir, l'envie, la soif de lire, et jamais on n'y parviendra si cette lecture est un effort. On doit les encourager à lire, et cela ne se fait pas en montrant aux aveugles combien les caractères sont petits qu'ils ne peuvent pas lire facilement, mais en leur montrant qu'ils peuvent aisément lire les livres qu'on a imprimés pour eux.

Tous les sens sont modifiés par l'exercice et peuvent acquérir un dégré de susceptibilité admirable. Ce que les sens ne peuvent pas d'abord, des essais répétés le rendent facile.

La netteté des perceptions que reçoit un sens est tout juste en rapport de l'habitude qu'il a de recevoir ces perceptions. L'usage améliore. La grandeur du caractère proposé N° 2 est celui qu'un élève peut lire distinctement et qu'un homme dont les doigts se durcissent par le travail peut continuer à lire. Il ne faudrait à côté de ce caractère qu'une planche pour imprimer l'alphabet en lettres plus grandes à l'usage de ceux qui commencent, afin de leur pouvoir faire remarquer les

Digitized by Google

points caractérisques des lettres. La croissante délicatesse du tact exigera peut-être ou permettra une réduction dans la grandeur des caractères, mais provisoirement celui que je propose répond aux besoins du moment.

Chaque lettre a été étudiée séparément et a du l'être afin de trouver le meilleur moyen de la rendre la plus distincte en altérant le moins sa forme commune.

a se distingue de l'O parceque le trait supérieur n'en est pas arrondi comme dans l'a des voyants. Le b est ouvert pour qu'on ne le confonde pas avec h. Le c n'est qu'un demi-cercle pour qu'on le distingue de l'e et de l'O. Le trait inférieur de l' f est un point caractérisque de plus pour distinguer cette lettre du J et du t. g a un contour extérieur par lequel cette lettre s'isole de toute autre forme. Le j au lieu de descendre au-dessous de la ligne inférieure sera mieux placé sur la ligne J car dans la première position, la partie supérieure est semblable à l'i et la partie inférieure à l'f, tandis que quand on la place sur la ligne, le J ne peut se confondre qu'avec I et s'en distingue par sa base J. Le trait supérieur de la droite du k au lieu de se trouver au niveau de la ligne supérieure se projettera mieux au-dessus de cette ligne K par ce que cette projection distinguera le

Digitized by Google

k du b par plus de points caractérisques. Le S doit avoir son demi-cercle inférieur plus grand que l'autre, car sans cela il se confondrait avec e, O etc.

Les projections inférieures ou supérieures et les formes ne sont pas les seuls points par lesquels on peut caractériser une lettre et la rendre facile à distinguer à un aveugle, mais la largeur respective des lettres contribue beaucoup à empêcher la confusion. L'm sera donc faite large et l'n étroite n. Il en est de même du V et W

Le relief des lettres peut être trop fort et c'est le défaut qu'on peut reprocher à la plupart des impressions pour les aveugles.

La tangibilité d'une lettre n'est pas en proportion de l'élévation du relief, quelque peu élevé que soit ce relief, du moment qu'il sort du corps du papier, du moment qu'il est une saillie nette sur la surface plane du papier, l'aveugle peut lire ce qui est imprimé. J'ai une élève née sourde-muette et aveugle, je l'ai habituée à un relief six fois moins élevé que le relief des impressions de Paris, et elle le lit avec une extrême facilité. Une autre observation vient à l'appui de ceci : M. Gall m'a assuré que les aveugles lisent plus vite un livre usé que s'il ne venait que de sortir des presses.

Un relief trop fort, ne nuit pas seulement à la célérité de la lecture, mais il grossit excessivement le volume des livres et il rend nécessaire l'emploi de presses à cylindres. Ces presses ont le désavantage d'user plus vite les types qu'une pression perpendiculaire, car dans son mouvement toute la pression du cylindre ne se fait successivement que sur une partie du type au

Digitized by Google

ALPHABETS EN POINTS

d'Edimbourg.

2 . 102

Digitized by Google

Digitized by Google

lieu que les autres presses appuyent sur toute la lettre à la fois.

Enfin M. Gall, d'Édimboug, a inventé les lettres pointillées que l'on peut voir dans le spécimen ci-joint. Les lettres sont formées par une succession de points, et ces points, rélévés et soutenus comme par une série d'arches, résistent mieux que tout autre relief à la pression qu'ils doivent subir pendant la lecture. Une ligne pointillée est plus tangible qu'une ligne unie, de sorte que ce genre d'impression conviendrait sans doute aux aveugles dont les mains sont rendues dures par le travail. M. Taylor m'a assuré que nulle part, il n'a vu les aveugles lire avec plus de rapidité qu'à Berlin, les lettres dont on se sert-là sont pointillées. Comme les aveugles âgés étaient dans l'impossibilé de continuer à lire l'impression de Paris, on a jugé à propos d'imprimer des livres à leur usage avec des lettres en points. Cela semble prouver encore en faveur de l'invention de M. Gall. Imprimés de cette manière, les livres coûteraient d'ailleurs beaucoup moins, puisque la main-d'œuvre serait beaucoup plus facile. Je conviens cependant que, malgré ma conviction, je ne suis pas parvenu à convaincre les personnes qui s'intéressent à cette impression, de l'utilité des lettres pointillées comme j'ai pu les convaincre des avantages des lettres du bas de casse. On craint généralement que l'aspérité de cette impression ne nuisse à la délicatesse du tact des jeunes aveugles. On concilierait sans doute toutes les opinions en adoptant les deux types, unis et pointillés, l'un pour les jeunes aveugles et l'autre pour ceux qui sont plus âgés. L'expérience seule pourra décider.

Digitized by Google

ADDENDA.

Page 18, linea 28.

Le rev. Dennet commença à instruire un petit nombre d'aveugles, mais ne réussit qu'imparfaitement, et il était sur le point d'abandonner l'entreprise, lorsque, par le zèle de M. Dawson, une souscription ayant été faite, une maison put être achetée. Dawson en fit le réglement et organisa l'institution.

Page 87.

M. J. H. Frere vient de proposer un autre alphabet arbitraire. Il est fait d'après le plan de celui de M. Lucas. Des souscriptions ont été immédiatement levées, et une grande partie du Nouveau Testament est déjà imprimée. L'ami qui me communique cette nouvelle (le 2 août 1838), ne dit pas où ce nouvel essai est fait. Les caractères sont sténographiques.

Digitized by Google

RÈGLES GÉNÉRALES

DE L'ÉCOLE POUR LES AVEUGLES DE YORK.

1. Le but de l'institution est de mettre les élèves en état de gagner leur vie, en même temps qu'on soigne leur éducation morale et religieuse.

2. Les élèves fréquenteront les Églises que les parents indiqueront, ou s'ils sont adultes, celles qu'ils choisiront eux-mêmes.

3. On n'enseigne que les métiers que les aveugles peuvent exercer avec avantage; mais tout ce qui pourra profiter à leur développement intellectuel peut être enseigné.

ÉLECTIONS D'ÉLÈVES.

4. Les personnes qui ont souscrit pour 1 Liv. sterl. par année, et ceux qui ont fait un don de 10 Liv. sterl., ou ceux qui, ayant fait un don de 5 Liv. sterl., souscriront annuellement pour 10 shillings, ont droit de voter dans l'élection d'un élève; ceux qui contribuent le double auront le droit de déposer deux voix, et ainsi de suite.

5. Un legs d'au moins 50 Liv. sterl. autorisera, pour la vie, le premier exécuteur testamentaire, à donner une voix dans l'élection de chaque élève.

6. Avant les élections, le comité déterminera le nombre des élèves à élire, il examinera le droit des candidats et publiera la liste de ceux qui sont éligibles.

Digitized by Google

7. Le comité devra porter sur cette liste les enfants de 10 à 15 ans, de préférence à ceux qui seraient plus âgés ou qui n'auraient pas encore atteint cet âge.

8. Ceux qui auraient conservé un dégré de vision plus parfait que pour distinguer les ténèbres de la lumière ou ceux qui, par faiblesse d'intelligence, seraient incapables d'apprendre un métier, ne pourront pas être élus.

9. Ceux qui seraient sujets à une maladie contagieuse et qui n'auraient pas eu la petite vérole ou qui n'auraient pas été vaccinés, ne seront pas admis.

10. Tout élève élu, avant de pouvoir être reçu dans l'institution, devra se procurer une personne qui se rend, par un engagement écrit, responsable pour le payement de la pension exigée par les règles et qui s'engage à reprendre l'élève lorsque l'institution s'en décharge.

11. Les élections se font deux fois par an.

12. On peut voter par procuration.

13. Le comité fixera la somme à payer par l'élève, pour sa pension et son habillement.

14. Les enfants de parents fortunés peuvent être admis pour recevoir l'éducation, à des conditions favorables.

15. Les souscripteurs n'ont droit à voter que lorsque leur souscription est payée.

16. Les souscriptions annuelles sont exigibles au mois de janvier.

GOUVERNEURS.

17. Ceux qui auraient fait un don d'au moins 20 Liv. st. et les souscripteurs pour 2 Liv. sterl. par an, ou ceux qui, après avoir fait un don de 10 Liv sterl., souscriraient pour au moins un livre par an, seront gouverneurs de l'institution et administreront ses affaires.

18. Les gouverneurs s'assembleront le premier vendredi du mois de mai et le premier vendredi d'octobre, à une heure après midi; et lorsqu'ils seront convoqués par cinq

Digitized by Google

d'entre-eux. La présence de sept gouverneurs suffit pour délibérer.

COMITÉ.

19. Les gouverneurs choisiront annuellement un comité-directeur qui sera formé de quinze membres choisis parmi les souscripteurs, du président, de deux vice-présidents, du secrétaire et du trésorier de l'institution et des secrétaires et trésoriers des comités locaux. Trois membres au moins des quinze cesseront leurs fonctions annuellement et seront remplacés à l'assemblée annuelle du printemps.

20. Le comité s'assemblera régulièrement le second vendredi de chaque mois; et extraordinairement lorsqu'il sera convoqué un jour d'avance. Dans ces assemblées extraordinaires, on ne pourra pas prendre de résolutions sur les médecins ou sur l'argent à placer. Trois membres suffisent pour délibérer.

21. Le comité prendra les mesures nécessaires pour l'instruction et la surveillance des élèves. Le comité demandra un rapport annuel du surintendant sur l'état de l'école et la visitera de temps en temps. Le comité administrera les affaires de l'établissement dans l'intervalle des assemblées des gouverneurs, il pourra placer l'argent ou changer son placement, mais il ne pourra vendre ou acheter des propriétés foncières, que lorsqu'il y sera autorisé par les gouverneurs.

22. Les membres du comité ne peuvent pas être fournisseurs de l'institution, ni avoir un intérêt dans un contrat quelconque qui la regarderait.

23. Les médecins, les instituteurs et les domestiques sont choisis par le comité.

24. Le surintendant et le maître seront élus à une assemblée spéciale du comité, après en avoir prévenu une quinzaine d'avance tous les membres.

SURINTENDANT.

25. Le surintendant général surveillera la conduite des élèves, des instituteurs et des domestiques. Il

Digitized by Google

reglera la méthode d'éducation, sous la haute inspection du comité, et présentera chaque mois un rapport sur l'état de l'école.

VISITEURS.

26. Deux membres du comité seront désignés pour visiter mensuellement l'école. Ils écriront leurs remarques sur un livre que le comité examinera à chaque assemblée mensuelle.

27. On engagera deux dames à visiter les filles et à déposer leurs observations dans un livre semblable.

MAITRE.

28. Le ménage de la maison est confié au maitre sous la surveillance du comité. Il donnera, sous la direction du surintendant, l'instruction aux élèves; quelques branches cependant auront un professeur spécial. Il recevra des souscriptions et les pensions des élèves. Il vendra les articles manufacturiés dans l'institution. Il tiendra la comptabilité de la maison et en présentera mensuellement l'état au comité. Il déposera ses finances à la banque et ne reservera jamais plus de vingt livres sterl. en caisse.

MAITRESSE.

29. La maitresse aidera le maitre dans la directi n de la maison, et surveillera surtout les filles. Elle soignera la netteté de la maison et des élèves. Dans l'absence du maitre, la maitresse est chargée de la direction générale.

ÉLÈVES.

30. Les garçons et les filles sont toujours séparés, à moins que le maitre ou la maitresse n'y soient présents.

DE LA SORTIE DE L'INSTITUTION.

31. Les élèves ne sortiront pas de l'enclos de l'institution sans une permission.

Digitized by Google

33. Les élèves qui auraient des membres de leur famille demeurant à York, pourront sortir l'après-midi du premier samedi de chaque mois, entre deux et sept heures.

33. Les élèves peuvent prendre une vacance s'ils le désirent à Noël pour une quinzaine et en juillet pour un mois.

ORDRE DU JOUR.

34. Depuis l'Annonciation jusqu'à la fête de St-Michel, les élèves se lèvent à six heures, les autres mois de l'année à sept heures.

35. Les élèves vont se coucher pendant toute l'année à 8 heures et demie du soir.

36. Pour le déjeuner, les enfants reçoivent une pinte de lait ou de soupe au lait alternativement, avec du pain, à huit heures du matin.

37. Ils reçoivent journellement à une heure, pour leur dîner, de la viande et des pommes de terre, avec des puddings ou des tartes.

38. Leur souper se fait à six heures et demie avec une pinte de lait ou de soupe au lait alternativement et du pain.

39. Il y a recréation de midi à une heure et de cinq à six heures et demie. Pendant l'été, s'il fait beau, il y a recréation de cinq à huit heures. On ne travaille pas l'après-midi du samedi.

TEMPS DE PRIÈRE ET D'INSTRUCTION RELIGIEUSE.

40. Le matin, une demi-heure après le lever, les élèves s'assembleront pour entendre une lecture et pour prier. La même chose se fait le soir à 8 heures.

41. Cet article règle l'ordre du dimanche.

HEURES DE TRAVAIL.

Les élèves travailleront de 9 heures à midi et de 2 heures à cinq, à moins que le maître ne les instruise pendant ce temps.

Tous les élèves apprendront le chant d'église, ceux-là seulement recevront des leçons spéciales de musique,

Digitized by Google

que le surintendant jugera avoir des dispositions particulières pour cet art.

Les élèves qui montreraient un talent particulier pour un art quelconque seront principalement exercés dans sa pratique.

TEMPS D'INSTRUCTION GÉNÉRALE.

Les élèves recevront alternativement des leçons d'arithmétique, de lecture, d'écriture etc. de dix heures à midi, tous les jours, à l'exception des samedis et des dimanches. Durant l'été, le temps qu'on ne passera pas en prière, le matin sera employé à l'instruction des élèves. Pendant les soirées d'hiver, si le temps ne permet pas de sortir, on leur fera une lecture.

QUESTIONS AUXQUELLES ON DOIT RÉPONDRE AVANT L'ADMISSION DES ÉLÈVES.

1. Le nom de celui qui sollicite son admission?
2. Son âge?
3. Son lieu natal?
4. Le lieu de sa demeure actuelle?
5. Ses moyens pécuniaires?
6. Reçoit-il un secours de la paroisse ou d'ailleurs. — Le montant de ce secours?
7. Où demeure sa famille?
8. Quelle est-elle?
9. Depuis combien de temps est-il aveugle?
10. Est-ce qu'on l'a employé à quelque ouvrage?
11. A-t-il reçu quelque instruction religieuse.
12. Quelle est sa conduite? A-t-il un caractère de véracité et d'honneteté?

Les réponses à ces questions doivent être faites par le ministre de la paroisse.

1. Le sollicitant est-il tout-à-fait aveugle ou ne possède-t-il qu'un dégré de vision qui lui permet de distinguer la lumière des ténèbres?

Digitized by Google

2. Quelle paraît avoir été la cause de sa cécité?

3. A-t-il assez d'intelligence et de santé pour pouvoir apprendre un métier?

4. A-t-il eu la petite vérole ou a-t-il été vacciné?

5. N'est-il pas atteint de maladie dangereuse?

Un médecin doit répondre aux précédentes questions.

1. Par quel souscripteur est-il recommandé?

2. Quelle est la personne dans, ou près de York, qui se rend responsable pour le payement de la pension, et qui le recevra à sa sortie de l'école?

Les réponses à ces questions doivent être faites par celui qui recommande un aveugle.

CATALOGUE DE LIVRES

ÉCRITS EN ANGLETERRE SUR LES AVEUGLES ET LEUR INSTRUCTION.

Philosophical transactions. 1729. 1774. 1778.

Encyclopœdia britannica. Édinburgh. 1783.

L'art. *blind* est remarquable. Il est l'ouvrage de l'aveugle Th. Blacklock. D. D.

Gentleman's magazine. 1808.

P. 40 et 41. Une sourde-muette et aveugle.

Instruction of the deaf and dumb. By Joseph Watson L. L. D. London. 1809.

Contient pages 64 — 65, une lettre de Astley Cooper sur le sourd-muet et aveugle James Mitchell.

Wardrop (James) history of James Mitchell a boy born blind and deaf with an account of the operation performed etc. London 1812. in-4°

Account of the school for the indigent blind. 1814.

Édinburgh transactions. 1814.

Sur James Mitchell.

Encyclopœdia britannica. 1817. Art. *blind*.

Scrap book, or selection of interresting and authentic anecdotes. Dublin. 1825. in-12°.

Contient un rapport sur une fille sourde-muette et aveugle.

Digitized by Google

Transactions of the society for the encouragement of arts etc. London. 1827.

On y parle d'une machine à écrire inventée par Don Isern.

Appeal on behalf of the indigent et industrious blind. Edinburgh 1829.

Cet appel expose le but de l'institution et son histoire.

Pursuit of knowledge under difficulties. Illustrated by anecdotes. London, Charles Knight. Pall Mall. 1831. 2 vol.

Le premier volume contient la vie de plusieurs aveugles qui, malgré leur malheur, sont parvenus à une juste célébrité.

A historical sketch of the origin and progress of litterature for the blind. By James Gall. Édinburgh. James Gall. 1834.

Biography of the blind. By James Wilson. 3e édition. Birmingham. 1835.

Ceci est un ouvrage d'un aveugle sur les aveugles qui se sont rendus célèbres.

Anecdotes and annals of the deaf and dumb by Charles Edw. Herbert Orpen M. D. 2e édition. London. 1836.

La 2e partie contient trois chapitres qui traitent des aveugles. Le 5e établit un parallèle entre les sourds-muets et les aveugles et une statistique. Le 6e traite des sourds-muets aveugles. Il pense que leur éducation est presque impossible et dit qu'il n'y a pas d'exemple d'un pareil être qui soit parvenu à la connaissance de la langue. Le 7e parle des moyens de communication entre les sourds-muets et les aveugles.

Penny cyclopœdia. Art. *blind*.

Cet article est écrit par M. Charles Baker directeur de l'institut des sourds-muets de Doncaster.

Statements of the education, employment adopted at the asylum for the blind. By John Alston esq. Glascow 1836.

An account of the recent discoveries which have been made for facilitating the education of the blind. (by James Gall.) Édinburgh 1837.

Instructions for teaching the blind to read by T. M. Lucas. Bristol.

Report by a comittee of the Society of arts in scotland on the best alphabet and method of printing for the use of the blind. 1837.

Ce rapport est très-intéressant.

To the directors of the institutions for the blind in great Britain and Ireland. (By John Alston esq.)

Observations on the employment, education and habits of the blind. By Th. Anderson. London 1837.

Digitized by Google

The athenœum. London saturday. Sept. 30 1837.

Sur l'impression en relief.

Narrative of the progress of printing for the blind at the Glascow institution. By John Alston esq. Treasurer. 1838.

British association for the advancement of science. London. 1838.

Ce N° contient un rapport de M. W. Taylor, sur l'impression en relief.

The scottish christian herald. 5 may 1838.

Ce N° publie un article de M. Charles Baker.

The origin and progress of the art of printing for the blind by Charles Baker esq. 1838.

Musical grammar by M. Tansure.

Reid's inquiry into human mind.

Cet ouvrage a eu plusieurs éditions.

The deaf and dumb and blind scottish beggar Edinburgh.

LIVRES IMPRIMÉS EN ANGLETERRE POUR LES AVEUGLES.

YORK.

The diagrams of Euclid's elements of geometry in an embossed or tangible form for the use of blind persons. By the Rev. W. Taylor. York. 1828. in-8°.

Carte d'Angleterre et du pays de Galles.

Selections of Psalm tunes and chants, in raised characters for the use of the blind by the Rev. W. Taylor. York, 1836, in-4° oblong.

A short history of Elyah the prophet and of Naaman the Syrian. York.

The history of Joseph. York.

Ces deux petits ouvrages ont été imprimés par M. Littledale, riche aveugle, à l'usage de ses confrères d'infortune de l'institut de York. Voir page 61 de ce rapport.

EDINBURGH.

The gospel by St-John, printed on largest type for the blind. in-4°, 6 shill.

The epistle to the ephesians dito in-8°, 1 s. 6 d.

The epistle to the Philippians d° in-8°, 1 s. 6 d.

Digitized by Google

The gospel by St-Luc on fretted type. in-4°.
The acts of the apostles on fretted type. in-4°.
First outline of christian doctrine 2 d.
Second. . . . . 6 d.
Scripture statements 8 d.
Abridgement of old testament history. 1 s.
The first class book for teaching to read, printed for the blind.
Plain words for those who read but little 4°, 6 d.
Poor Joseph. in-4°, 6 d.
The sinner's help. in-4°, 6 d.
Do you want a friend? in-4°, 6 d.
Ye must be born again. in-4°, 6 d.
The way to heaven. 6 d.
Maps of England.
of Edinburgh.
westren hemisphere.
eastern hemisphere.

BRISTOL.

The Gospel by St-John.
Un petit livre de lecture.

GLASCOW.

First book of lessons. 6 d. large type.
Second book of lessons. 2 s. large type.
Lessons on religion and prayer. 1 s. 6 d.
Lessons on natural religion. 1 s. 6 d.
The book of ruth. 1 s.
The epistle of James. 1 s.
The epistle to the ephesians. 1 s. 6 d. large type.
The four gospels. Matthew and Luke. 5 s. 6 d. each.
« « John. 4 s. 6 d.
« « Mark. 4 s.
The acts of the apostles. 5 s. 6 d.
The epistle to the Romans.
The first and second epistle to the Corinthians.
The epistle to the Galatians.
Musical catechism, with tunes for the use of the blind in the press.
Book of proverbs, in the press.
Fables and proverbs.

A few copies of the new testament will shortly be finished, on fine paper, neatly bound, for Liv. sterl. 2, 2 s.

Digitized by Google

RAPPORT SUR UN PROJET DE VOCABULAIRE ILLUSTRÉ,

Par M. Valade-Gabel. — Paris, 13 Février 1838.

J'ai été mis à même de communiquer à mes Lecteurs des extraits de cet intéressant rapport.

Depuis longtemps on avait senti le besoin d'un Dictionnaire à l'usage des sourds-muets. « Les dictionnaires et vocabulaires de tous genres, dit le rapport, bien que peu appropriés aux besoins et à l'intelligence de l'enfance, rendent encore d'assez grands services dans les écoles des parlants; en est-il de même pour les sourds-muets? d'après l'état actuel des choses, à peine si, à la 4e année du cours d'instruction nos élèves trouvent dans l'usage d'un vocabulaire le moyen de surmonter quelques-unes des difficultés de la lecture: c'est qu'on n'y procède que par définitions abstraites, qui souvent roulent dans un cerle vicieux, que l'alphabet y est la règle invariable de toute coordination, qu'ils sont dépourvus d'exemples à la portée de ces intelligences novices etc. etc. L'étude individuelle reste donc à-peu-près sans fruit pendant environ les deux tiers du séjour des sourds-muets dans les écoles; ce fait depuis longtemps reconnu a suggéré plus d'une pensée ingénieuse; nous lui devons la mimographie de Bébian, les nomenclatures iconographiqnes de MM. Watson, Piroux et autres, enfin les livres de lecture de M. Gallaudet. A l'exception de la mimographie reconnue inapplicable à la pratique de l'enseignement, tous les autres ouvrages ont rendu des services réels; c'est que le dessin est un véritable langage naturel qui s'associe merveilleusement à l'écriture et la met à la portée de toutes les intelligences.

» Le vocabulaire illustré ou pittoresque tiendrait lieu des ouvrages précités qui sont plus ou moins incomplets et

Digitized by Google

laissent beaucoup à désirer quant à l'exécution; la riche collection de dessins qu'on y trouverait en serait détachée au besoin, pour être reproduite en nomenclature méthodique, figures isolées, sujets de lectures etc. etc.

» Au moyen de cet ouvrage le sourd-muet serait mis en état de lire avec fruit dès la 2e année de son cours d'instruction; l'étude rendue plus attrayante et plus facile produirait de plus heureux fruits et nous n'aurions plus la douleur de voir ces pauvres enfants se consumer longtemps en vains efforts. Une amélioration si désirable s'opérerait graduellement dans la maison, car les parties de ce vocabulaire seraient utilisées à mesure qu'elles paraîtraient, un an ou 18 mois suffiraient à cette publication qui deviendrait un immense bienfait, non seulement pour les sourds-muets de la France et de l'étranger, mais encore pour tous les enfans, car tous pourraient y trouver un aliment à leur curiosité, une source de connaissances faciles à acquérir, les explications dont ils sont si avides et que les parents ne savent pas toujours mettre à la portée de ces jeunes intelligences.

» L'utilité de l'ouvrage étant démontrée, votre commission s'est attachée à l'étude du plan le plus convenable. »

Quel est le plan d'après lequel un dictionnaire à l'usage des sourds-muets doit être fait. La résolution de ce problème dépend d'une autre question; à quoi destine-t-on ce dictionnaire? Quel est le genre d'utilité qu'on en attend?

Dans son rapport sur un plan du nomenclature générale appropriée à l'enseignement des sourds-muets, lu dans la conférence des professeurs de l'institut de Paris le 16 mars 1831, M. Valade s'exprime de cette manière sur l'utilité d'une nomenclature méthodique; « Elle servirait de base, dit-il, à un *programme raisonné des matières de l'enseignement;* et ce programme, à son tour, remplirait un vœu bien légitime, souvent manifesté par messieurs les membres du conseil de perfectionnement, celui d'avoir un type normal qui les mit à même de constater, à la fin de l'année, les

Digitized by Google

progrès faits dans chaque classe. Dans le système actuel de transmission des élèves, elle permettra de fixer à chaque professeur *le point de son départ* et le terme où doivent tendre ses efforts. Si, comme il nous est enfin permis de l'espérer, le mouvement de rotation était adopté, une nomenclature bien faite serait en quelque sorte *l'itinéraire des élèves et du professeur....* Qui de nous n'a souhaité un semblable travail, en cherchant à déterminer *les mots qui doivent être enseignés dans sa classe*, p. 4 et 7. J'ai toujours cru que ce n'est pas là ce qu'on doit attendre d'un dictionnaire; les mots ne me paraissent pas devoir servir de base à un programme raisonné des matières de l'enseignement, ni pouvoir servir d'itinéraire aux élèves et au professeur, les mots dans l'enseignement sont si peu de chose, on peut comprendre les mots sans connaître la langue, ce n'est pas le dictionnaire qui doit me guider, mais la syntaxe; je ne cherche pas quels sont les mots que je dois enseigner dans chaque classe, car le choix doit en varier d'un élève à un autre, d'une année à une autre, mais je tâche de graduer les difficultés de la grammaire d'une classe à une autre, et ces difficultés graduées me paraissent devoir servir de base à un programme et d'itinéraire aux élèves et au professeur. Pour former des phrases, je me sers tantôt de ces mots tantôt d'autres selon que des impressions récentes ou actuelles me les suggèrent et je passe aussi avant qu'il est possible, avec les mots seulement nécessaires. Cet ordre me permet de donner à mes élèves des livres de lecture et de les graduer exactement. Toutes les difficultés de grammaire qui y entrent sont déjà expliquées, il n'y a plus que quelques mots que le jeune lecteur ne comprend pas encore; mais le dictionnaire les lui explique. Voilà le but d'un dictionnaire. Je crois que M. Valade est à présent tout-à-fait de cette opinion.

» Comme le but que nous nous proposons, continue-t-il, est d'effacer autant que possible tout ce qui fait du sourd-muet un être à part et que, conséquemment, il doit être amené à pouvoir faire usage des dictionnaires ordinaires;

Digitized by Google

comme le dessin ne saurait aider d'une manière directe à l'intelligence de toutes les expressions du langage sans risquer de nuire aux opérations de l'esprit d'où résultent les abstractions; comme il s'agit de fournir au sourd-muet un moyen de surmonter les premières difficultés de la lecture qui est pour lui une mine féconde de connaissances de toutes sortes et la seule qui puisse toujours être à sa disposition; considérant, d'ailleurs, les difficultés immenses que présenterait la coordination purement philosophique des idées ou même de tous les objets sensibles dont il importe au sourd-muet d'apprendre la dénomination, les difficultés non moins grandes qu'offrirait à l'étude la clef de toute classification systématique, et, cependant, ayant éte vivement frappé de la nécessité de rapprocher, pour en éclairer le sens, les impressions analogues sous le rapport de la forme et de la nature des idées qu'elles renferment; votre commission est unanimement d'avis

» 1° De n'admettre dans ce vocabulaire que les mots de toute nature formant le fond de la langue usuelle;

» 2° De combiner l'ordre purement alphabétique avec la coordination des mots par famille tels qu'ils sont rangés dans la 1re édition du dictionnaire de l'académie et dans celui de Roquefort, dont nous fîmes le dépouillement il y a quelques années: à cet effet tous les mots admis dans le vocabulaire se trouvent placés à l'endroit voulu par l'ordre alphabétique, mais si la famille dans laquelle ce mot doit être groupé ne vient pas immédiatement il sera répété dans la dite famille pour y recevoir son explication à laquelle on aura soin de renvoyer le lecteur : ainsi, le mot *imprudent* se trouvera à la lettre I suivi de *voyez prudent* et à la lettre P il sera groupé et expliqué avec *prudent, prudence, imprudence, imprudemment* etc.

» 3° Cette manière de grouper les mots par famille n'aura lieu qu'autant que la filiation des idées pourra être facilement comprise. Lorsque des expressions dérivant de racines différentes seront de nature à s'éclairer les uns les autres,

Digitized by Google

soit par leur grande analogie soit par le contraste, elles seront réunies et expliquées concurremment. »

Si on tient strictement à ce principe, on n'exécutera jamais le dictionnaire.

» Tout substantif concret sera mis avant les mots qui en dérivent, le verbe avant le nom de l'action et autres dérivés et ainsi de suite, en procédant du matériel à l'abstrait, du connu à l'inconnu etc.

» 4° Chaque mot sera suivi d'un signe abrégé destiné à en faire connaître l'espèce grammaticale; les verbes irréguliers y seront conjugués sommairement et les formes qui s'écartent le plus de l'infinitif seront indiquées là où les appelle l'ordre alphabétique, avec un renvoi à l'infinitif congénère.

» 5° Tout substantif, adjectif ou verbe etc. sera répété autant de fois qu'il aura d'acceptions différentes utiles à signaler, les homographes prendront des caractères différents.

» 6° Un dessin approprié à la signification du mot y sera joint chaque fois que la nature de l'idée pourra le permettre.

» 7° Le dessin pourra même, avec une sage réserve, être utilisé pour certains mots abstraits en donnant le sujet d'une série de phrases dont l'esprit déduira aisément la valeur du mot donné; ses figures ne seront point réduites sur une échelle uniforme, mais le volume de la chose sera indiquée au besoin en plaçant à coté le corps humain ou quelqu'une de ses parties.

La réserve qu'on se prescrit ici devra être bien sage lorsqu'on employera le dessin pour les mots abstraits; ces mots offrent moins de difficultés en général qu'on ne se l'imagine, et la vue de l'esprit que le mot abstrait exprime est ordinairement obscurcie par les moyens ingénieux et les savantes combinaisons de mots auxquels on a recours pour la faire comprendre.

Digitized by Google

» 8° En outre, tout mot sera accompagné de propositions ou de courtes phrases très-faciles, offrant un sens complet, propres soit à éclairer la signification, soit à indiquer le mode et les lois de sa construction la plus habituelle, ainsi que le sens figuré ou métaphorique consacré par l'usage; d'une définition plutôt claire que rigoureuse destinée principalement à familiariser l'élève avec le seul moyen usité pour l'explication des mots dans les vocabulaires ordinaires;

» Parfois même de courtes citations puisées dans les ouvrages destinés soit à l'enfance, soit à l'instruction du peuple, tels que l'Ami des enfans, Simon de Nantua etc.

» Ainsi, dans ce dictionnaire, il sera fait, tour à tour, usage de toutes les ressources de notre art.

» Le dessin substitué aux choses pourra quelquefois aussi reproduire le geste.

» L'induction logique y jouera un grand rôle.

» L'analyse des idées élémentaires contenues sous certaines dénominations;

» La méthode inverse ou synthétique;

» L'analogie des formes matérielles des mots sous lesquels se rangent les augments initiaux et la valeur des finales;

» Les exemples bien choisis dans les faits de la vie ordinaire;

» La synonymie avec une grande sobriété;

» Enfin les définitions et tous les autres moyens suggérés par la nature même des difficultés qui pourront s'offrir aux rédacteurs.

» Du classement des mots sous certaines qualités communes, jaillit, presque toujours, une vive lumière sur leur étymologie, c'est tout ce qu'il faut de cette science dans un ouvrage élémentaire.

» L'orthographe sera celle adoptée dans la dernière édition du dictionnaire de l'académie.

» Devra-t-on figurer la prononciation des mots? craignant d'entrer dans trop de détails, bornons-nous à la figurer quand l'orthographe en donne une idée par trop fausse.

Digitized by Google

» Le livre serait, pour l'économie du papier, divisé en deux colonnes qui, au besoin, se trouveraient occupées toutes les deux par la même figure.

» D'après le dépouillement du dictionnaire de Roquefort et quelques autres données, votre commission pense que l'ouvrage devrait contenir de 8,000 à 10,000 mots et 2,000 dessins environ, le tout formant un volume grand in-8° de 400 pages au moins: ainsi conçu et exécuté ce serait un travail entièrement neuf; le vocabulaire anglais de M. Wilbur est embelli d'un grand nombre de gravures, mais il s'en faut de beaucoup que tous les objets physiques y soient représentés par le dessin; d'ailleurs cet ouvrage destiné à étendre et à rectifier les connaissances usuelles des enfans doués de la parole, est conçu dans un tout autre esprit. »

Chacun avouera que ces principes sont très-sages. Il ne s'agit plus que de former des vœux pour qu'on les mette à exécution et j'espère que ce ne sera pas là, cette fois, l'écueil où viendra échouer cette entreprise. Je ne crains qu'une seule chose, c'est que trop de professeurs n'y concourent. Cette entreprise exige de l'unité dans les détails, et à moins qu'il n'y ait une personne ou un comité peu nombreux qui revoie, corrige et arrête la redaction définitive, il sera difficile d'atteindre le but et d'offrir un tout homogène et digne parconséquent de ce qu'on a droit d'attendre de l'institut de Paris.

» Avant de passer à l'examen des moyens d'exécution nous ferons remarquer que ce plan devra être soumis à la critique des deux conseils lorsqu'il aura été préalablement discuté et adopté par la conférence, car pour une œuvre aussi importante nous ne saurions nous entourer de trop de lumières.

» L'exécution nécessite le concours de deux sortes de

Digitized by Google

moyens, les uns pour la rédaction de l'ouvrage, les autres pour sa publication.

» Tous les membres de la conférence doivent-ils prendre part à la rédaction? La réponse à cette question n'est pas douteuse; l'expérience de tous les instituteurs ne saurait être surabondante; il serait même à souhaiter que le conseil de perfectionnement voulut bien y prendre une part directe.

» Serait-il avantageux que tous les professeurs y coopérassent au même degré?

» Une œuvre littéraire doit offrir dans son ensemble et ses détails une grande unité, or si 8 ou 10 personnes tiennent la plume, le livre présentera un marquetage désagréable, plus d'analogie dans les moyens, plus de ressemblance dans les détails, enfin plus d'unité possible dans la réunion de portions hétérogènes.

» Il semble donc indispensable qu'un comité de rédaction soit formé dans le sein de la conférence afin d'élaborer les matériaux et de les soumettre à l'approbation de l'assemblée.

» La tâche imposée à ce comité sera grave et de longue haleine.

. . . . . .

» Une fois constitué, et il est à souhaiter qu'on n'y soit pas trop nombreux, ce comité se partagera le travail qu'il devra revoir, discuter, arrêter en commun avant de le soumettre à l'approbation de tous les professeurs réunis en conférence.

» Un membre du comité sera délégué pour surveiller dans tous les détails l'impression du vocabulaire.

» Le comité de rédaction précisera les figures à insérer.

. . . . . .

» Avant d'entrer dans ces considérations, nous aurions dû vous dire que les procédés d'impression qui méritent la préférence, sont de l'invention de M. Desportes; ils résultent d'une combinaison ingénieuse de l'art typographique avec la lithographie; les échantillons ci-joints vous mettront à même de juger le mérite de ces procédés. D'après le calcul

Digitized by Google

de cet habile industriel, l'édition tirée à 2000 exemplaires reviendrait à ..... francs, soit ... francs l'exemplaire, dont on pourrait cependant distraire le prix des pierres employées et qui conservent toute leur valeur.

. . . . . .

» Les choses étant ainsi, il nous est permis de compter sur le concours du conseil d'administration et sur la haute sollicitude du ministre qui souvent a trouvé le moyen de faire face à des dépenses bien plus fortes pour des entreprises moins intéressantes.

. . . . . .

» En conséquence, votre commission conclut à ce qu'il soit pris les résolutions suivantes :

» L'utilité du Dictionnaire proposé à la conférence par un de ses membres est unanimement reconnue.

» Le plan de cet ouvrage est adopté tel qu'il a été exposé par la commission désignée à cet effet.

» Ce plan sera soumis à l'approbation des deux conseils.

» Les voies et moyens d'exécution seront également portés à la connaissance du conseil d'administration pour qu'il en soit délibéré.

» La conférence prendra toutes les mesures nécessaires afin d'assurer, autant qu'il est en elle, la prompte réalisation de ce projet.

» Valade-Gabel, *rapporteur*.

» M. Morel et Mlle Morel, *commissaires*.

» Paris, ce 13 février 1838.

Digitized by Google

REVUE.

Je viens de recevoir le 18me et le 19me rapports annuels de l'institut des sourds-muets de New-York. J'avais déjà analysé le dernier, qui contient sur l'état de cet établissement des détails remarquables, et j'étais sur le point de faire imprimer mon analyse, lorsque je me suis aperçu que la quatrième circulaire de Paris n'a pas encore parlé du 18me, qui ne s'occupe que de la statistique des sourds-muets et qui est un traité complet de la matière. Je publierai l'analyse de ces deux rapports dans mon prochain numéro, qui ne tardera pas de paraître.

Dans la plupart des pays on a cherché et trouvé les moyens d'instruire les sourds-muets, et on est parvenu à rétablir ces êtres privés d'un sens précieux dans *les prérogatives de l'humanité.* « Cependant, quelque chose manquait encore à d'aussi nobles sacrifices, à d'aussi merveilleux bienfaits : le sourd-muet, sorti de son école, bien que rendu à la société sous beaucoup de rapports, se trouvait pourtant encore isolé et comme dans un désert au milieu de la foule. A moins de se borner à la société de ses condisciples, de ses compagnons d'infortune, comment peut-il, même encore aujourd'hui, s'aventurer dans le monde, si ce monde ne connaît pas son langage? Si pour s'en faire entendre, il doit sans cesse avoir recours aux caractères alphabétiques? Dans combien de circonstances l'intelligence de la langue *sourd'-muette* plus généralement répandue, ne serait-elle pas utile au malheureux qui doit y avoir recours? C'est pour remplir cette lacune, que des habitants de cette ville se sont engagés à se mettre en communication avec des sourds-muets, à

Digitized by Google

apprendre leur langage, leurs signes, et à propager de tout leur pouvoir les principes admis dans les institutions, dont l'abbé De l'Épée et après lui l'abbé Sicard ont été les heureux fondateurs. — Nous espérons que cet exemple aura des imitateurs dans notre belle patrie; en qualité de Belges, nous nous féliciterons de bien bon cœur d'avoir pris l'initiative à cet égard, surtout si nos succès répondent à nos efforts et à nos bonnes intentions. »

Ainsi s'exprime le prospectus d'une société qui s'est établie le 1 janvier 1835 à l'*Hofken Meir*, à Anvers, et qui a daigné me nommer membre correspondant. J'ai cru utile de publier le réglement de cette association, qui pourrait rendre de bons services et dont les membres sont animés du désir le plus sincère d'être utiles à une classe très-nombreuse d'infortunés. Il y a de l'avenir dans cette institution, elle ne fait pas encore tout le bien qu'elle pourrait produire, mais l'idée en est féconde et elle se développera.

RÉGLEMENT.

BUT DE LA SOCIÉTÉ.

Art. 1. 1° Se mettre en rapport avec les sourds-muets instruits;

2°. Placer un ou plusieurs sourds-muets non instruits dans un des instituts du pays pour faire leur éducation, le tout selon les moyens de la société.

3° Si la société a des moyens d'encouragements, les employer en faveur des sourds-muets.

MEMBRES.

Art. 2. Les membres de la société sont partagés en quatre catégories:

1° Membres fondateurs;

2° Membres effectifs;

3° Membres agrégés;

4° Membres honoraires.

Art. 3. 1° Les trente-quatre premiers membres sont considérés comme *fondateurs;* ils ont seuls voix délibérative, et c'est par et parmi eux que se formera la direction;

2° Les *membres effectifs* sont ceux qui fréquentent les séances comme les membres fondateurs, sous peine d'amende;

Digitized by Google

3° Les *membres agrégés* paient leur contribution comme les membres fondateurs et les membres effectifs, mais ne sont pas tenus d'assister aux séances;

4° Les *membres honoraires* sont les personnes charitables des deux sexes qui souscrivent pour une somme annuelle, dont le produit sera destiné à placer un ou plusieurs sourds-muets dans un institut du pays.

Art. 4. Dès qu'un membre fondateur viendra à quitter la société, il sera remplacé par le membre effectif le prémier inscrit sur la liste.

Aucun des membres ne pourra sortir de sa catégorie sans l'assentiment de la direction.

DIRECTION.

Art. 5. La direction se composera d'un président, d'un secrétaire, d'un instructeur, d'un caissier, de deux commissaires et de deux conseillers.

Les membres de la direction sont nommés pour trois ans. Un membre de la direction venant à quitter la société est remplacé par un des membres fondateurs, choisi par les membres fondateurs.

Art. 6. Le président annonce l'ouverture et la clôture des séances et a seul, en cas de parité de votes, voix décisive.

Art. 7. Le secrétaire prendra note des résolutions et arrêtés que prendra l'institut, et en donnera lecture dans la séance suivante.

Art. 8. L'instructeur est chargé de veiller à ce que tout membre sache son alphabet manuel et lui fera à cet effet composer des phrases, qu'il lui dictera verbalement, ou écrira sur un tableau qui sera exposé dans le local des séances.

Art. 9. Le caissier recevra les contributions, les entrées, et les amendes, et rendra compte de sa gestion dans la première séance de chaque trimestre, tenue en assemblée générale.

Art. 10. Les commissaires et les conseillers veilleront au maintien des statuts de la société pendant la durée des séances, et prendront note des membres qui se présenteront après l'ouverture des séances.

Art. 11. Un des membres du bureau pourra toujours remplacer un membre de la direction en cas d'absence.

ADMISSION DES MEMBRES.

Art. 12. Les personnes qui désirent être admises comme membres, doivent s'adresser par écrit au bureau de l'institut, ou se faire présenter par un des membres.

Art. 13. Les noms des candidats seront affichés pendant la séance qui précédera celle du ballotage, qui se fera par scrutin secret, par boules blanches et boules noires. Il suffit de réunir la simple majorité.

Art. 14. Le ballotage ou l'admission par boules blanches et boules

Digitized by Google

noires n'a lieu que pour les membres effectifs et les membres agrégés, les membres honoraires n'étant pas soumis à cette formalité.

SÉANCES.

Art. 15. Le lundi de chaque semaine, les membres fondateurs et les membres effectifs se réuniront à l'*Hofken-Meir*, au local de l'institut des sourd-muets, à 8 heures du soir.

Art. 16. La durée de chaque séance sera au moins d'une heure.

Art. 17. Pendant la première heure de chaque séance, bien entendu après la lecture du procès-verbal de la séance précédente, il est défendu de prononcer un seul mot, sous quelque prétexte que ce soit, sous peine de cinq centimes d'amende. On ne pourra parler que la langue *sourd'-muette*.

RÉTRIBUTIONS ET AMENDES.

Art. 18. Tout nouveau membre sera tenu de verser entre les mains du trésorier la somme de *deux francs*, dont un pour la rétribution trimestrielle (par anticipation), l'autre pour son entrée.

Immédiatement après, il sera tenu de signer le réglement.

Art. 19. Les membres qui viendront un quart-d'heure après l'ouverture de la séance, paieront une amende de *cinq* centimes.

Encourront une amende de *dix* centimes ceux qui se présenteront une demi-heure après l'ouverture de la séance.

Ceux qui viendront un quart-d'heure avant la fin de la séance, sont passibles d'une amende de *quinze* centimes.

Les membres qui ne comparaissent pas du tout, paieront *vingt-cinq* centimes d'amende.

Art. 20. Ne sont passibles d'aucune amende, les personnes qui seraient retenues chez elles pour cause de maladie, ou de tout autre empêchement légitime s'ils en donnent avis aux membres du bureau; ils paieront double amende, si les motifs qu'ils allèguent sont controuvés.

Art. 21. Les membres qui viendront après l'ouverture des séances, se présenteront à l'un des commissaires pour constater leur présence.

Art. 22. La rétribution trimestrielle est fixée à *un franc*, et ne pourra être modifiée sans l'assentiment des deux tiers des membres fondateurs et des membres effectifs convoqués en assemblée générale.

Art. 23. Les rétributions trimestrielles sont exigibles le premier jour du trimestre, et devront être payées au plus tard à la première ou à la deuxième séance du même trimestre, et si après trois sommations un membre refuse de payer, il sera considéré comme démissionnaire.

Art. 24. Il en sera de même pour tout membre qui refusera de payer une amende après trois sommations.

Digitized by Google

Art. 25. Dans les cas prévus par les deux articles précédents, aucun membre démissionnaire ne sera réintégré dans la société, sans avoir obtenu les deux tiers des suffrages.

Art. 26. Le président, après avoir entendu les avis du bureau, décide s'il y a lieu d'appliquer une amende.

Art. 27. Quiconque ne saura pas son alphabet quinze jours après son admission, paiera *vingt-cinq* centimes d'amende. La même amende sera payée pour chaque semaine de retard.

Art. 28. Sont passibles d'une amende de *vingt-cinq* centimes ceux qui seraient cause de quelque désordre dans la société, après l'avertissement du président.

Art. 29. Les membres s'engagent pour une année, et l'on ne pourra donner sa démission qu'en payant la rétribution pour toute l'année.

Art. 30. Tout membre qui ne voudra plus faire partie de la société sera invité à donner sa démission par écrit.

Art. 31. Le présent réglement a été adopté, article par article, et puis dans son ensemble, par assis et levé et à la majorité absolue.

Tous les membres seront tenus d'y mettre leur signature.

MEMBRES DU BUREAU.

Président,	M. L. Gife, docteur en médecine.
Secrétaire,	» G. Latour, professeur à l'athénée.
Instituteur,	» J. Shaw, instituteur.
Caissier,	» J. Christien, huissier.
Commissaires,	» H. Blereau, commis-banquier.
	» B. Philips, fabricant.
Conseillers,	» J. A. Snyers, secrétaire et professeur de l'académie royale des beaux-arts.
	» J. Lycops, négociant.

On avait craint jusqu'ici que les écrits de Pedro de Ponce, bénédictin d'Ona, mort en 1585, ne fussent perdus. J'ai le bonheur d'annoncer qu'on vient de les découvrir au monastère d'Ona. Une copie en a été promise à M. le baron De Gérando, qui en fera hommage à l'institution de Paris.

Digitized by Google

M. Valade-Gabel, professeur à l'institut royal des sourds-muets de Paris, vient de découvrir et d'acquérir chez un libraire six volumes in-12°, contenant en manuscrit le développement de l'enseignement que l'abbé de l'Épée paraît avoir donné à ses éleves.

Nous venons de faire une perte bien cruelle. Le célèbre docteur Itard est mort. Il a couronné une vie employée toute entière au soulagement des infortunés et surtout des sourds-muets par un acte généreux. Il a légué fr. 8,000 de rente perpétuelle à l'institution des sourds-muets de Paris, à la charge d'ériger une classe de perfectionnement en faveur des élèves qui se seront distingués davantage. Il fonde six bourses dont la durée est de trois années; il interdit dans cette classe l'emploi du langage mimique. Il lègue de plus une somme assez considérable pour que le produit soit affecté à fournir des instruments de travail aux élèves pauvres qui quittent l'institut et qui ont fait l'apprentissage d'un métier. Qu'on est heureux, après avoir fait du bien pendant sa vie, de pouvoir le perpétuer encore après sa mort.

Liège. — L'institut royal des sourds-muets de cette ville vient de faire l'acquisition d'un bel hôtel, avec cour et jardin spacieux, rue Agimont. Cet hôtel, qui a appartenu à Mme De Bossard, permettra de donner plus de développement à l'institut; les deux sexes pourront y être convenablement séparés, et l'air salubre, dont on jouit dans le jardin qui est en terrasse, ajoute encore aux avantages que procurera la jouissance de ce nouveau local.

Des informations, confirmées par l'ancien curé de St-Roch, apprirent à M. F. Berthier, professeur sourd-muet de l'institut des sourds-muets de Paris, que les restes de l'abbé de l'Epée reposaient dans cette église sous

Digitized by Google

les marches de la chapelle de St-Nicolas. M. F. Berthier a sollicité de M. l'abbé Olivier, curé de cette paroisse, la permission de faire la recherche de ces restes précieux, ce qui lui fut accordé. En conséquence, il s'est rendu, accompagné de MM. les docteurs Doumie et Forestier, dans le caveau désigné. Ils n'ont plus trouvé de cercueil, mais quelques ossemens épars dans la poussière.

Je viens de recevoir le prospectus d'une société centrale des sourds-muets fondée le 27 mai 1838, à Paris.

Le bureau est formé de MM. Ferdinand Berthier, président, Forestier, vice-président, Lenoir, secrétaire, Alibert, secrétaire-adjoint, Boclet, caissier.

TITRE PREMIER.

BUT ET FORMATION DE LA SOCIÉTÉ.

Article premier. La Société centrale des sourds-muets siége à Paris.

Son but principal est de délibérer sur les intérêts des sourds-muets en général, de réunir en un faisceau commun les lumières de tous les sourds-muets épars sur la surface du globe et des hommes instruits qui ont fait une étude approfondie de cette spécialité, de resserrer les liens qui unissent cette grande famille, d'offrir à chacun de ses membres un point de ralliement, un foyer de communications réciproques, et de leur procurer des facilités pour se produire dans le monde.

Toutefois la société ne s'immiscera en aucune manière dans les affaires relatives, soit à l'institution royal de Paris, soit aux autres écoles des sourds-muets.

Elle s'occupe aussi de fournir aux ouvriers sourds-muets des moyens de réunion et d'études, de les entretenir dans de bonnes habitudes par l'assistance continuelle de leçons gratuites et de sages conseils, d'obtenir le placement de leurs ouvrages d'art, et de leur assurer le patronage de parlants que leur position sociale et leurs relations peuvent rendre utiles à la société centrale.

Elle se compose de membres titulaires, de membres honoraires et de membres correspondants.

TITRE DEUXIÈME.

ADMISSION DES MEMBRES TITULAIRES, HONORAIRES ET CORRESPONDANTS. ORGANISATION DU BUREAU.

Les sourds-muets de tous les pays présents à Paris se réunissent chaque année à un jour fixé du 15 octobre au 1er novembre, dans le local de la

Digitized by Google

Societé, pour procéder à l'élection du président et des commissaires du banquet consacré à célébrer l'anniversaire de la naissance de l'abbé de l'Epée.

Le bureau de la Société centrale est nommé pour un an par les membres titulaires après la célébration de cet anniversaire.

Ce bureau se compose d'un président, d'un vice-président, d'un secrétaire, d'un secrétaire-adjoint et d'un caissier, qui sont rééligibles.

Il se compose aussi d'un nombre déterminé de présidents honoraires qui ont occupé la présidence.

Le nombre des membres titulaires ne pourra dépasser quarante.

Aucun sourd-muet ne pourra être membre titulaire, s'il n'est âgé de 20 ans et s'il ne réunit les conditions d'admission déterminées par le présent réglement.

Toutefois il peut être établi une dispense d'âge en faveur des sourds-muets ayant plus d'un an de séjour à Paris.

Le nombre des membres honoraires et correspondants est illimité.

Sont honoraires les membres résidant à Paris qui ne s'engagent pas à assister à toutes les séances de la Société centrale ni à coopérer à tous ses travaux, mais qui peuvent concourir utilement au but et aux progrès de l'association.

Sont correspondants les membres qui habitent les départements ou l'étranger.

Il peut être admis des parlants au nombre des membres honoraires ou correspondants.

L'admission d'un membre honoraire ou correspondant peut être proposée par un seul membre titulaire.

Elle est votée au scrutin secret.

Le bulletin de présentation des membres titulaires, honoraires et correspondants, doit contenir les noms, prénoms, lieu de naissance, âge, qualités, domicile du candidat et ses titres à l'admission.

Tout sourd-muet ou parlant qui désire être admis dans la Société centrale, à quelque titre que ce soit, doit adresser à cet effet une demande au président ou au secrétaire. Cette demande devient l'objet d'un rapport et d'une délibération à la suite desquels le vote a lieu.

Tous les membres sont également astreints à une cotisation et au paiement d'un diplôme qui est au moins de deux francs.

Une cotisation mensuelle ou annuelle est obligatoire pour tout membre. (L'obole du pauvre sera acceptée avec la même reconnaissance que l'or du riche.)

La cotisation est, au choix des membres, d'au moins cinquante centimes par mois ou d'au moins six francs par an, payables d'avance.

Les membres correspondants sont astreints à ce dernier mode de cotisation.

Digitized by Google

La cotisation part, pour tous les membres, du mois de mai qui a précédé leur admission, quelle qu'en soit la date.

Sera déclaré démissionnaire tout titulaire ou honoraire qui aura laissé passer trois mois entiers sans acquitter sa cotisation, et tout membre correspondant qui aura refusé pendant deux ans de payer sa cotisation.

Les dons volontaires offerts à la Société centrale sont reçus avec reconnaissance.

Les noms des donateurs sont inscrits dans un registre dressé à cet effet.

TITRE QUATRIÈME.

DROITS ET DEVOIRS DES MEMBRES.

Les membres honoraires et correspondans ont voix consultative.

Les membres titulaires ont voix délibérative.

Pendant leur séjour à Paris, les membres correspondants ont droit de présence et de discussion dans toutes les séances.

Les membres ont seuls le droit de prendre connaissance de la correspondance, des procès-verbaux, du registre, en un mot de tout ce qui intéresse les sourds-muets en général.

Ils sont tenus de rendre au président ou au secrétaire, dans huit jours, les pièces qui leur auraient été confiées.

Tout membre titulaire est tenu de se rendre exactement aux séances tant ordinaires qu'extraordinaires de la Société centrale.

Le membre titulaire qui se trouve dans l'impossibilité d'assister à une séance, doit en donner avis au président par lettre ou par l'intermédiaire d'un autre titulaire.

Est considéré comme démissionnaire le membre titulaire qui a manqué trois fois aux séances sans en prévenir le président ou le secrétaire.

Le membre titulaire qui se trouve dans l'impossibilité absolue d'assister exactement aux séances, doit déclarer par écrit au président ou au secrétaire qu'il donne sa démission. Alors il y a lieu à procéder à son remplacement par voie d'élection. Le démissionnaire peut passer dans la catégorie des membres honoraires, en continuant de se soumettre aux conditions voulues.

Il est loisible à tout membre de donner sa démission quand bon lui semble, mais dans ce cas il est soumis au paiement immédiat de sa cotisation annuelle, s'il s'est astreint à l'acquitter par an, et à celui de la cotisation mensuelle, s'il a préféré ce second mode.

Digitized by Google

TITRE CINQUIÈME.

ORDRE DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE.

Le bureau de la Société centrale s'assemble chez le président en fonctions.

Les séances générales ont lieu dans le local de la Société.

Ces séances se tiennent le premier dimanche de chaque mois à une heure très précise après midi, à partir du mois de mai.

Elles peuvent s'ajourner au dimanche suivant, si les circonstances l'exigent.

La clôture des séances a lieu la veille de la célébration de l'anniversaire de la naissance de l'abbé de l'Epée.

Le président est ensuite autorisé à convoquer la Société centrale autant de fois qu'il le juge nécessaire à l'intérêt de ses travaux.

Les lettres de convocation doivent dans tous les cas être adressées au moins trois jours d'avance.

TITRE SIXIÈME.

Article 56.

La Société centrale peut établir les réglements intérieurs qu'elle jugera nécessaires, mais elle ne peut modifier ou changer les présents statuts que du consentement de la majorité des membres titulaires, honoraires et correspondants (si ceux-ci sont domiciliés à Paris) réunis en assemblée générale, ou ayant fait connaître leurs intentions par écrit.

Article 57.

Nul étranger ne peut être introduit dans l'enceinte de la Société que du consentement du bureau.

Article 58 *et dernier.*

La Société centrale pourra publier le recueil de ses travaux; les mémoires, documents et communications que les membres ou autres presonnes adresseraient au président ou au secrétaire, y seront insérés après examen.

INSTITUTION DES SOURDS-MUETS DU HAINAUT.

PROSPECTUS.

Cette école pour laquelle on se promet la protection paternelle de M. le gouverneur, du conseil provincial du Hainaut, est fondée à Mons sous la direction de M. E. George, de Cherbourg.

Digitized by Google

Cette institution offre tout ce que l'on peut souhaiter pour l'éducation des sourds-muets des deux sexes; elle est dirigée par MM. E. George, de Cherbourg, et Gourdin, de Valenciennes, qui, par un vif intérêt pour leurs frères d'infortune, se dévouent entièrement à les instruire et à rendre leur sort meilleur, en les éclairant de toutes les connaissances utiles, en les formant à la vertu, enfin en leur procurant les consolations et les espérances de la religion.

Les demoiselles sourdes-muettes sont confiées aux soins d'une dame éclairée par sa longue expérience, surtout par sa tendresse vraiment maternelle pour les infortunés.

On ne peut trop recommander aux parents cet utile et bienfaisant établissement, et les engager à y envoyer leurs enfants qui seraient victimes de cette infirmité.

TAUX DES PENSIONS.

Les pensions sont payées d'avance et par trimestre ou par semestre.

Les pensions payées par les élèves nés dans l'aisance varient de cinq cents à huit cents francs, à raison des soins particuliers qui leur seront donnés.

Les élèves externes paient trois cent soixante francs par an, payables d'avance et par trimestre, sans déduction pour absence, maladie, vacance, ou renvoi de l'élève en cas d'inconduite. Le premier trimestre court à dater du jour de l'entrée.

Les parens sont chargés de payer les objets appartenant à l'école, perdus ou gâtés par les élèves, et généralement tous les dommages causés par eux.

L'Établissement se charge du blanchissage du linge et de toutes les petites réparations d'entretien.

TROUSSEAU.

Chaque Elève en entrant à l'école doit être pourvu d'un trousseau composé ainsi qu'il suit :

TROUSSEAU D'UN GARÇON.

Deux paires de draps de lit.
Une couverture de laine.
Six serviettes.
Six chemises.
Six mouchoirs de poche.
Six paires de bas.
Six bonnets de nuit.
Six cravates.
Deux paires de souliers.
Un chapeau.
Une casquette.

Deux habits
Deux gilets
Quatre pantalons
Deux habits-vestes
} pour les deux saisons.

Un couvert
Un couteau
} pour la table.

Une brosse.
Un peigne.
Un canif.
Un écritoire.
Une ardoise.

TROUSSEAU D'UNE DEMOISELLE.

Six coiffes de nuit.
Six bonnets pour le jour.
Quatre robes, deux pour l'été, deux pour l'hiver.

Quatre jupons de dessous.
Six tabliers.
Six schals ou fichus.
Et autres objets comme au trousseau de garçon.

Digitized by Google

Digitized by Google

ANNE TEMMERMANS,

AGÉE DE 20 ANS,

sourde muette et aveugle de naissance à l'Institut de Bruges.

Digitized by Google

INTRODUCTION

A LA

Notice sur l'Aveugle Sourde-Muette.

Le gouvernement ordonna en 1835 des recherches statistiques sur les sourds-muets et les aveugles de la Belgique. Le tableau nominatif de ceux de la Flandre Occidentale me fut communiqué et il me révela l'existence de trois aveugles sourds-muets dans la province. Le cœur me battait à cette découverte; certes, je ne me réjouissais pas de ce qu'il existait de ces êtres si peu privilégiés de la nature, mais je trouvais là l'occasion d'essayer une éducation que je croyais possible, que les autres me prouvaient être impossible, mais dont personne, par le fait, n'avait démontré la possibilité. Je n'eus donc plus de repos que je n'eusse reçu dans mon institution la seule des trois qui fut alors en état de recevoir une éducation; car l'autre était idiot en même temps et le dernier trop jeune encore.

Digitized by Google

Je ne me cachais pas les difficultés de l'entreprise; sans guide et sans aucun exemple d'une pareille éducation devant moi, je n'avais que quelques principes pour me diriger, et l'on sait combien l'application met aisément la theorie en défaut. J'avais cependant foi dans ces principes, car ils étaient simples et j'avais des dames pour les appliquer.

Il y a dans la femme un instinct, une vertu, une faculté, quelque chose que je ne sais pas nommer, et comme un pouvoir mystérieux qui leur donne le moyen de parvenir à se mettre en rapport avec l'âme des enfants et à y verser une notion, là où nous autres, avec nos connaissances et notre vanité, nous ne ferions rien de bon. Mon établissement étant tenu par des dames religieuses qui s'adonnent par vœu à l'éducation des sourdes-muettes et des aveugles, j'ai pu les y employer, et c'est à elles que je le dois de pouvoir espérer avec fondement que ma sourde-muette et aveugle de naissance apprendra la langue.

Les sourdes-muettes de l'institut et les aveugles conversent avec elle, l'aiment bien et se communiquent leurs pensées avec facilité.

Cette fille est l'objet constant de mon étude. Tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle demande, les choses qu'elle raconte, les idées qu'elle exprime, tout est soigneusement annoté.

J'ai divisé ce premier bulletin en quatre paragraphes. Le premier expose la théorie de cette instruction, le second contient l'histoire des aveugles sourds-muets, je décris dans le troisième paragraphe la partie pédagogique et dans le quatrième la partie anecdotique de cette éducation.

Digitized by Google

L'AVEUGLE SOURDE-MUETTE,

ÉLÈVE DE

L'INSTITUT DES SOURDS-MUETS ET DES AVEUGLES

DE BRUGES.

---

§ I.

Partie Théorique.

Les aveugles parviennent à la connaissance de la langue et, à peu d'exceptions près, attachent la même valeur, la même idée aux termes de la langue, que nous. Les sourds-muets aussi, malgré leur malheur, parlent et communiquent, au moyen de la langue écrite, avec la société. De ces deux faits bien connus semblerait devoir découler la conséquence, que la vue ou l'ouïe ne sont pas essentiellement réquises à l'acquisition des langues et que, par conséquent, les aveugles sourds-muets sont capables de recevoir une éducation intellectuelle, au moyen de la langue.

Un préjugé, assez naturel cependant, mais qui cède devant la réflexion et les lumières d'une saine philosophie, nous égare; l'habitude de voir l'un ou l'autre de ces sens présider à l'acquisition de la langue, a fini par nous donner la conviction que, si ce n'est pas

Digitized by Google

l'ouïe, il faut que la vue serve d'intermédiaire et que l'un ou l'autre de ces sens est essentiellement requis.

Sans doute, et je l'avoue, il est des mots dont la valeur ne peut être appréciée que par la vue; tels sont ceux qui désignent les couleurs; ou par l'ouïe, comme sont les mots qui expriment le son et tout ce qui s'y rapporte; directement, les uns ne peuvent pas être appréciés par les aveugles, ni les autres par les sourds-muets, puisque le sens propre pour cette connaissance leur manque; ils ne peuvent en acquérir une idée qu'au moyen d'une synonimie toujours incomplète; mais à l'exception de ces deux ordres de phénomènes physiques dont la connaissance n'est pas essentielle à la culture intellectuelle de l'homme, la langue est à la portée de l'aveugle sourd-muet, comme à celle du sourd-muet ou de l'aveugle.

Constatons d'abord deux faits, que personne ne conteste, mais dont on ne déduit point une conséquence qui ne demande cependant qu'à en découler. Le premier fait est, que les enfans, doués de tous leurs sens, avant d'avoir appris une langue n'en connaissent aucune; telle est encore la position des hommes trouvés dans les bois et qui ont été isolés de la société dès leur tendre enfance, comme Melle Blanc et Gaspard Hauser. C'est sans langue qu'on leur a enseigné la langue, et ils sont parvenus à l'apprendre.

On objecte contre ce que je veux en déduire, et on croit y objecter victorieusement, que ces enfants, que ces hommes étaient doués de l'ouïe. Il est temps de constater un deuxième fait, qui étonnera davantage les personnes qui réfléchissent peu, mais qui n'en est pas moins incontestable; c'est que l'ouïe ne donne pas l'intelligence de la langue, qu'il ne suffit pas

Digitized by Google

d'entendre une langue pour la comprendre. En effet, qui n'avouera que l'on pourrait répéter, pendant des années, tous les termes d'une langue à l'oreille d'une personne douée de l'ouïe, sans qu'elle les comprit; voilà pour la langue parlée, mais il en est de même pour la langue écrite. Je n'ose pas insister davantage sur cette assertion, tellement la vérité en est-elle palpable; or, si l'ouïe et la vue seules ne donnent pas l'intelligence de la langue, leur privation ne peut pas s'opposer à l'acquisition de cette connaissance.

J'avais cette conviction avant d'entreprendre l'éducation de ma sourde-muette et aveugle, et le point où elle est parvenue après des soins de quelques mois, m'a bien convaincu que j'avais jugé juste.

Cette conviction naquit d'abord chez moi de la réponse que j'avais dû faire à la question que je m'étais proposée : Qu'est-ce que la langue? qu'exprime-t-elle?

La langue est l'expression de ce qui est; la langue ne peut être comprise, que parce qu'elle exprime ce qui est; les mots ne sont compris que parce qu'il y a une idée attachée à ces mots, et l'idée doit avoir été perçue, avant que le mot ait pu y être attaché.

Il y a plusieurs ordres d'idées que la langue exprime et qu'il est utile d'exposer, afin d'être clair et de bannir de cette discussion le vague.

1° La langue exprime les faits extérieurs, c'est-à-dire les choses, ou les actions avec lesquelles nous sommes en rapport par nos sens, que nous voyons, que nous palpons, que nous entendons, goûtons etc.

2° La langue exprime les faits intérieurs, c'est-à-dire, tous les phénomènes que nous observons dans nous-mêmes et avec lesquels nous sommes en rapport par

Digitized by Google

notre conscience, qui est aux faits intérieurs ce que les sens sont aux faits extérieurs.

J'appelle faits intérieurs : *juger*, *penser*, *vouloir*, *joie*, *tristesse* etc.

De l'observation et de l'étude de la réalité de ces deux ordres dépend l'intelligence de la langue; elle ne peut être apprise qu'en prenant ces faits pour interprètes. L'impression que ces faits font sur l'homme, doit exister dans une personne, avant que l'on puisse lui donner l'expression, c'est-à-dire, que la chose à exprimer doit avoir été perçue, avant que l'expression ou le mot puisse être compris.

La langue ayant été apprise et comprise sous l'interprétation continuelle des faits, on peut, au moyen de cette langue, déduire soi-même des vérités en combinant celles que l'on connaît déjà, ou recevoir et comprendre la révélation de vérités surnaturelles.

Il nous reste à examiner ce qu'est la langue en elle-même.

La langue est un composé d'éléments divers. Ces éléments sont le *nom*, le *pronom*, l'*article*, l'*adjectif*, le *verbe*, l'*adverbe*, la *préposition* et la *conjonction*. Je n'ai point nommé le *participe*, qui se confond avec les *adjectifs*, ni les *interjections* qui ne sont en effet que des phrases elliptiques.

L'*article*, dans une langue, a son utilité, il précise l'indication de l'objet ou du sujet que l'on nomme, mais n'est pas indispensable, il est des langues qui n'ont pas d'article. L'usage seule règle son emploi et cet usage peut varier d'un siècle à un autre pour la même langue.

Le *pronom* est un remplaçant du *nom*, comme l'indique le terme par lequel on le désigne. Je ne

Digitized by Google

suis pas sûr qu'il y ait des langues qui n'ont pas cette espèce de mot, mais il est bien prouvé qu'il n'y a pas d'idée qu'on ne puisse exprimer sans lui. De sorte que l'*article* et le *pronom* se rapportent directement au *nom*, qui est leur base et dont le type seul se trouve dans la nature.

L'*adjectif* exprime une qualité, un attribut, mais dans la réalité cette qualité n'est jamais séparée de son sujet, ou du *verbe*, car une chose a toujours quelques qualités accidentelles et lorsqu'on frappe, c'est ou *fortement* ou *doucement*, on marche *lentement* ou *vite*. L'*adverbe* n'exprime qu'un attribut du *verbe*, comme l'*adjectif* la qualité d'un sujet.

Le *verbe*. On doit se souvenir de la distinction que j'ai faite, entre faits extérieurs et faits intérieurs que je considère comme les interprètes de la langue. Dans ces deux ordres les *verbes* expriment ou des actions singulières, comme *filer*, *tisser*, *tricoter*, *coudre*; ou bien les *verbes* expriment plusieurs de ces actions particulières par un seul mot, comme *travailler*, qui contient *filer*, *tisser*, *tricoter*, *coudre*, *maçonner* etc. etc. Les faits particuliers interprêtent les *verbes* de la première classe; divers faits particuliers agglomerés comme éléments intégrants font connaître la valeur des autres. C'est-là un avantage que nous procurent les langues.

La *préposition* exprime la relation que l'on découvre par les sens entre deux objets ou quelquefois entre une action et un objet. Deux objets, s'ils sont réellement distincts, ne peuvent se trouver ensemble, sans avoir un certain rapport entr'eux. Rassemblez un livre et une table; nécessairement le livre sera en rapport avec la table, il sera ou *sur* la table, ou *sous* la table, ou *à côté*. Ce rapport est sensible et s'exprime par une *préposition*.

Digitized by Google

La *conjonction* est aux phrases ce que la *préposition* est aux substantifs. Entre deux phrases rassemblées dans un seul tableau de l'esprit, il se trouve toujours une relation qui s'exprime par cette partie du discours (1).

Exemple : *Je marche.* pendant que. *je lis.*
Je prie. avant que. *je dine.*

Nous trouvons donc dans la langue 1° le *nom* et le *pronom*, parce qu'il existe dans la nature des sujets, et bien évidemment s'il n'y avait pas de substances, il n'y aurait pas de *substantifs*.

2° La langue possède des *adjectifs* et des *adverbes* parce qu'il y a des attributs.

3° Le *verbe* est, parce qu'il y a des actions, des affirmations, etc.

4° Il existe des *prépositions* et des *conjonctions* parce que les sens ou l'intelligence saisissent les relations entre les sujets ou entre les phrases.

Les divers éléments essentiels du discours existent dans toutes les langues, parce que le type de ces éléments se trouve dans la nature dont ils ne sont que la manifestation. De là vient que l'on peut traduire une langue dans une autre et que la plus perfectionnée peut s'approprier les idées exprimées par toutes les autres langues.

Résumons la suite des idées que nous venons d'exposer. L'expérience nous prouve que la privation de l'ouïe ne s'oppose pas plus à l'acquisition de la langue, que la privation de la vue : ces sens ne donnent

(1) Voir *Le Sourd-Muet et l'Aveugle*, tome 1, page 176.

Digitized by Google

pas l'intelligence des mots, à l'exception de ceux qui expriment le son et la couleur, et les idées de ces deux ordres ne sont pas nécessaires pour acquérir l'intelligence des idées métaphysiques.

Mais la privation de deux sens à la fois n'empêche-t-elle pas l'acquisition de la connaissance de la langue. Qu'on le remarque bien, l'aveugle sourd-muet est né avec les mêmes facultés intellectuelles que nous, il a une mémoire, il veut, il pense, il juge etc. il est en rapport par les sens qui lui restent avec les faits extérieurs de la nature et par la conscience avec les faits intérieurs et s'il sait distinguer les impressions, pourquoi ne distinguerait-il pas les expressions?

Il est vrai, la nature est pour lui muette et sans couleur, mais le tact seul ou le tact, le goût et l'odorat n'offrent-ils pas des moyens de distinguer un objet d'un autre, un fait d'un autre fait etc. Un *couteau*, par exemple, d'un *livre;* un *enfant*, d'un *vieillard*; un *abricot*, d'une *pomme;* un *cheval*, d'un *oiseau; courir*, de *marcher; manger*, de *boire*, etc. Or, s'il peut distinguer cela, pourquoi ne pourrait-il pas s'habituer à appliquer à ce qu'il distingue, un mot différent. Je l'ai dit, la vue et l'ouïe ne peuvent pas féconder son intelligence et y déposer le germe des idées de son et de couleur, donc jamais ces idées ne naîtront chez lui, mais s'ensuit-il qu'il ne distinguera pas un objet d'un autre par son odeur, sa saveur, sa pésanteur, sa dureté ou sa forme; ne distinguera-t-il pas le *chaud* du *froid?* On avouera, j'en suis sûr, qu'il est capable de recevoir des impressions diverses de la nature, où serait donc l'impossibilité qu'il reçut par la société et qu'il comprit l'expression de cette impression?

On m'observera peut-être que je n'ai parlé jusqu'ici

Digitized by Google

que des impressions sensibles et conséquemment que des mots qui les expriment; il est vrai, mais l'on se trompe, si l'on croit que les actions, les faits de la volonté et de l'intelligence ne peuvent pas être aussi nettement distingués que ceux que nous pouvons constater au moyen de nos sens extérieurs : nous avons et le sourd-muet aveugle a comme nous, la conscience de son vouloir, de son désir, de son amour, de sa haine et il distingue ces mouvements les uns des autres.

Mais un aveugle sourd-muet peut-il parvenir à l'intelligence des mots abstraits?

Jamais on n'expliquera bien le développement intellectuel, si l'on n'y suppose une succession de points que l'on ne saisit pas tous, mais qui se tiennent cependant: l'intellectuel sort du sensible et l'abstraction de la réalité, il n'y a pas de barrière entre ces deux ordres, que, pour connaître le second, on doive franchir par d'autres moyens que ceux qui nous ont fait connaître le premier. Ce travail se fait spontanément en acquérant la connaissance de la langue. Le premier mot exprimant une chose physique dont l'intelligence saisit la valeur contient en germe l'abstraction. Vous voudriez expliquer cette génèse, c'est là un travail bien ingrat et que vous n'acheverez sans doute pas, mais constatez le fait, il est facile, et voyez l'enfant se servir de termes abstraits, au début de la vie et aussi justement qu'un philosophe. La mère lui a-t-elle appris cela? non, c'est un travail spontané de sa jeune intelligence au moyen de la langue.

Nous avons vu que malgré la privation de deux sens, l'aveugle sourd-muet peut parvenir à la connaissance de la langue, les sens qui lui restent lui peuvent servir d'intermédiaire. A son tour la langue lui rend un serv ce

Digitized by Google

qui, si nous le saisissons bien, répondra directement à la question que je me suis faite.

Les impressions que les sens reçoivent se réunissent dans l'âme comme dans un foyer et ces impressions sont à l'intelligence ce que le lait est au développement du corps. Le lait ne nourrit que pour autant que l'enfant le digère et cette digestion se fait à son insu, par l'action propre des organes; ainsi l'âme reçoit des impressions, se les assimile et les digère, s'il est permis de parler ainsi. Là, les mots s'imprègnent bien plus de notre intelligence que de la cause qui les excite et le *substantif* lui-même, qui, de tous les éléments du discours, est celui qui se calque le plus sur la nature extérieure, nous offre la preuve évidente de cette vérité (1). La nature ne nous offre que des individus et nos *substantifs* expriment le genre.

Au moyen de la langue, l'intelligence unit ce qui est divisé, généralise ce qui est individuel. Les sens ne saisissent que des *chênes*, des *tilleuls*, des *ormes* etc. et nous nommons l'*arbre;* nous voyons le *vert*, le *bleu*, le *blanc*, le *noir* etc. et nous nommons la *couleur*.

Il y a un second travail de l'intelligence. Elle n'unit pas seulement ce qui est divisé dans la nature, mais elle divise ce qui est uni. Les qualités dans la réalité ne sont jamais séparées de leur sujet, la forme, la dimension, la couleur, la beauté etc. sont toujours attachées à un objet; une action se fait toujours d'une certaine manière; mais quoique unies réellement, l'intelligence, au moyen de la langue, les sépare et se forme une idée de *grandeur*, de *pésanteur*, de *beauté*, et cette vue de l'esprit,

---

(1) Voir *Le Sourd-Muet et l'Aveugle*, tome I, page 154.

Digitized by Google

cette abstraction est aussi naturelle que ne l'est la perception des impressions que la nature fait sur l'intelligence. Comme ce travail intellectuel se fait également dans chaque être intelligent, il n'est pas plus difficile de faire comprendre aux enfants les mots abstraits, que de leur faire saisir ce qu'exprime un mot concret. La vue de l'esprit que les mots abstraits expriment n'est ordinairement qu'obscurcie par les moyens ingénieux et les savantes combinaisons de mots auxquels on a recours pour les faire comprendre.

Il me paraît que les principes que je viens d'exposer et les arguments par lesquels j'ai essayé de prouver en théorie la possibilité d'enseigner la langue aux aveugles sourds-muets, sont plausibles et comme l'application en a été faite avec succès, j'ose penser que ces principes sont justes. Je serais heureux de les voir approuvés ou contestés avec loyauté, mais quels qu'ils soient, j'ai cru que j'étais obligé de les exposer ; il y a ailleurs encore de ces êtres mal partagés par la nature, et rien n'aide à arriver à un but inconnu, comme d'avoir devant soi un chemin battu.

Digitized by Google

§ II.

Partie Historique.

Cette classe d'infortunés est peu nombreuse, le nombre en est cependant plus considérable qu'on ne le suppose, il est même peu de pays qui n'en ont pas. En Danémarck il en existe trois. D'après un rapport de l'institution des sourds-muets de Modène, on en trouve sept en Italie. Plater, auteur du XVIe siècle, rapporte un cas semblable. L'auteur des observations sur l'opuscule : *Cenni storici*, fait mention d'un aveugle sourd-muet qu'il vit à Génève en 1805 (1). Dans l'obituaire du *Gentleman's magazine*, de 1808 (2), on annonce la mort malheureuse d'une sourde-muette nommée Hannah Lamb, âgée de 9 ans, qui avait périe par l'incendie de ses vêtements. La *Bibliotheca Britannica* (3) parle d'une sourde-muette aveugle nommée Marguérite M'Avoy qui savait lire, mais elle en imposait et simulait un malheur dont elle n'était pas atteinte.

Dans un rapport de l'institution des sourds-muets de Dublin (4) se trouve une note touchant un pareil malheureux; c'était un jeune homme de 27 ans, né dans le nord de l'Irlande et privé de la vue et de l'ouïe dès l'âge de 7 ans. Un autre rapport de la même institution mentionne un second cas d'un être aussi disgracié, que

---

(1) *Observazioni all' opuscolo*, Cenni storici etc. p. 29.
(2) Novembre 1808, page 1041.
(3) Mars 1814.
(4) *Third report*, p. 23, 24; *and fourth*, p. 22.

Digitized by Google

l'on avait admis dans l'institut mais qui mourut peu après, et sur lequel conséquemment aucune expérience n'a pu être tentée, expérience, dit le directeur, d'ailleurs tédieuse, difficile et dont la réussite était au moins infiniment incertaine. Trois ou quatre autres cas, dit le même rapport, sont parvenus à notre connaissance et il n'est pas sans utilité d'observer que tous ces cas sont la suite de la petite vérole.

L'auteur des *Cenni storici* (1) parle de deux aveugles sourds-muets en Écosse. J'ai vu à l'institution des aveugles de Glascow une intéressante aveugle sourde-muette âgée de 20 ans, mais qui n'était devenue aveugle qu'après avoir reçu l'éducation dans l'institution des sourds-muets de cette ville. La pauvre enfant paraissait heureuse ou tout-à-fait résignée. La sourde-muette aveugle dont j'ai parlé ailleurs (2), se plaignait de ce que le temps passait si vîte.

J'ai publié dans le premier volume de mon journal (3) l'histoire du sourd-muet aveugle James Mittchel. Tout ce qu'on a écrit sur ces infortunés mérite l'attention du philosophe. J'ai donc jugé utile de réimprimer ici une notice sur un sourd-muet aveugle, lue le 7 février 1838, à la société philomathique de Perpignan, qui ne paraîtra pas moins importante que celle sur l'aveugle Écossais et qui est peu connu.

---

(1) Page 5 etc.
(2) *Le Sourd-Muet et l'Aveugle*, tome 1, p. 73.
(3) *Le Sourd-Muet et l'Aveugle*, tome 1, page 55 et 63.

Digitized by Google

NOTICE SUR UN AVEUGLE SOURD-MUET,

LUE A LA SOCIÉTÉ PHILOMATHIQUE DE PERPIGNAN, DANS SA SÉANCE DU 7 FÉVRIER 1838.

Dans la petite commune de Passa, département des Pyrénées-Orientales, existe un être sur qui la nature semble avoir voulu épuiser toutes ses rigueurs. Cet infortuné, à qui il ne reste plus, pour communiquer avec ses semblables, que des mains calleuses et grossières, mérite d'autant plus de fixer l'attention des naturalistes et des philosophes, que non seulement il donne une idée de ce que peut l'intelligence humaine abandonnée à elle-même, et sans le concours de nos sens qui servent le plus à la stimuler, mais qu'il nous offre aussi la mesure de l'empreinte que laissent dans l'âme les idées morales, longtemps avant que celle-ci ait pu en concevoir la portée et la valeur.

Simon, dit l'aveugle, fils d'un pauvre cultivateur, et âgé d'environ vingt-six ans, fut frappé de cécité, de surdité et de mutisme à la suite d'une maladie grave dès l'âge le plus tendre. L'époque bien précise à laquelle il fut réduit à cet état affreux d'isolement et de silence n'est pas exactement connue, mais il est très-certain que ce fut vers l'âge de trois ans. On sait que le jeune infortuné parlait déjà quand cette maladie le saisit. A la campagne, lorsqu'un enfant est parvenu à l'âge de deux ans, à deux ans et demi, non seulement il parle bien, mais il est fort, marche seul, va partout, et ses parens en s'absentant de la maison, l'abandonnent à lui-même dans la rue avec les autres enfants; avant le terme où l'appareil locomoteur a acquis toute cette force et cette solidité, certains parens, pour empêcher l'enfant de sortir de la maison en leur absence, ce qui l'exposerait à des dangers qu'il ne pourrait pas éviter, l'attachent par les jambes au pied d'une table, au moyen d'une corde assez longue pour lui permettre de se traîner par toute la chambre : Simon en était encore à ce moment de la première enfance, quand

Digitized by Google

il fut frappé de la maladie qui lui fut si fatale; ce qui suppose l'âge de deux ans et demi ou trois ans au plus. J'insiste sur ces circonstances, parce qu'il est très-important de bien établir le temps où l'intelligence du malheureux reçut les germes qui devaient être fécondés plus tard, et parceque son état actuel montre quelle est la puissance des impressions morales que l'âme reçoit déjà à un âge aussi tendre, impressions qui, purement mécaniques d'abord, se sont développées ensuite de leur propre semence quand le besoin de se rendre raison de ce qui se passait autour de lui, força le pauvre enfant à se replier sur ses premières sensations.

Simon aime la propreté, et n'est pas insensible à la vanité. Soigneux de faire réparer les déchirures survenues à ses vêtemens, du drap un peu plus fin, une casquette plus élégante le flattent beaucoup, et si dans le costume d'un autre il palpe quelque chose qui ne soit pas dans le sien, il ne cache pas le dépit que lui fait éprouver l'espèce d'infériorité dans laquelle le place cette différence par rapport aux autres personnes de sa classe; car du reste il a des idées très-exactes sur l'inégalité des rangs sociaux, et il sait très-bien graduer en conséquence ses marques de considération, de déférence ou de respect. Il reconnaît au tact tous les habitans, tant de sa commune que des lieux voisins avec qui il est en connaissance, et celui qu'il a traité familièrement jusque-là, s'il est promu aux fonctions de maire ou d'adjoint, ce qu'on lui indique par le signe de l'écharpe, celui-là devient pour lui l'objet d'un respect dont il ne se départ plus tant qu'il conserve sa magistrature.

Sous le rapport de l'adresse, Simon fait tout ce qu'il est possible de faire quand on n'a pour guide que l'instinct, pour conseil que le sens du toucher, pour outils qu'un couteau, des clous gros ou petits et des objets semblables. Il nettoie les harnais des chevaux, et fourbit les cuivres et sait très-bien reconnaître au doigt les parties qui ne sont pas aussi brillantes que les autres. Un appartement n'est jamais mieux balayé que quand c'est lui qui s'en charge, et il gronde par ses grognemens, les servantes quand elles ont laissé quelque légère saleté en balayant elles-mêmes. Il devide les échevaux les plus difficiles, et on lui laisse le soin de démêler les plus embrouillés; ce n'est pas que Simon soit plus patient qu'un autre; au contraire, très-vif et pétulant, son activité inquiète, qui ne peut s'épancher

Digitized by Google

que par des mouvemens continuels, ne le laisse jamais en repos : il s'impatiente, se dépite, trépigne, mais n'abandonne jamais ce qu'il a entrepris qu'il ne l'ait mené à terme. Un dé en or ayant été égaré un jour par l'une des filles de madame J..... (qui l'ayant recueilli quand il se trouvait à peu près délaissé par ses parens, après le malheur qui n'en fesait plus pour eux qu'une inutile charge, l'a toujours gardé dans sa maison), après de longues et inutiles recherches de la part de tous les domestiques, on fit comprendre cet accident à l'aveugle, et l'aveugle sut retrouver l'objet perdu.

Simon répare quelquefois lui-même ses vêtemens, et il le fait avec adresse; pour enfiler son aiguille il la présente devant sa bouche, en tate le trou avec la langue, et y glisse la pointe du fil (1). Il s'est fabriqué lui-même avec quelques planches une armoire, à la porte de laquelle il a attaché une serrure dont il garde et cache soigneusement la clef, parce que c'est-là qu'il serre ses nippes, et surtout son argent dont il connaît très-bien le prix. Distinguant facilement le cuivre de l'argent, et la valeur des différentes pièces de monnaie entre-elles; il sait quel est le prix des services qu'il peut rendre, et que quelques sous en sont le payement. Il reçoit avec plaisir des petits enfans de sa maîtresse le don de quelque légère monnaie d'argent, mais il n'accepterait pas d'eux une offrande plus considérable, une pièce de cinq francs, par exemple: la main des père et mère peut seule, dans ses idées, se permettre une semblable générosité envers lui.

Simon a été sur le point de manquer une fois, on le suppose du moins, à l'extrême probité qui le caractérise. Il se glissait furtivement, à travers la haie, dans le jardin de sa maîtresse, quand il en fut empêché par deux douaniers qui le connaissaient et qui le menacèrent de la prison. Plein de trouble, il alla se jeter aux pieds de madame J....,

---

(1) Cette circonstance me rappelle un homme, qui, né sans bras et sans jambes, et n'ayant qu'une main attachée à une épaule, sans intermédiaire, découpait une fleur sur du papier, en tenant les ciseaux avec sa langue et sa lèvre inférieure qu'il allongeait comme un doigt. Cet homme existait à Messine en 1807, où je l'ai vu exécutant une foule de petits travaux, et entr'autres celui dont je parle. Il avait commencé par peindre, fort grossièrement comme on le pense, cette fleur en tenant le pinceau avec ses lèvres.

Digitized by Google

qui ne comprit bien ce qu'il voulait lui exprimer que quand elle eut appris par ces mêmes douaniers ce qui s'était passé. Peut-être, au reste, a-t-on supposé à tort une intention coupable; l'obstination que mit Simon à ne pas dire ce qu'on présume qu'il allait dérober et à ne pas désigner la personne qui l'aurait poussé à cette mauvaise action, pourrait bien ne montrer, dans cette tentative à s'introduire à travers la haie dans un jardin où il lui était libre d'entrer par la porte à toutes les heures du jour, qu'une sorte d'espièglerie que la peur que lui firent les douaniers, en feignant de l'arrêter, a pu lui faire considérer comme une faute. Ce qu'on sait très bien, c'est qu'il se reprocha amèrement cette faute, car pendant plusieurs jours son extrême agitation annonça le trouble de sa conscience.

Simon sonne la cloche de l'église et en différencie les tintemens, suivant les circonstances de messe, vêpres, baptême ou enterrement. Un livre mis dans ses mains lui en a-t-il remémorié l'usage? il le tient ouvert sous ses yeux, semble y lire et tourne les feuillets par intervalles.

Si l'on considère que les seuls moyens de se faire entendre de ce pauvre aveugle sourd-muet se réduisent à quelques attouchemens sur sa personne et dans ses mains, attouchemens qui ne sont assujettis à d'autres règles qu'à l'idée que se fait l'interlocuteur qu'il se fera mieux comprendre par tel signe que par tel autre, on sera émerveillé de la prodigieuse intelligence de cet infortuné qui se trouve forcé de se composer autant de langages, pour ainsi dire, et autant de dictionnaires qu'il y a de personnes en rapport avec lui; et ceci est si vrai, que si un nouvel individu veut entrer en communication avec lui, il se passe quelque temps avant que Simon puisse le bien comprendre. Une fois initié, quoi que ce soit qu'on veuille lui dire, son intelligence va au-devant des signes et divine tout, et on peut lui faire remplir des commissions fort compliquées, et voici un exemple : des demoiselles étrangères à Passa se trouvaient dans cette commune; mademoiselle F. J... chargea l'aveugle d'aller de sa part engager l'une de ces demoiselles, qu'elle désigna, à venir avec son ouvrage passer la soirée chez elle : cette commission très-bien comprise fut exécutée à la lettre.

Simon reconnaît au tact toutes les personnes de sa commune et des environs, et les désigne chacune par un signe quelconque; il prend un air réservé s'il s'aperçoit que celle qu'il palpe ne lui est pas connue. S'il parle d'un enfant, il ajoute

Digitized by Google

au signe du père celui de la taille de l'enfant, et il compte avec ses doigts le rang numérique de la naissance de cet enfant, s'il y en a plusieurs, et levant plus ou moins la main en réservant toujours la plus haute taille pour le père, quand même la stature de l'enfant serait plus élevée. Il apprécie parfaitement le temps et les distances; il connaît les jours de la semaine et sait combien il y a d'heures de chemin de la commune qu'il habite aux lieux circonvoisins. Il soigne les chevaux et les mène à l'abreuvoir aux heures réglées, sans jamais se tromper; il charge le fumier sur les charrettes, et bêche le jardin en arrachant avec soin les mauvaises herbes et en menageant les bonnes. Comme il bêchait un carré de fraisiers, la fille de sa maitresse en arracha un plant qu'elle lui mit dans la main; il protesta aussitôt que ce n'était pas de son fait, et se fâcha du soupçon conçu contre son adresse. Il faudrait rapporter sa vie entière si on voulait énumérer les preuves de son intelligence. En voici quelques traits d'une autre nature : conduit il y a quelques mois à Perpignan, il entra, en la compagnie des personnes qui l'avaient amené, chez un marchand de fer, et là il reconnut et expliqua par ses signes l'usage de tous les outils, instrumens et autres articles de fer, qu'on s'amusait à lui faire palper, quoique ce fût pour la première fois qu'il touchât ces sortes d'objets dont il n'avait eu jusque-là aucune idée. Ce fait, qui m'avait été rapporté par des témoins oculaires, m'a été encore confirmé par le marchand de fer lui-même.

Simon sait toute la reconnaissance qu'il doit à la femme respectable qui l'a accueilli dans son infortune et qui n'a cessé de pourvoir à son existence, et cette reconnaissance il la témoigne autant qu'il lui est donné de pouvoir le faire. Une chûte cruelle ayant été suivie d'une fracture de femur chez cette dame, dont l'âge avancé ne permit pas au calus de se bien consolider, une claudication pénible en a été la conséquence. Simon met la plus soigneuse attention à enlever sur le passage de cette dame, partout où il sait qu'elle peut aller, toutes les petites pierres, les plus légères parcelles de bois, tout ce qui pourrait, en occasionnant la moindre inégalité sous son pied, rendre sa marche plus pénible.

Une des filles de madame J.... habite Perpignan et va de temps en temps voir sa mère à Passa. Simon aime beaucoup cette dame, et c'est une joie pour lui que d'apprendre sa

Digitized by Google

prochaine venue. Au jour précis de son arrivée, il ne manque pas de se porter à sa rencontre à une assez grande distance du village. Muni d'un long roseau, il se place dans un des fossés qui bordent la route étend son roseau en travers du chemin. Dans cette position, il attend qu'une certaine sensation que le roulement de la voiture occasionne dans l'air, apparemment, soit transmise à sa main par le roseau, et lui annonce l'approche de cette voiture. Quand cette sensation lui est parvenue, il se lève pour se faire apercevoir du cocher, qui arrête alors ses chevaux et le touche du bout du fouet; dès qu'il se sent ainsi touché il s'élance à la tête des chevaux, qu'il embrasse, et va tout joyeux s'asseoir derrière la voiture pour se faire porter au village, ce qui est un bonheur pour lui.

Madame J..., ayant dû s'absenter de Passa, Simon, par un motif qu'on ne peut pas connaître, partit de la maison le jour même du départ de cette dame et n'y revint que le jour de son retour : on sut qu'il était allé passer ce temps dans une métairie du voisinage, où il remplissait tous les travaux qu'on exigeait de lui pour prix de la nourriture qu'on lui donnait.

Couché dans une grange, hors de la maison, avec des travailleurs qui, par malice, ne l'éveillaient pas au moment où ils se levaient et où, avant d'aller au champ, ils allaient manger la soupe, ce qui la lui fesait ensuite trouver froide quand il descendait, Simon eut recours à l'industrie pour être à la cuisine en même temps qu'eux; il attacha au loquet de la porte de cette grange, du gros fil qu'il fit remonter au grenier à travers un intervalle existant entre les planches nues du plancher et la face intérieure de la muraille, et au moyen des clous qu'il planta, il conduisit ce fil au-dessus de son lit, en le faisant descendre juste au point où une pierre attachée au bout de ce même fil, pourrait toucher ses pieds quand le loquet serait soulevé. Averti par ce mécanisme, qu'il avait si bien dissimulé qu'on fut longtemps à le découvrir, il s'asseyait à table presque aussitôt que les travailleurs, au grand étonnement de tous.

Voici d'autres traits de son intelligence dont il est plus difficile de se rendre raison.

Simon sait qu'il existe des gendarmes, et comme ses idées sur le juste et l'injuste et sur la justice distributive paraissent bien exactes, il sait que les fonctions de ces gendarmes sont d'arrêter les malfaiteurs et de concourir à l'exécution

Digitized by Google

des lois, dont il paraît avoir le sentiment, autant qu'on peut en juger par le peu de faits sur lesquels on a pu établir ces présomptions. Il sait encore qu'il faut être soldat à un certain âge, et qu'ayant tiré au sort lui-même il aurait pu le devenir si son infirmité ne l'en avait affranchi d'avance. Comment a-t-il pu se rendre compte de tout cela? c'est ce que l'insuffisance du langage qui le met en rapport avec les hommes rendra à jamais un mystère impénétrable. Quelques détachemens qui se sont trouvés cantonnés à Passa ont bien pu lui faire prendre, par le toucher, quelque idée du métier de soldat, mais non pas de la nécessité de le devenir à vingt ans.

Ce n'est pas tout. Si l'on place un fusil entre les mains de Simon, il se met à faire l'exercice. Un petit coup du bout de doigt sur son épaule est le commandement pour passer d'un temps à un autre, et il parcourt ainsi tout les mouvemens de l'école du soldat, jusqu'au coup de feu inclusivement : pour la détonation, il pousse une sorte de glapissement guttural. Il est probable que les mouvemens automatiques du maniement du fusil il les a appris en jouant avec d'autres enfans, qui ont pu lui enseigner les différentes positions du bâton ou du roseau en guise de fusil; quant au bruit de la détonation, il est assez vraisemblable qu'on lui aura fait quelquefois décharger une arme, et que l'explosion s'est fait sentir à lui par cette sensation que les sons extérieurs impriment d'une manière très-confuse à la membrane du tympan chez les sourds-muets.

Un jeune militaire de Passa en congé devant rejoindre son régiment, un gendarme envoyé pour lui en donner l'ordre ne le trouva pas dans la commune et s'en retourna après avoir fait part de son mandat au maire. Simon qui le sait se porte à la rencontre de ce jeune homme, quand il sent le moment où il doit revenir chez lui, et lui explique tout ce qui s'est passé; il feint de tirer un rouleau du cylindre de fer-blanc dans lequel les militaires en congé renferment d'ordinaire leurs papiers, lui fait entendre qu'un gendarme, dont il figure sur lui-même le costume par des gestes rapides et expressifs, est venu; qu'il doit, lui, militaire, se rendre à Elne, qu'autrement les gendarmes l'arrêteront, et il saisit lui-même par ses vêtemens sur la poitrine, comme si on l'empoignait.

Simon reconnut un jour que pendant que le maire de sa commune, chez qui il entre familièrement comme dans

Digitized by Google

toutes les maisons du village, était absent, on lui avait volé du blé; dès que celui-ci est de retour il lui dénonce le vol et les coupables. Comment avait-il pu l'apprendre? pour le savoir il aurait fallu le surveiller, dans l'impossibilité de s'en faire rendre compte par lui-même. Une semblable découverte faite par un homme dans sa position, paraissant trop extraordinaire pour y croire légèrement, on fait comprendre ces doutes à Simon, qui fait alors suivre pas à pas les traces du vol, depuis la porte de la rue jusqu'au grenier, au moyen de quelques grains qu'il palpe sur le chemin et fait remarquer, et il met ainsi sur les traces du larcin qui fut ensuite pleinement constaté.

Simon éprouva un chagrin très-vif à la mort de sa mère. Pendant toute la durée de la maladie qui amena cette funeste issue il ne la quitta pas un instant. A mesure qu'il sentait que la vie s'éteignait en elle, il se penchait sur sa bouche pour recevoir sur son visage le souffle de sa respiration. Dans les derniers momens, il cherchait avec une extrême anxiété et dans la plus grande agitation, tout le long du bras de la malade, les battemens du pouls, et consultait à tout moment son haleine. Quand enfin aucune impression de vie ne frappa plus son doigt, ni sa figure : quand il fut bien convaincu que sa mère n'existait plus, il s'abandonne à toute sa douleur; et pourtant il savait très-bien que sa mère l'avait à-peu-près abandonné dans sa propre infortune!

Tout ce qui précède tient à l'intelligence que j'appellerais mécanique : voici qui se rattache à un tout autre ordre d'idées, à l'intelligence spirituelle.

Simon sait qu'il faut chômer le dimanche et les fêtes, et il n'y manque pas. Il assiste à la messe avec un recueillement qui atteste qu'il est pénétré de la gravité de l'acte religieux auquel il participe. Aux mouvemens qu'il sent autour de lui, il connaît s'il faut se lever pour la lecture de l'évangile ou s'incliner pour l'élévation. Ceci ne serait encore que de l'imitation; mais ce qui ne l'est pas, c'est l'attitude toute mystique qu'il prend dans cette dernière circonstance, l'air de componction avec lequel il se tient prosterné et frappe sa poitrine. Ceci ne saurait être seulement de l'imitation, car il y a aussi du sentiment, et le sentiment ne se palpe pas. A voir alors cet infortuné, on croirait que de tous les assistans c'est lui qui comprend le mieux tout ce qu'a d'auguste le mystère qui se célèbre; et si autour de lui quelqu'un

Digitized by Google

s'agite dans ce moment, il le tire par ses habits pour le forcer au recueillement que cet acte impose. Cependant, quelque puissante que soit l'énergie de son intelligence, quelle que soit la subtilité de pénétration de son esprit pour s'emparer de tout ce qu'on veut lui communiquer relativement aux actes de la vie, avec des moyens aussi bornés que ceux qu'on a pour se mettre en communication avec lui, jamais on n'aurait pu arriver jusqu'à lui inculquer des idées religieuses, parceque ces idées sont d'un ordre métaphysique, et qu'abstraites, elles ne pourraient être transmises à l'entendement par de simples attouchemens sans des études longues et profondes entre le maître et l'élève. Ce qui, à cet égard, se passe chez Simon ne peut donc être que le produit de la réflexion à la suite du développement ultérieur, dans les cases de son cerveau, de ce qui a pu frapper sa vue ou son ouïe à cette époque de la première enfance où les idées morales ne sont pas supposées devoir y laisser, sinon aucune impression, du moins une impression durable. Ce qui me semble venir à l'appui de ce dépôt du genre des idées abstraites dans le cerveau avant que l'esprit puisse les saisir, c'est que Simon connait et distingue très-bien ceux des sacremens qu'il a pu voir mettre en pratique avant son accident. Ainsi, en jouant, il y a bien des années, à faire la chapelle avec le plus jeune des fils de M. J.... de P.... il leur vint dans la fantaisie de donner l'extrême-onction à une servante qu'une indisposition retenait au lit, et comme cette servante refusait de se prêter à ce jeu, Simon lui donna un soufflet, lui exprimant par ses gestes que quand on recevait ce sacrement, il fallait être immobile dans son lit, comme mort. Ce n'est pas dans ses jeux avec un enfant qui était plus jeune que lui, que Simon aurait pu prendre une idée si exacte de la partie matérielle du sacrement, et surtout de cette idée de mort qui s'y rattache; cette idée existait déjà dans son entendement. Monseigneur l'évêque de Perpignan se rendant à Passa, pour administrer le sacrement de la confirmation, Simon se donnant un coup sur la joue et mettant ses mains sur ses yeux et ses oreilles, fit comprendre que sa situation l'empêchait d'y participer comme les autres. Il indique le sacrement du mariage en réunissant deux doigts d'une main et les pressant et serrant avec l'autre main, et en ajoutant à ce geste le signe de la bénédiction nuptiale : c'est ainsi qu'il a compris, il y a un an, que deux des petits enfants de sa

Digitized by Google

maîtresse se mariaient ensemble, et qu'il a fait son compliment aux deux époux. Il sait très-bien aussi qu'à la suite de la nôce vient le festin; c'est ce qu'il exprimait par le geste de tourner la broche, en multipliant avec une grande satisfaction les signes de manger et se frappant avec les deux mains sur le ventre.

Un chapelet mis entre les mains de Simon ne lui dit rien, parce qu'il ne peut pas avoir l'idée des prières qu'indique chaque grain; mais il sait que c'est un objet de dévotion, et il baise avec respect la croix qui le termine; pourquoi ce baiser sur cette croix? est-ce parce qu'avant son accident il avait vu les cérémonies religieuses et la vénération qu'on avait pour ce signe; est-ce une simple habitude qu'on lui avait fait prendre dans son extrême enfance et qui s'est perpétuée en lui? Quelle que soit la vraie de ces deux causes, toujours est-il qu'il y a au fond de cela un sentiment, sentiment qui doit prendre sa source dans les idées qu'il se forme de ce signe religieux et qu'on ne peut pas lui avoir communiqué par de grossiers attouchemens. Je me rappelle d'avoir lu dans le Dictionnaire des sciences médicales qu'un enfant allaité en Provence et transporté à Paris avant que sa langue eût pu articuler des mots, les premiers qu'il prononça furent de l'idiôme provençal, le seul que lui parlait sa nourrice avant d'en être séparé. Cet exemple a prouvé que l'impression des sons combinés se grave dans le cerveau avant que la langue puisse en essayer l'imitation; l'exemple de Simon ne prouve-t-il pas, à son tour, que les idées morales et les idées abstraites s'y impriment de même, et que c'est là un germe que la réflexion fait ensuite fructifier. Pour l'enfant qui voit, parle et entend, ou qui dans la privation de l'une de ces facultés possède encore les autres, ce germe, constamment excité et nourri chaque jour par de nouvelles leçons, se développe sans qu'on s'en aperçoive au milieu des distractions qui entourent l'enfance; mais chez l'être moralement isolé en lui-même, cette germination, qui n'est secondée et stimulée que par les réflexions jamais interrompues que lui impose le silence universel au milieu duquel il se trouve, est obligée de tirer tous ses sucs de sa propre substance. Sans son accident, Simon ne serait peut-être qu'un paysan d'une intelligence fort ordinaire; obligé d'être sans cesse recueilli en lui-même, d'alimenter sans relâche son intelligence des souvenirs de ses premières sensations, de faire un usage habituel, con-

Digitized by Google

stant, incessant de la réflexion, de l'appliquer à tout pour parvenir à se rendre raison de tout, pour comprendre par anticipation et deviner sur quelques simples indices tout ce qui est du domaine de la vie sociale, pour se donner une existence intellectuelle afin d'échapper à l'isolement absolu, universel qui le menaçait, Simon est devenu comparativement, un être supérieur. Mais si cet infortune a pu pénétrer dans la profondeur des idées de la divinité, s'il a pu concevoir que la réunion périodique des hommes dans un local spécial a pour objet de rendre hommage à cette divinité ; si d'après quelques bien vagues, et, sans doute, bien informes souvenirs, il a pu comprendre qu'au milieu de ces hommages que les hommes rendent ainsi en commun à Dieu, il est un moment où il se passe quelque chose de plus particulièrement auguste, quelque chose dont il est impossible qu'il puisse avoir l'idée, mais que sa raison lui montre sans doute comme mettant la créature dans un rapport plus intime avec le Créateur, il semble impossible de ne pas reconnaître, avant tout, la préexistence d'une tendance naturelle à des sentimens religieux, la réalité d'idées de vérités éternelles innées dans notre cœur, ainsi que l'ont pensé quelques philosophes.

Je ne pousse pas plus loin les détails sur cet être phénomonal. Cette succincte notice, dans laquelle je me suis strictement renfermé dans le rôle d'historien, peut suffire, je pense, pour appeler l'attention sur un point de psycologie si important à méditer, puisqu'il prouve que tout ce qui frappe l'enfance dès que les organes de la vue et de l'ouïe peuvent jouir de leur faculté de transmission des objets et des sons extérieurs, jette déjà de profondes racines dans le *Sensorium*, et que, par conséquent, l'éducation morale commençant, en quelque manière, par la vie, on ne saurait trop s'attacher à éviter de mettre de mauvais exemples sous les yeux de l'enfant dès l'époque la plus tendre de son apparition dans le monde. Si nous considérons maintenant l'intérêt des sciences physiologiques, morales et naturelles, combien n'est-il pas à regretter que Simon, après que son éducation intellectuelle s'est trouvée complettement développée d'elle-même sur les rares germes déposés de si loin dans le champ de son entendement, n'ait pas été placé dans un de ces instituts si précieux, qui recommandent à la reconnaissance de tous les âges, les noms véritables des De L'Épée et des Sicard, où un maitre patient et habile, parvenant à se faire

Digitized by Google

avec lui un langage complet, eût pu se faire rendre compte de l'origine, du mode de developpement de ses sensations, et explorer ainsi son âme toute pure des mauvaises impressions reçues par les sens extérieurs, et telle, on peut le dire, qu'elle est sortie des mains du Créateur. Serait-il trop tard encore pour l'entreprendre? Je me suis persuadé, quant à moi, que l'intelligence de Simon irait au-devant de l'instruction qu'on voudrait lui donner; et s'il en était autrement, on aurait au moins rempli une sorte de devoir en l'essayant; je m'estimerais bien heureux si la publicité donnée à cette notice pouvait en faire naître la pensée.

D. M. J. HENRY.

P. S. Depuis que cette notice a été lue à la Société Philomathique, on m'a apporté une cage de roseau fabriquée par Simon, et aussi bien faite qu'il est possible de l'exécuter avec un couteau et un clou pour tous instrumens; l'aveugle l'a même surmontée d'un moulin à vent, en bois. Comme il avait estimé ce travail à cinq sous et qu'on voulait lui en donner dix, il a obstinément refusé de recevoir les cinq sous de surplus: il faut être aveugle sourd-muet pour faire preuve, par le temps qui court, de tant de désintéressement et de délicatesse. Ce pauvre Simon a appris qu'il avait été question de lui dans le journal du département, et il s'en est montré tout joyeux: un grain de vanité est dans tous les cœurs!

Je ne doute pas de l'exactitude des faits que contient cette notice. Ces faits acquièrent une certaine garantie par cela seul qu'on les a soumis à une société grave, mais les inductions que M. Henry en tire, me semblent quelquefois marquées au coin de l'exagération; ainsi une attitude mystique, pendant la consécration du saint Sacrifice de l'autel, ne me paraît nullement prouver qu'il comprend ce qu'a d'auguste le mystère qui se célèbre; un autre fait non moins inexplicable de cette vie d'un aveugle sourd-muet est l'inquiétude avec laquelle il suit les symptômes de la mort de sa mère et la douleur à laquelle il s'abandonne après la cessation du battement de pouls de sa mère; quoiqu'il en soit, l'éveil est donné, et ce curieux sujet sera étudié. Je tiendrai mes lecteurs au courant des observations auxquelles il donnera lieu.

Digitized by Google

M. Henri Berthoud nous a donné, en 1836, une notice bien incomplète mais intéressante, sur un sourd-muet aveugle qui se trouvait à Bicêtre.

Il est sourd-muet de naissance, il a reçu son éducation, et une maladie accidentelle l'a privé de la vue. Et cet homme, ou plutôt ce demi-cadavre, auquel restent seuls la pensée, le toucher et les sens presque superflus en pareil lieu, de l'odorat et du goût, a été jeté dans les dortoirs de Bicêtre.

Mais Dieu a mis dans le cœur de l'homme un besoin mystérieux de la société des autres hommes, et celui qu'éprouvaient si cruellement les décrets de la Providence, ne put se résoudre à végéter comme un brin d'herbe, sans communiquer avec ses semblables. Il inventa donc un moyen ingénieux et simple de converser avec eux; et un matin, après s'être procuré, par hasard, un peu de craie, il traça les mots suivans sur le plancher du dortoir :

Écrivez avec le doigt sur ma main, ce que vous voulez me dire.

Puis, il attendit, dans quelles angoisses, vous le comprenez! que quelqu'un vint à passer. Oh, combien durant une heure d'attente, souffrit cet infortuné, qui se demandait : Est-ce de la craie que je tiens? Ma main a-t-elle bien tracé les caractères? mon souvenir, depuis si longtemps que je n'ai essayé d'écrire, ne m'a-t-il point trompé? verra-t-on dans ces caractères autre chose que des lignes capricieusement tracées au hasard? les remarquera-t-on? et ne sont-elles point déjà effacées?... Et il ne peut voir, il ne peut écouter si l'on vient. Il lui faut attendre là, immobile, silencieux, tout entier à son attente, le cœur palpitant, les mains convulsivement agitées!

Enfin, après une heure, — une heure! — quelque chose touche sa main. O joie! ô bonheur! ô transport!

Hélas! c'est un enfant, qui passe insoucieusement près de lui, et qui n'a point remarqué les caractères tracés sur le plancher.

Il recommença durant huit jours avec persévérance. Mais c'était cette persévérance même qui rendait impossible ce qu'il désirait avec tant d'ardeur; car, à force d'écrire à la même place, il avait fini par former une confusion illisible de caractères.

Enfin, un employé de la maison le surprit recommençant avec désespoir son travail inutile. Il le prit par la main et

Digitized by Google

le conduisit dans une autre partie du dortoir. La joie faisait presque défaillir l'aveugle, qui tomba tout-à-fait évanoui, lorsqu'il sentit écrire, sur sa main, par le doigt de l'employé :

— Je vous comprends.

Alors commença entre ces deux hommes un entretien suivi : première communication de l'infortuné avec les hommes, depuis bien des mois! Il ne pouvait y laisser mettre fin; quand l'employé voulait s'éloigner, il le poursuivait à tâtons, il l'entourait de ses bras supplians, il pleurait; il écrivait sur son ardoise :

Ne me laissez pas seul!

Il fallut plusieurs jours pour calmer une agitation qui pensa devenir funeste à l'aveugle sourd-muet. Enfin, sa joie immense s'apaisa, et il put désormais entretenir des relations avec tous ceux dont il avait besoin.

Quand je m'approchai de lui, il se tenait assis près de son lit, suivant l'habitude qu'il a contractée, et que nécessite l'impossibilité où il est de marcher sans guide, puisqu'il ne peut même se diriger par l'ouïe, comme les autres aveugles. Sa tête se penchait sur sa poitrine avec une expression profonde de mélancolie, et près de lui se trouvaient une ardoise et un crayon qu'il ne quitte jamais.

Lorsque je touchai sa main, il tressaillit, et un sourire triste et doux entr'ouvrit ses lèvres.

Je traçai sur la paume de sa main la phrase suivante :

— Voulez-vous causer avec moi?

Il prit son ardoise, et écrivit sa réponse avec une écriture rapide, grosse, régulière et très bien formée :

— Oui, volontiers.

— Êtes-vous bien malheureux?

Il leva les yeux au ciel et joignit les mains avec un mouvement douloureux.

— Eprouvez-vous beaucoup d'ennui?

Il prit d'abord son ardoise pour me répondre; mais il la replaça sur le lit, et, par une pantomime expressive, cacha sa tête entre ses deux mains. Puis, il reprit l'ardoise et y traça :

— Je n'ai ni jour, ni nuit!

— La prière vous console-t-elle?

— Je n'ai d'espoir et de consolation qu'en Dieu.

— Le goût et l'odorat vous offrent-ils quelque compensation à la perte de vos autres sens?

Il fit écrire deux fois le mot *compensation;* puis par un

Digitized by Google

geste plein de finesse et de malice, il me montra sa gamelle de bois, où nageait un potage d'une odeur peu prévenante, il faut l'avouer.

Je lui serrai la main, et j'allais m'éloigner lorsqu'il me rappela par un signe :

— Dites-moi votre nom, je vous prie? avait-il écrit sur son ardoise.

— Pourquoi?

— Pour m'en souvenir.

— Quel intérêt peut vous offrir ce nom?

— Dans mon existence si vide, le moindre incident n'a-t-il pas un grand intérêt!

Je lui dis mon nom et je m'éloignai. Avant de sortir du dortoir je me retournai, et je vis le pauvre homme, qui me croyait encore là, tendre autour de lui son ardoise que personne ne prenait; je courus la recevoir; il avait écrit :

— Je me souviendrai de vous, car vous m'avez témoigné de l'intérêt.

Il existait en même temps à Bicêtre une autre créature, plus malheureuse encore. Ne sachant quel nom lui donner, il reçut pour signe distinctif le numéro de son lit. N° 14 donc fut trouvé au coin d'une borne, et ne garde qu'un sens unique : le toucher. Sans odorat et sans goût, cet homme ne voit point, n'entend point, il ne sait ni marcher, ni manger.

Il est remarquable que la créature humaine, privée de l'usage de la raison, n'a pas d'elle-même l'idée de sa conservation, et qu'elle ne mange que parce qu'on l'a habituée à satisfaire à ce besoin du corps. J'ai vu, il y a quelques années, un aveugle sourd-muet à Couckelaere (province de la Flandre-Occidentale), qui n'avait pas non plus l'idée d'introduire dans la bouche ce qu'on lui donnait en main pour manger : il fallait lui diriger la main et alors seulement il mangeait. Cet enfant avait cependant un attachement extraordinaire pour une de ses sœurs, une fille de 14 ans, bien douce et bien

Digitized by Google

pieuse, et elle seule parvenait à le calmer lorsque des accès de fureur lui vinrent : à peine sentait-il sa sœur, qu'il était prêt à faire tout ce qu'on exigeait de lui et que le bonheur se peignait sur sa figure.

L'Abeille Médicale parle également d'un aveugle sourd-muet, aussi malheureux et aussi idiot.

Voici un fait extraordinaire cité par M. de Kératry dans son ouvrage des inductions morales et physiologiques.

« Il existe dans le département d'Ile-et-Vilaine un homme, (M. Judicelle, ancien directeur des droits-réunis à Rennes), qui, après avoir perdu l'usage des yeux, est resté pendant dix ans chef d'une administration financière : les personnes qui l'ont approché attesteraient qu'il s'est acquitté de ses fonctions avec une sagacité rarement en défaut. Une surdité totale l'ayant obligé de donner sa démission, il s'est borné à la conduite de ses affaires personnelles ; on ne pouvait se faire comprendre de lui qu'à l'aide de caractères saillans, déposés entre ses mains. Aveugle, il a fait construire sur ses dessins, un hôtel d'une architecture élégante, dont il a surveillé l'exécution. Une réduction cruelle de facultés ne l'a pas empêché de modeler en cire un jardin d'un goût agréable, et où, se faisant porter, par la seule perspicacité de son tact, il a plus d'une fois rectifié le travail de l'entrepreneur. La rigueur du ciel lui réservait une paralysie complète des bras, des jambes, des cuisses et de la surface extérieure du corps ; frappé dans les dernières relations morales qu'il s'était créées, il se fût bientôt éteint, si, en lui effleurant la joue, on ne lui eût appris que ce triste et dernier asile restait à sa sensibilité ; alors, en conformité à ses désirs, car il n'a pas perdu l'usage de la voix, on trace des

Digitized by Google

caractères sur cette partie du visage où le tact s'est réfugié. »

« Il existait, il y a quelques années, en France, une jeune fille sourde-muette et aveugle, position terrible contre laquelle l'art n'offre aucune ressource (1) : tout porte à croire qu'elle avait été dépouillée par des parens avides contre lesquels elle n'avait aucun moyen de réclamer. Elle fut trouvée un soir sur la voie publique, couverte de haillons qui semblaient lui avoir été mis à dessein ; des personnes charitables la conduisirent dans un hospice. L'odeur de ses vêtemens semblait lui déplaire, elle les écartait avec la main, et elle ne se tranquillisa que lorsqu'on lui en eut mis de plus convenables. Un digne magistrat, informé de l'état de cette infortunée, la prit sous sa protection et veilla à ce qu'elle ne manquât de rien ; quoiqu'il semble que sa position la condamnât à une vie tout animale, les facultés de l'âme ne lui étaient pas entièrement refusées. Lorsque son digne protecteur allait la voir, il avait l'habitude de lui prendre la main ; à son départ elle lui tendait les bras en signe de reconnaissance. On serait tenté de croire qu'il existe une perception interne qui lui faisait discerner son bienfaiteur ; il serait posible cependant qu'elle le reconnût à son accueil amical et à l'heureuse influence que la présence de cet homme de bien exerçait sur les soins dont elle était l'objet.

« Un jour qu'on la menait dans une maison particulière, elle sembla éprouver une émotion inaccoutumée, elle ouvrit elle-même la porte d'une chambre

---

(1) *Coup-d'œil d'un Aveugle sur les Sourds-Muets*, par M. Alex. Rodenbach.

Digitized by Google

qui se trouvait à sa droite, saisit une chaise avec empressement, et sembla chercher autour d'elle quelque objet qui lui était familier; comme elle sentit que son attente était trompée, elle croisa les bras, et des larmes coulèrent le long de ses joues. Croyait-elle avoir retrouvé la maison paternelle, sa main cherchait-elle à rencontrer une main amie? celle d'une mère, d'une sœur, d'un père? c'est ce qu'on ne peut deviner. Une profonde mélancolie vint avec le temps compliquer une situtation si affreuse : à l'âge de vingt à vingt-deux ans, elle expira tranquillement comme une personne qui sommeille; on fut même quelque temps sans s'apercevoir qu'elle était morte. »

Une feuille américaine mentionna, en 1817, une sourde-muette aveugle nommée Julie Brace. Elle vivait près de Hartford et était âgée d'environ onze ans. Elle avait perdu le sens de la vue et de l'ouïe à l'âge de quatre ans, par suite d'une fièvre typhoïde.

Sa forme et ses traits sont réguliers et bien proportionnés. Elle est d'un caractère tendre et doux. Elle est surtout attachée à sa petite sœur, qu'elle cajole et berce comme une nourrice. Tout ce qu'elle rencontre sous la main, elle le porte aux lèvres, et se trompe rarement sur sa nature. Si l'objet est trop grand pour le porter aux lèvres, c'est au moyen de ses doigts qu'elle en examine la nature et les propriétés et ne se méprend que très-rarement. Elle aime à cueillir des pommes et d'autres fruits, et choisit ordinairement, avec autant de discernement que si elle était douée de la vue, ce qu'il y a de mieux. Elle se promène souvent dans les champs et cueillit des fleurs, qu'elle découvre à l'odeur qu'elles projettent. Son odeur est d'une exquise délicatesse et elle semble en tirer grand parti.

Digitized by Google

On lui donna un jour un petit éventail, elle le porta aussitôt aux lèvres pour savoir ce que c'était, mais elle le remit après cet examen dans la poche de celui qui le lui avait donné. La mère fit la remarque que Julie en avait déjà un, et que, par un désintéressement rare parmi les voyants, elle croyait sans doute qu'un second serait tout-à-fait superflu. Ce monsieur donna alors cet éventail à une demoiselle du voisinage, à laquelle Julie rendait souvent des visites. Quelques jours après, Julie vit sa petite voisine et passa encore une fois en revue, au moyen de ses lèvres et de ses doigts, tous les joujoux de sa camarade et entr'autres le petit éventail; elle constata aussitôt son identité avec celui qu'elle avait elle-même reçu un jour, et comme cet homme était présent, elle remit le cadeau dans la poche de celui à qui elle supposait qu'il appartenait.

Elle admire les étoffes pour habillements; elle est prudente et ne casse jamais rien, pas même dans les chambres dont elle ne connaît pas la disposition des meubles.

Afin d'éprouver le dégré de son discernement quelqu'un fit, entre autres expériences, semblant d'emporter sa petite sœur : mais elle découvrit aussitôt la ruse en trouvant que ce monsieur avait laissé son parapluie sur la table. Pour lui rendre la pareille, elle sortit un moment, prit prudemment un chardon en fleur, le flaira en marchant et le donna, comme si c'eut été un bouquet, à ce monsieur, mais dès qu'il tendit la main pour l'accepter elle le lui fourra dans la main de manière à lui en faire sentir les piquants.

Il est entré à l'institut de Boston, dans le cours de l'année 1837, une élève, nommée Laure Bridgman, dont la situation lui concilie un intérêt particulier et une vive sympathie. Elle est née de parents instruits

Digitized by Google

et respectables, dans le Hanovre, N. H. Encore tout enfant, elle fut sujette à des accidents douloureux et dangereux; dont on ne paraît pas avoir bien compris la nature. Jusqu'à l'âge de vingt mois quoique jolie et intéressante, elle fut faible et délicate, un souffle aurait suffi pour éteindre sa vie; mais alors elle commença à se renforcer; sa santé parut solidement assise; ses facultés intellectuelles se développèrent rapidement, et lorsqu'elle eût atteint sa deuxième année, elle était plus spirituelle et plus alerte que les enfants ordinaires, déjà elle articulait quelques mots, et avait saisi la différence qu'il y a entre A et B. Mais un mois après, son âme se couvrit encore de nuages; une maladie la conduisit aux portes du tombeau; le mal, cependant, parut avoir quitté l'intérieur, et avoir fixé son siège sur les organes extérieurs des sens. Après cinq semaines de maladie, on remarqua que sa vue et son ouïe étaient détruits à jamais. Durant sept semaines de souffrances et de fièvre, pas un morceau de nourriture ne passa le bout de ses lèvres; on fut obligé de la tenir enfermée dans une chambre pendant cinq mois; une année s'écoula avant qu'elle fût en état de marcher sans soutien et deux années avant qu'elle pût quitter le lit tout le jour. Elle avait alors quatre ans, et comme sa santé et ses forces se rétablissaient, elle apprit à marcher autour de la maison et manifesta le désir d'être employée à quelque ouvrage, non par ses regards, car elle était aveugle, non par ses paroles, car elle était muette. Elle savait à la vérité, prononcer pour un temps les mots qu'elle avait appris avant sa maladie; mais n'entendant pas le son de sa voix, elle perdit bientôt la faculté d'articuler; le son ne répondait pas à la pensée, la volonté perdit son pouvoir sur la langue,

Digitized by Google

et le dernier son qu'on ait entendu sortir de sa bouche fut *livre!* Mais non seulement elle était sourde, et muette et aveugle, son isolement était bien plus complet, l'odorat était tellement émoussé, qu'il était devenu tout-à-fait inutile. Seulement il était affecté par des odeurs mordantes; de plus, le plaisir du goût avait disparu à demi, et elle montrait de l'indifférence à l'égard de la saveur des mets.

Il semblerait que dans ses profondes ténèbres, dans cette tranquillité affreuse, dans cet isolement de toute communication avec des esprits semblables à elle, l'âme immatérielle dût rester dans un état d'imbécillité enfantine, tandis que le corps croissait en taille et en vigueur, ou bien qu'elle ne se serait aperçue de sa solitude, que pour languir et mourir des suites de cette découverte. Mais il s'en fallut; elle devint de jour en jour plus alerte et plus aimable; et en ce moment elle est (pour autant que l'œil le plus scrutateur puisse pénétrer dans le secret de son âme) non seulement au-dessus de tout murmure, mais même contente et heureuse. Le sens du toucher seul reste intact, et la vue de cette fille malheureuse vous remplit d'admiration, non seulement parce qu'elle ramène votre pensée sur la perfection des sens, mais aussi parce qu'elle est une démonstration vivante de l'admirable pouvoir de l'esprit, qui sait adapter ses opérations à toutes les circonstances de l'organisation du corps, se mettre en relation avec les objets extérieurs, et manifester ses propres émotions quelqu'imparfaites que soient ses moyens de communication.

On y voit la plus frappante évidence de la soif de connaître, d'un besoin intérieur, intellectuel qui ne peut s'étancher que par l'acquisition d'une nouvelle

Digitized by Google

idée. Son plus grand plaisir est d'apprendre un nouveau point de couture, une nouvelle manière de tricoter ou de tresser, de recevoir un mot nouveau, ou de découvrir l'usage ou l'application de quelque objet nouveau; et son ardeur à apprendre ne peut être comparée, qu'à la facilité de conception dont elle fait preuve.

Il y a espoir fondé que, si la vie lui est laissée, les efforts patients et constants des hommes généreux, ajoutés à l'adresse et aux conseils des savants, viendront à bout d'introduire beaucoup de lumière dans son affreux cachot, et seront récompensés non seulement par la satisfaction d'avoir fait une heureuse, mais aussi par des aperçus neufs sur les opérations de l'âme.

Il y a là une âme humaine emprisonnée dans un cachot ténébreux et silencieux; toutes les avenues en sont soigneusement fermées, à l'exception de l'organe du toucher, et encore il semblerait que ce sens doive être pâle, cependant il est actif, et lutte continuellement, non seulement pour se mettre en rapport avec les objets extérieurs, mais aussi pour communiquer les sensations qu'il éprouve à l'intérieur. L'enfant est toujours en action; elle croise la maison en tout sens, monte les escaliers et descend; elle folâtre avec les autres enfants ou s'amuse de ses joujoux; elle s'habille et se déshabille promptement et avec précision, et se conduit décemment à table et partout ailleurs; elle connaît toutes les personnes de la maison par le toucher et les affectionne beaucoup. Elle a appris à coudre, à tricoter, à tresser, et s'y exerce avec autant d'habileté et de justesse, que les autres enfants. Mais quelque intéressante que soit cette aptitude matérielle, elle s'efface devant les phénomènes intellectuels que l'enfant présente; elle a un sentiment exquis de décence; une idée (*sense*) du droit de propriété; un

Digitized by Google

amour d'approbation; un désir de paraître proprement et commodément vêtue, et de se faire remarquer en cet état aux autres; une forte inclination à imiter : c'est au point qu'elle veut s'asseoir et tenir un livre constamment ouvert devant elle, à l'imitation de ceux qui lisent. Il est difficile de déterminer si elle a quelque idée du bien et du mal, indépendamment du sentiment qui l'avertit que telle action sera désapprouvée, telle autre approuvée par ceux qui sont auprès d'elle; mais il est certain qu'elle ne gardera aucun objet qui appartient à autrui; elle ne mangera pas une pomme, ou un morceau de gateau qu'elle trouve, à moins qu'on ne lui ait signifié de le faire. Elle prend évidemment plaisir à tourmenter et à embarrasser quelqu'un par ses badinages. Les différentes impressions de son âme sont clairement marquées dans sa contenance, qui change selon que l'espérance ou la crainte, le plaisir ou la peine, le contentement ou le regret la préoccupent; et qui, quand elle s'efforce de comprendre quelque chose, revêt l'expression d'une attention et d'une réflexion profonde.

On regardait comme douteux, quand elle arriva, s'il serait possible de lui enseigner aucun système régulier de signes, pour la mettre en état de communiquer ses pensées et de comprendre celles des autres; cependant on souhaitait beaucoup d'en faire l'expérience, et jusqu'ici elle a réussi fort bien. On prit d'abord les objets qui sont sous la main, tels que couteau, cueiller, livre, etc. étiquetés de leurs noms en lettres saillantes; elle prit plaisir à toucher soigneusement l'objet qui portait ainsi son nom en étiquette, ensuite on lui passa le nom sur un autre morceau de papier, et aussitôt elle apprit à associer le nom avec l'idée de l'objet. Ensuite le nom de l'objet ayant été donné sur un écriteau séparé, on lui

Digitized by Google

demanda de choisir l'objet nommé, parmi plusieurs autres qui lui furent présentés; par exemple, le mot *clé* lui fut donné sur un morceau de papier portant les lettres en relief; elle cherchait aussitôt, en tâtonnant une clé sur la table, et ne la trouvant pas, elle se levait et marchait vers la porte, afin de mettre le papier sur la clé, ce qu'elle fait avec une expression de plaisir extraordinaire. Jusque là aucune attention n'avait été donnée aux lettres qui composent le mot; le pas suivant fut de s'assurer de la précision de ses idées, en lui donnant des caractères de métal portant au bout chacune des lettres séparément, elle eût bientôt appris à les arranger pour épéler le mot; par exemple, l'instituteur touchait l'oreille de l'enfant, ou posait sa main sur un livre, ensuite sur les lettres, et au moment même elle se mit à choisir les caractères et à les ranger par ordre dans un châssis préparé pour cet exercice, et quand elle eut épelé correctement le mot, elle témoigna sa satisfaction, et assura l'instituteur qu'elle avait compris, en prenant toutes les lettres et les portant vers l'oreille ou sur le livre.

Ensuite, elle apprit l'arrangement des lettres selon l'ordre de l'alphabet, et elle s'occupe aujourd'hui à enrichir son vocabulaire de nouveaux mots. Ayant appris l'alphabet et l'arrangement des lettres pour former des mots, qu'elle attachait aux objets, on commença à lui enseigner l'alphabet manuel, en usage chez les sourds-muets, et c'est une récréation, une merveille que de voir comme elle y va rapidement, correctement et ardemment. Son instituteur lui présente un objet nouveau; un crayon par exemple, il le lui laisse d'abord examiner, et se former une idée de son usage, ensuite il lui montre comment il faut l'épéler, en formant des doigts de son élève les signes des lettres, l'enfant se saisit la main, se

Digitized by Google

touche les doigts selon la manière de former les différentes lettres; elle détourne un tant soit peu la tête, comme une personne qui prête bien attention, ses lèvres sont ouvertes, elle paraît à peine respirer, et sa contenance, d'abord inquiète, fait place peu à peu à un sourire, quand elle comprend la leçon. Alors elle lève ses petits doigts, et épèle le mot par l'alphabet manuel, ensuite elle prend tous les caractères et range les lettres, et enfin, pour s'assurer qu'elle ne se trompe pas, elle prend tous les caractères qui composent le mot et les place en contact avec le crayon, ou l'objet en question.

Le progrès de son instruction est lent et tédieux; les différents pas qu'elle y fait, doivent être inspirés par ce qu'elle acquièrt successivement; car elle n'a aucun antécédent qui puisse la guider : mais jusqu'ici, les résultats sont des plus satisfaisants. Elle n'a pas encore suivi assez longtemps le cours d'instruction, pour connaître quelque chose de plus que le nom des objets sensibles, la tâche la plus difficile reste à remplir, celle de lui faire connaître les noms des qualités, des sentiments de l'âme, etc. On ne peut rien préjuger, mais on peut attendre beaucoup de l'intelligence de l'enfant, de l'ardent plaisir avec lequel elle fixe son attention, et du grand effort qu'elle fait pour acquérir des idées nouvelles; non par crainte de punition, ni par espoir de récompense, mais pour jouir de la satisfaction que l'exercice de ses facultés lui apporte.

Le dix-huitième rapport annuel de l'institution pour les sourds-muets de New-York (1) mentionne un aveugle sourd-muet de l'âge de cinq ans, qui existait dans la

---

(1) *Eighteenth annual report, for the year* 1836, *page* 57.

Digitized by Google

ville même, et pour lequel on sollicitait l'entrée dans l'institut, mais qui jusqu'alors n'avait pas encore été admis.

Voilà à-peu-près à quoi se borne ce que l'on connaît de cette classe spéciale de malheureux. Il y a lieu de s'étonner qu'elle ne soit pas plus nombreuse, car la cause la plus fréquente de la cécité influe dangereusement sur les organes de l'ouïe et produit souvent la surdité.

Quant aux observations auxquelles les aveugles sourds-muets ont donné lieu; elles ne peuvent manquer d'intéresser vivement tout philosophe qui veut prendre pour base de ses spéculations des faits; il serait cependant au moins téméraire de tirer du petit nombre de faits connus jusqu'ici, des conséquences absolues, et de baser sur quelques observations isolées encore, un système complèt. Chaque système de philosophie trouverait dans les actes des sourds-muets aveugles quelque argument en sa faveur. Ce qui prouverait peut-être qu'aucun système n'est complet, ni capable d'expliquer en tout, et toujours par ses principes les phénomènes que présente cette classe exceptionnelle de personnes. La conclusion suivante a cependant le mérite de ne pas avoir rencontré jusqu'ici des faits qui lui sont contraires.

Les aveugles sourds-muets ont toujours prouvé que, quoique privé des sens de l'ouïe et de la vue, ils ne sont pas des automates; mais que même dans cet état, ils agissent avec intelligence, et qu'ils raisonnent leurs actes.

Digitized by Google

§ III.

Partie Pédagogique.

L'instruction des sourds-muets a été longtemps considerée comme impossible. Il ne suffissait pas que le Bénédictin Pierre Ponce, mort en 1585, eût instruit des sourds-muets et qu'il eût formé des élèves dont le degré d'instruction surpassa tout ce que l'on a fait depuis et que Jean-Paul Bonnet et Ramiron de Carion eussent publié en 1620 et 1629 des ouvrages sur cette instruction. En vain Jean Bulwer en 1648, Dalgarno en 1661, le docteur Wallis en 1655, Holder, Sibscota, François Van Helmont, le docteur Amman en 1692; en Allemagne Kerger, George Raphel, Lazius, Arnoldi, Heinecke etc., en France même, Pereire etc. avaient-ils produit avant l'abbé De l'Epée des élèves mieux instruits qu'aucun des siens, en vain avaient-ils publié des ouvrages dont les principes sont encore suivis en ce moment à Paris même, tandis que ce que l'on appelle le système de l'abbé de l'Epée y est totalement abandonné. Ce n'est en réalité que depuis l'abbé De l'Epée que la possibilité de l'instruction de cette classe d'infortunés est généralement connue et admise. Mais fort peu de personnes croient encore à celle des aveugles sourds-muets. La majorité est incapable de s'en démontrer la possibilité par le raisonnement et les faits manquent encore pour la convaincre. Je conçois donc qu'on se refuse à croire; mais beaucoup de personnes instruites et éclairées n'admettent pas cette possibilité, je crois que chez ces hommes le préjugé provient de la trop

Digitized by Google

grande vertu que l'on attribue à l'instruction. L'on ne rend pas justice à l'activité naturelle de l'intelligence, qui produit tant et à qui si peu suffit pour se développer. L'instituteur, c'est le jardinier, qui jette le grain dans la terre, mais tout ce qu'il peut pour la production d'une plante se borne à cela. Ayant reçu le germe, la terre et le grain, sans le secours du jardinier, accomplissent un travail mystérieux dont le résultat est ce fruit délicieux, cette fleur éclatante ou cet arbre majestueux.

Je voudrais contribuer à extirper ce préjugé afin d'encourager les essais.

Avant de décrire les moyens dont je me suis servi pour parvenir à communiquer à mon élève la connaissance des éléments de la langue flamande, je crois utile d'exposer ceux qui ont été proposés par d'autres instituteurs. Quoiqu'elles n'aient pu être controlées par l'application, les règles que quelques-uns ont présentées, la théorie qu'ils ont imaginée, méritent éminemment d'être connues.

L'abbé De L'Epée, le premier, offrit de se charger de l'éducation d'un aveugle sourd-muet, mais les recherches pour en trouver un à Paris ne réussirent pas. Il n'existait pas alors à Paris de pareil être et l'essai ne pût être tenté. L'abbé Sicard désirait également de pouvoir commencer cette instruction. » S'il se trouvait quelque sourd-muet, dit-il, dans son discours préliminaire, pour qui cette communication fût impossible ; si le sens de la vue manquait encore à cet infortuné ; si dans l'ordre des exceptions de la nature ; si, parmi ses mutilations affligeantes, nous trouvions, sur nos pas, un sourd-muet et aveugle à la fois, quels seraient nos moyens ? A quelle distance immense il serait des autres hommes cet être si cruellement dégradé ! qu'il serait grand et difficile à combler

Digitized by Google

l'intervalle entre lui et nous ! Quel instituteur donner à cet enfant si affligé ? Serait-ce celui des muets ? Mais tout son art se borne à rendre la pensée visible, à représenter à l'organe de la vue matérielle les opérations de l'œil intellectuel ; et l'infortuné qui a cet organe, n'en a pas le sens. Confierons-nous son éducation à celui dont le talent purement mécanique, au lieu de se borner à exercer les mains des aveugles à des travaux faciles, ne leur apprendrait que d'inutiles tours de force, et ne ferait de ces infortunés que des jongleurs et des ménétriers ? Mais que pourrait-il apprendre à un être qui ne peut entendre ? et d'ailleurs, c'est bien de musique qu'il s'agit ici ? Que peut la main de l'instituteur sur la main de l'élève, quand la langue ne peut exprimer aucun son, quand l'oreille n'en peut entendre aucun, quand la physionomie garde aussi le silence ?

» Je crois avoir prouvé que, dès le commencement, l'homme avait deux moyens pour l'expression de ses idées ; qu'au lieu de choisir une imitation sonore, il aurait pu se déterminer pour les signes manuels ; pourquoi ces signes ne viendraient-ils pas ici à notre secours? Car si les yeux nous manquent pour voir ces signes, n'avons-nous pas les mains pour les toucher? Et si les ténèbres de la nuit n'empêchent pas Massieu de voir par ses mains ce que lui expriment les miennes, pourquoi, pendant le jour qui est pour lui une profonde nuit, notre sourd-muet aveugle ne le verrait-il pas aussi ?

» Ah! si l'essai que je voudrais en faire n'était pas inutile, si, comme je l'ai fait pour les sourds-muets, je réussissais à donner une âme (1) à celui-ci, un pareil

(1) Cette expression est au moins singulière. Le Réd.

Digitized by Google

succès me rendrait plus heureux que ne pourrait l'être celui qui en serait et l'objet et la cause.

» Mon illustre prédécesseur osa bien s'en flatter. Il ne craignit pas d'offrir, par la voie des journaux du temps, de se charger d'une éducation qui avait toujours paru impossible, même depuis que ses succès avaient accoutumé la foi aux plus grandes merveilles. Voici les moyens qu'il me communiqua.

» Un alphabet en fer poli devait servir à former la nomenclature des objets sensibles, et des actions dont la connaissance pourrait être soumise au sens du tact. Il espérait familiariser les mains de l'élève avec ces caractères, et de faire faire à ses mains l'office de ses yeux; de lui faire toucher l'objet, d'une main, et de lui en faire distinguer le nom, de l'autre. Son génie inventeur aurait sans doute imaginé le reste en opérant.

» Je ne me dissimule pas qu'ici les difficultés naîtraient à chaque pas. Car comment convenir, sans se voir et sans jamais s'entendre, du signe à établir entre l'objet et son signe? Je croirais devoir intéresser l'instinct. Je ne donnerais à l'élève un objet agréable, qu'autant qu'il voudrait s'appliquer à en retenir le nom, à en faire le signe, à en combiner les caractères. Ce premier pas serait peut-être suivi d'un second; ce serait la distinction des qualités ou modes des objets. Les couleurs, ainsi que les sons, on le sent bien, n'entreraient pas dans notre échelle; mais les formes des corps qui sont du domaine du tact, seraient les bases de cette métaphysique nouvelle, et les premiers degrés de cette éducation; et puisque, par analogie, les qualités qui frappent le sens de la vue, ont conduit les sourds-muets à la découverte des qualités purement abstraites, morales

Digitized by Google

et intellectuelles, pourquoi celles qui frappent le sens du toucher ne nous meneraient-ils pas au même but? Les procédés dont cet ouvrage donnera le tableau, n'auraient besoin, pour servir au sourd-muet aveugle, que d'être présentés en relief. Les changemens qu'il faudrait y faire nous seraient indiqués par la nécessité. Celui-ci deviendrait, comme le sourd-muet l'a été plus d'une fois, le maître de son instituteur. Ses progrès successifs indiqueraient, à chaque pas, le pas nouveau qu'il faudrait faire. Au lieu de parler aux yeux, il faudrait parler à la main.

» Puisse un pareil système d'instruction n'être qu'un objet de pure spéculation, et l'application n'en devenir jamais nécessaire! Puisse ne jamais naître un enfant assez malheureux, pour n'avoir pour oreille et pour œil que la main! Mais comme un pareil écart de la nature n'est malheureusement que trop possible, songeons d'avance au moyen de le réparer. Rendre un homme à la société, à sa famille, à lui-même; lui rendre à lui-même la société, ses semblables et sa famille, serait une jouissance trop douce et une conquête trop belle, pour en rejeter l'espérance (1). »

C'est bien là le style de Sicard. Quel intérêt ne sait-il pas jetter sur la matière? et s'il eut pu trouver un sujet aveugle sourd-muet, avec son zèle, son âme de feu et ses talents, il aurait, je n'en doute pas, réussi. « J'aurais cru devoir intéresser l'instinct, dit-il, ses progrès successifs auraient indiqué le pas nouveau qu'il aurait fallu faire. » C'est un bien sage conseil.

Un autre instituteur, vers ce temps, publia également

---

(1) *Cours d'instruction d'un sourd-muet de naissance*, Paris, 1803.

Digitized by Google

ses vues sur cet objet, mais ils sont loin d'être aussi raisonnables et aussi raisonnés que ceux de Sicard. C'est M. l'abbé Deschamps, dans son COURS ÉLÉMENTAIRE D'ÉDUCATION DES SOURDS-MUETS (1).

L'abbé Deschamps était un antagoniste de l'abbé De l'Epée; l'un croyait que, pour instruire un sourd-muet, il fallait composer une langue de signes et leur montrer ensuite à traduire ces signes en mots de nos langues; c'est-à-dire, qu'il ne croyait pas à la possibilité d'appliquer immédiatement les idées aux mots. Deschamps ne voulut pas de signes, et montra fort bien l'inutilité des signes méthodiques; mais il croyait à la nécessité de l'articulation pour la connaissance de la langue; il ne distinguait pas assez l'articulation et la langue. Il serait inutile, dit-il, de commencer leur éducation avant de leur apprendre la position des organes pour prononcer. Voici comment il conçoit cette éducation.

« Quoique nous n'ayons jamais travaillé à l'éducation des sourds-muets et aveugles de naissance (2), nous osons cependant avancer notre sentiment sur cet objet, parce qu'il nous paraît conforme à la raison, très-facile dans la pratique, et conséquent aux principes que nous avons détaillés pour les autres. Dans le tableau que nous allons exposer, nous ne donnerons point de nouveaux principes, nous ne ferons qu'ajouter ce qui sera nécessaire à ceux que nous avons développés dans le cours de cet ouvrage. On sent à merveille que si nous avons recommandé la patience et la douceur, c'est ici leur triomphe.

---

(1) Paris. Frères De Bure, 1779, in-12°.

(2) *Cours élémentaire d'instruction des sourds-muets*, par M. l'abbé Deschamps. Paris, De Bure, 1779, page 168.

Digitized by Google

» Nous commencerons par donner à ces élèves une idée du service que nous voulons leur rendre; nous leur ferons sentir que quand nous voulons *boire*, par exemple, nous remuons les lèvres pour le demander, et que la personne qui est avec nous, sait par-là que nous voulons *boire*, qu'elle nous en donne. Nous leur montrons que, comme nous, ils ont une langue, des lèvres; qu'il est nécessaire, pour qu'ils en fassent le même usage que nous, qu'ils les placent comme nous les plaçons nous-mêmes; que nous modifions ces organes de différentes manières. Nous leur ferons sentir ces modifications avec la main, parce que c'est cette différente position qui nous fait parler, qui avertit de nos volontés, qui nous fait demander nos besoins, comme *boire* et *manger*, etc. Nous procédons ainsi; sentant la disposition même de ces organes, nos élèves pourront les imiter, en s'en servant comme nous-mêmes. Ces explications varieront autant qu'il est nécessaire pour les faire comprendre; il serait inutile de vouloir commencer leur éducation avant de leur apprendre la position des organes. Voici notre méthode.

» Nous employerons des caractères relevés en bosse, comme ceux qui servent à l'impression; ceux que nous choisirons sont des caractères italiques, parce qu'ils approchent le plus de l'écriture. En effet, les personnes qui écriront dans la main de nos élèves, se conformeront à l'usage ordinaire de former les lettres; et vouloir s'astreindre à les faire écrire, conformément aux caractères de l'impression, ce serait mettre beaucoup de personnes hors d'état de communiquer leurs idées. Il serait d'ailleurs de la plus grande difficulté de leur faire comprendre que l'usage a introduit des différences entre l'écriture et l'impression, pour la forme et non

Digitized by Google

pour le sens que ces caractères donnent à leur union. Il est donc clair que nous ne mettrons d'autre différence entre leur éducation, par rapport à la connaissance des caractères et à leur formation, que celle que leur aveuglement nous force d'y mettre : c'est de ces différences dont nous allons traiter.

» Le toucher seul peut nous conduire dans cette éducation, il doit faire le même effet que la vue pour les autres. C'est à lui que nous devons recourir; il est comme la base et le fondement de notre travail. La manière de procéder pour les uns et les autres élèves, est la même. La marche que nous avons indiquée, est celle qu'il faut suivre en retranchant toutes fois ce qui est du ressort des yeux, et y suppléant par tout ce qui peut être tributaire du toucher. Ainsi la pression des lèvres, leur position, leur ouverture, le gonflement des joues, la situation de la langue, le degré du souffle, le mouvement du gosier, indiqués par chaque lettre, doivent être expliqués avec la plus grande attention. On joindra à ces principes le toucher des lettres gravées en bosse, d'une grandeur suffisante pour être sentie facilement. De plus, on accoutumera les élèves à prononcer les lettres qu'on leur assignera, soit en leur écrivant dans la main ces lettres ou caractères, soit en les leur faisant écrire dans celle des autres, soit encore en les faisant toucher. Nous ne donnerons que l'explication d'une seule lettre pour ne point tomber dans des redites qui ne pouraient qu'être ennuyeuses. Cette explication sera suffisante pour faire connaître les opérations qu'exigent les lettres et les syllabes; par-là, nous montrerons ce qu'il faut retrancher, et ajouter à toutes les choses qu'on enseignera aux élèves.

Digitized by Google

A

« Nous leur ferons promener leurs doigts sur cette lettre, afin qu'ils en distinguent la forme et le caractère; puis nous tracerons avec notre doigt cette même lettre dans la paume de leur main; nous leur apprendrons à la tracer avec leur doigt dans la nôtre; ensuite nous nous attacherons à leur en donner la prononciation : pour cela, nous nous servirons des principes que nous avons donnés. Il est facile d'appliquer cette méthode aux différentes lettres que l'on enseignera aux élèves.

« De l'exercice de ces principes, il doit résulter, comme pour les autres élèves, la connaissance des lettres et des syllabes; ce qui deviendra d'ailleurs plus satisfaisant dans la réussite, et plus parfait dans les exercices nouveaux dont nous allons parler. »

M. Deschamps explique ensuite la marche à suivre pour leur apprendre à écrire; c'est au moyen de lettres en relief qu'on leur montrerait à rassembler, entre des rainures. Nous avouons, y ajoute-t-il, qu'il faudrait une patience infinie, à cause des répétitions continuelles qu'exige cette éducation. L'auteur écrit ensuite tout un chapître sur la manière de donner aux sourds-muets aveugles une connaissance de la religion et de l'histoire.

« La marche que nous avons suivie pour les autres élèves, dit-il, est la même qu'il faut suivre pour les sourds-muets et aveugles de naissance, dans cette partie, en ajoutant et retranchant ce qui est nécessaire d'ajouter et de retrancher, à cause de leur infirmité. Ainsi par rapport aux premiers, comme ils jouissent de l'usage de la vue, nous nous sommes servi d'estampes qu'ils pouvaient considérer. Les aveugles ne sont point dans ce cas; il faut

Digitized by Google

avec eux avoir recours à un autre moyen, ce sera celui des gravures en relief. Nous croyons que des planches gravées en bois et relevées en bosse, seraient suffisantes.

» Pour mettre plus au fait des explications qu'il est nécessaire de leur donner, nous allons donner celle de la gravure qui représente la création. Nous commencerons par leur faire toucher toute la planche. Nous écrirons alors dans leur main *planche* ou *tableau*. Nous l'écrirons de même sur la table typographique préparée pour eux. Nous leur répéterons cet exercice jusqu'à ce qu'ils sachent assez pour pouvoir le faire d'eux-mêmes. Ensuite nous leur ferons sentir que nous n'expliquerons les figures qu'ils représentent que les unes après les autres, en leur faisant mettre leur doigt sur chacune en particulier. Après cela nous entrerons aussitôt dans le détail de l'explication. Dieu sera la première chose que nous leur expliquerons. Après leur avoir fait toucher la figure qui représentera l'Être suprême, nous leur écrirons dans la main le mot *Dieu;* nous leur ferons écrire d'eux-mêmes ce mot sur leur bureau typographique; ensuite nous leur écrirons *Dieu a fait le monde*. Pour leur donner des idées de la signification du mot *faire*, nous nous servirons des mêmes raisonnemens que pour nos autres elèves; c'est-à-dire, que pour leur faire connaître que rien ne se fait lui-même, nous leur ferons toucher un coffre, par exemple, ensuite des planches coupées de différentes grandeurs et d'autres clouées d'un côté, d'autres enfin que l'on clouera devant eux. Ce n'est qu'en entrant dans ces détails que l'on pourra parvenir à leur donner des notions vraies des choses qu'on leur explique. Chaque détail sera écrit dans la main des élèves, récrit par les élèves dans celle du maître, et porté sur le bureau typographique par les élèves. Ces

Digitized by Google

mêmes explications seront répétées autant de fois qu'il sera nécessaire, pour qu'ils puissent les retenir et les donner d'eux-mêmes; on les variera autant qu'on le jugera à propos. Il est aisé maintenant d'appliquer à l'avantage des aveugles les principes que nous avons donné pour ceux qui ne l'étaient pas. »

Par la marche qu'il explique, l'auteur serait incontestablement parvenu à imprimer des mots dans la mémoire de ses élèves, mais il n'y a pas le moindre doute qu'il n'aurait pas fait appliquer une idée à ces mots; l'enfant aurait rassemblé les lettres que l'on lui avait montré à réunir; mais c'eut été un travail machinal.

M. Haüy a essayé d'instruire une jeune fille sourde-muette et aveugle, mais sans pouvoir y réussir. Le fait se trouve attesté dans la lettre sur les aveugles par Alexandre Rodenbach (page 7), à qui M. Haüy l'a lui-même assuré; mais on n'y ajoute aucun détail.

En Écosse aussi, on a essayé de donner une instruction à James Mittchell. Mais on n'a pu parvenir à lui faire sentir l'utilité de cette instruction, ni le décider à l'essayer. J'ai obtenu l'alphabet au moyen duquel on voulait lui faire lire les mots: les lettres sont de celles que nous appelons *anglaises*, elles sont très-grandes; le relief a plusieurs lignes de hauteur et placées de suite, presque toutes les lettres se tiennent; de sorte que souvent il aurait été impossible au disciple de trouver, au moyen du tact, la séparation des lettres. On n'a pas réussi; je doute cependant que la véritable faute en soit aux lettres.

Avant de commencer l'exposé des moyens dont je me sers pour l'instruction de ma sourde-muette et aveugle, je demande la permission de rappeller sommairement comment je conçois l'instruction de cette classe de

Digitized by Google

personnes. Il me parait donc qu'elle consiste à enseigner d'abord la langue, afin de leur exposer par la langue les vérités révélées; et j'enseigne la langue sous l'interprétation des sens et de la conscience; dans cette première partie de l'instruction, je ne donne l'expression que lorsque la chose à exprimer a été nettement démelée: mais ici deux ou trois difficultés se présentaient à la fois. La pauvre sourde-muette et aveugle Anna devait concevoir la nature du mot; je devais lui faire connaître qu'un mot exprimait une chose; elle devait distinguer ensuite un mot d'un autre, et il ne suffisait pas de lui faire distinguer ce mot d'un autre par sa forme extérieure, elle devait en même temps apprendre à connaître les éléments dont les mots sont composés.

En lui donnant tout d'abord des mots, je ne parvenais pas à lui faire distinguer les lettres, et en voulant commencer par lui faire connaître les lettres, isolément sans y attacher une idée, j'étais sûr que mon élève se dégoûterait de l'instruction dès la seconde leçon. Une lettre pour elle n'était rien. Je ne pouvais donc pas lui donner tout d'abord des mots, encore moins pouvais-je lui donner des lettres pour première leçon.

J'ai très-facilement surmonté ces difficultés. J'observe que c'est la langue flamande qu'elle apprend; mais il est indifférent quelle langue on essaie de leur enseigner, ce que j'ai fait est appliquable à chaque langue.

Pour lui donner dès le commencement une expression et lui apprendre en même temps les lettres, j'ai pris une seule lettre et j'ai fait signifier à cette lettre tout un mot, ayant eu soin de choisir une lettre qui avait quelque rapport de forme avec l'objet que je lui voulais

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

faire exprimer. J'ai donc choisi O (1) et fait sentir que cette lettre devait servir à distinguer la bouche. Cette lettre d'ailleurs entre dans le mot flamand qui exprime la bouche (*mond*).

J'ai joint ensuite deux OO, qui forment les deux premières lettres de notre terme flamand (*oog*) pour signifier œil. Un O indiquait la bouche, deux OO marquaient les yeux. La leçon était bien facile, aussi fut-elle comprise à l'instant, et son dictionnaire se formait déjà de deux mots.

Elle aurait pu croire que tous les mots exprimaient la forme des objets, comme un O marquait la bouche et deux OO les yeux; il était utile de ne lui pas laisser prendre cette idée : je joignis donc aux deux OO la lettre R, qui devint une nouvelle acquisition et formait avec OO le mot flamand *oor* (oreille); tandis que cette lettre R, jointe aux deux lettres déjà connues, faisait une espèce de transition entre l'expression naturelle et l'expression arbitraire.

---

(1) Je joins ici un specimen des lettres que j'emploie à son instruction. Je n'ai pas eu de liberté dans le choix. Ces capitales étaient les seules que j'eusse au moment de commencer l'instruction de l'aveugle-muette Anna; et encore n'en avais-je qu'un seul alphabet. J'imprimais donc l'alphabet, j'en découpais les lettres que je collais ensuite sur de petits morceaux de carton. A présent nous les écrivons nous-mêmes au moyen d'une pointe, et quoique lent, ce procédé nous plaît, car il nous a permis de lui former un livre de lecture. Nous pourrions aussi réduire les lettres presqu'à la grandeur du specimen N° 2, sans augmenter notablement les difficultés de la lecture. D'après mon expérience, il en coûterait fort peu de temps pour remplacer ces lettres capitales par des bas-de-casse et cette dernière forme de lettres offrirait évidemment quelques avantages. Voir mon *Rapport à M. le Ministre de l'intérieur etc., sur les établissements pour les aveugles d'Angleterre et d'Écosse.* Bruges, chez Vandecasteele-Werbrouck. in-8°, 1838.

Digitized by Google

En procédant de cette manière, je m'appuyais toujours sur la chose déjà connue, je divisais autant que possible les difficultés et j'avançais très-vite. Dans l'espace de quelques semaines, elle connaissait très-nettement de vingt à trente mots. J'avais pris de préférence les mots qui exprimaient ses habits. Un bonnet, un fichu, un ruban, un tablier etc. intéressent toujours le sexe, et aussi bien qu'une autre, elle y attache infiniment de prix. Je choisis aussi quelques-uns des mots exprimant ce qu'elle aimait à boire ou à manger, comme *café, du lait, une noix* etc. C'est au moyen de ces mots, qu'elle m'a elle-même la première convaincu qu'elle comprenait très-bien l'usage des mots. Car lorsqu'elle désirait une de ces choses, elle eut recours à son petit dictionnaire et nous faisait toucher les mots qui exprimaient la chose qu'elle demandait. Elle se montrait très-heureuse d'être comprise. Je comprends fort bien ce bonheur. Un aveugle, et à plus forte raison une aveugle-sourde-muette ne fait pas de signes, à moins qu'on ne les leur ait appris, car un signe s'adresse à la vue et ils n'ont pas d'idée de ce que c'est que la vue; mais un signe en relief qu'elle distinguait au toucher et au moyen duquel elle comprit par expérience que les objets pouvaient être rappelés à la mémoire, dût lui paraître une heureuse trouvaille.

Nous lui donnions toujours l'objet pour faire comprendre le mot, la substance pour y attacher le substantif. Pendant les premières semaines de son entrée, un jour son institutrice lui ayant donné un œuf et le mot *ey* (œuf), Anna fit comprendre le désir qu'elle avait de le manger et donna en même temps une pièce de deux centimes, comme pour l'acheter; le marché fut aussitôt conclu, elle mangea l'œuf et j'empochais les deux centimes

Digitized by Google

Je m'attendais bien à ce qu'elle reviendrait à ce marché, car elle avait encore des centimes et elle aimait les œufs. Le lendemain en effet elle cherche le mot *ey* (œuf), le montre à sa maîtresse d'un air qui disait assez ce qu'elle désirait. Je lui fis donner un œuf, elle le toucha, toucha le mot, cajola l'œuf, ria de bon cœur et ne put s'empêcher, sans doute de s'étonner que, au moyen de deux lettres, elle eut obtenu ce qu'elle demandait. Je prévoyais bien qu'elle me proposerait encore d'acheter cet œuf, et je le désirais, car je voulus savoir si une aveugle sourde-muette comprenait l'usage de l'argent. Ayant donc offert, comme la veille, une pièce de deux centimes pour cet œuf, j'acceptais son argent, mais je prenais aussi l'œuf. Elle en rit d'abord et prit sans doute mon manœuvre pour un niche que je lui fis. Je lui laissais le temps de se convaincre que j'agissais sérieusement et que ce que j'avais jugé utile de prendre, je le croyais bon à tenir. Elle se soumit à la fin quant à l'œuf, il m'appartenait; mais elle était révoltée de ce que je ne lui rendis pas son argent, elle le demanda et se fâcha tout rouge de ce que je tardais à satisfaire à cet acte de justice commutative; il était temps de devenir honnête homme, je lui rendis donc son argent et elle me rendit son amitié. J'étais heureux d'avoir trouvé une idée si complète du tien et du mien, de l'usage de l'argent et de la justice commutative dans un être si disgracié. Je parlerai de ceci plus au long dans le quatrième paragraphe de cette notice.

Une fois qu'elle fut parvenu en possession d'une petite nomenclature de mots, elle demanda presque journellement à l'augmenter, et c'est ce qu'elle fait encore. Elle a même un moyen de nous forcer de satis-

Digitized by Google

faire à ses désirs. Elle demande d'abord le mot en prenant la main de sa maîtresse pour faire l'action de lire avec les doigts, puis, avec l'index, elle fait semblant d'imprimer des points sur le papier. Si l'on satisfait à sa prière, elle jouit, on le voit; mais si la religieuse refuse pour l'éprouver, ou tarde, Anna prend le parti de ne plus apprendre; si on veut la forcer, elle demande encore le mot et ne sort pas de là. Que veut-on faire à un enfant qui aime tant à s'instruire? on lui accorde sa demande et qui croyez-vous qui soit la plus heureuse ou l'aveugle-sourde qui enrichit son dictionnaire d'un mot, ou la religieuse qui peut lui donner ce mot? Une mère entendant le premier mot bégayé par son enfant, peut seule avoir une idée du bonheur que l'on goûte alors. Instruire les enfants est un devoir que la Providence impose à la société, mais afin qu'on ne le néglige pas, Dieu a attaché un ineffable plaisir à l'accomplissement de ce devoir.

Anna lisait et comprenait déjà une quarantaine de substantifs, dont quelques-uns exprimaient les noms des religieuses, mon nom ou celui de quelque sourde-muette ou aveugle, et elle se trompait rarement en indiquant la valeur du mot. Pour m'assurer que ce n'était pas à la longueur des mots ou au peu de lettres qu'il contenait qu'Anna distinguait les expressions, mais qu'elle lisait réellement les lettres, je lui appris l'alphabet manuel; dès ce moment j'étais en état de vérifier l'exactitude de sa mémoire: elle lisait d'abord le mot par les doigts, puis je lui faisais répéter le mot au moyen de la dactylologie, c'était lire déjà et écrire.

Je la crus assez avancée pour oser joindre un verbe à ses substantifs. Elle savait distinguer une action d'une

Digitized by Google

autre, aussi bien qu'un objet d'un autre, et ce qu'elle savait distinguer dans la réalité, elle devait pouvoir le distinguer dans son expression. J'employais le verbe à l'impératif parce qu'en effet je devais lui commander les actions que je voulais lui faire exécuter. D'ailleurs, la forme impérative du verbe est la plus simple et la plus régulière.

Mon attente ne fut pas trompée, elle saisit avec autant de facilité le sens du verbe, que la valeur du substantif, et il fallut peu d'exercice pour l'habituer à faire exactement le signe de l'action dont on lui avait écrit l'expression. Quelque bizarre que soit souvent l'association d'un substantif et d'un verbe, elle exécute ce qui est ordonné. Un jour, pour l'essayer, une dame fit la phrase suivante : *Mange la chaise.* Anna lut la phrase, la relut, secoua la tête comme pour dire, on ne mange pas cela, mais enfin elle se décida et prit une chaise dans laquelle elle fit semblant de mordre.

Elle était donc en possession de la phrase, elle savait parler, puisqu'elle connut le verbe; la langue devenait pour elle un moyen de communication. J'avais d'abord omis l'article et dit *Frappe table.* — *Donne main.* Mais je m'apperçus bien vite de mon erreur. Il n'y a pas de motif dont l'explication soit à la portée d'un élève sourd-muet, encore moins à la portée d'une sourde aveugle, pourquoi on fait précéder le substantif d'un article et surtout de l'article masculin, plutôt que de l'article féminin. L'habitude seule devait être ici la maîtresse et le fut si bien, qu'elle se trompe rarement.

Je revins ensuite sur les substantifs, pour lui faire remarquer qu'en y adjoignant les lettres *en* (lettres qui constituent notre pluriel), on désignait plusieurs objets de la même nature. Je fus compris, car la

Digitized by Google

difficulté n'était pas grande, et mon Anna appliqua à tous ses substantifs les finales plurielles *en*, et en saisit parfaitement la valeur et l'usage.

Anna connaissait donc la phrase impérative, et comme elle avait déjà les mots de sœur Aloyse, sœur Philomène, M. Carton, son propre nom Anna, etc. il était facile de lui montrer la phrase assertive en mettant ces noms propres avant les phrases impératives :

Frappe la table.
Anna frappe la table.

et en changeant son nom Anna en *je*, elle écrivit aisément :

Je frappe la table.
Je frappe les tables.

La fréquente répétition, l'usage enfin, comme pour nous autres, lorsque nous apprenons notre langue maternelle, a fait le reste.

J'avais d'abord écrit sur un livre les mots qu'elle demandait ou les phrases que je lui proposais : mais j'avais à craindre que, me contentant de cet exercice, la lecture ne devint pour elle une affaire de mémoire et nullement un exercice intellectuel. Elle aurait peut-être distingué telle phrase à sa position, telle autre à sa longueur ou à un indice quelconque. Ce qui aurait détourné son attention de la lecture des lettres. Pour éviter cela, j'ai fait découper les phrases de son livre en mots, et les coller sur un morceau de carton ; j'ai jeté ensuite pêle-mêle tous les mots de son dictionnaire, substantifs et verbes, dans une boîte ; et c'est dans cette masse qu'elle avait à choisir successivement les mots qu'il lui fallait pour compléter une phrase.

Digitized by Google

Ce nouvel exercice, comme toujours, lui déplut d'abord, il était tédieux, mais sûr. En peu de temps elle s'y habitua si bien, qu'elle le préféra à la lecture de son livre : sans doute parce que cet arrangement lui permettait de varier les combinaisons de mots à volonté.

Tantôt je composais une phrase que je lui donnais à lire et dont elle exécuta aussitôt le sens : tantôt j'agissais et je lui faisais rendre compte de mon action par des mots, c'était lire et écrire ; c'était entendre et parler. La communication par la langue fut établi entre nous dès ce moment.

J'étais aux aguets pour découvrir si, par elle-même, Anna ne chercherait pas à introduire quelque ordre dans ses mots, afin de ne pas être obligé de remuer toute cette masse à chaque phrase qu'elle avait à écrire. Elle est si ingénieuse que mon attente était raisonnable : et tout réussit comme je l'avais prévu. Impatiente d'être toujours obligé de passer en revue toute sa boîte pour y découvrir le mot voulu, elle mit de temps en temps quelques mots à part et jouissait, on ne pouvait s'y tromper, lorsque les mots mis séparément revenaient dans les phrases qu'on l'obligeait à écrire. C'était pour l'encourager, que je m'attachais souvent à demander tout juste les expressions qu'elle avait classées, ce qui lui était très-agréable. C'est alors que, suivant la voie qu'elle m'avait elle-même tracée, je fis faire dans le tiroir de la table devant laquelle on l'exerce, des cases carrées. Chaque case est destinée à une classe de mots. Les parties du corps, les meubles, les noms des personnes, les pronoms, ses habillements, les noms des ustensiles, des animaux, les verbes, ses prépositions etc. ont chacune une case séparée. C'est elle qui les a choisies d'après sa convenance et ayant trouvé

Digitized by Google

par expérience que telle classe de mots qu'elle avait d'abord mis dans le fond, se trouveraient mieux sur le devant, elle les a déménagés; et comme il n'y a pas lontemps que ce classement est introduit, elle n'en est pas encore tout-à-fait contente; et il se passe rarement une semaine sans qu'elle y introduise un petit changement. Un mot nouveau ayant été bien examiné, est aussitôt exactement casé et elle n'a plus aucune difficulté pour le trouver au besoin.

On trouvera peut-être que j'entre dans de trop petits détails; sans cette crainte, j'en dirais de plus petits encore: c'est par préjugé sans doute, mais tout cela me parait intéressant, et je sais cependant que tout cela ne peut pas intéresser également un autre. Je juge de mon prochain d'après moi-même, et je n'ai pas la moindre envie de passer mes nuits à regarder les cieux avec M. Quetelet pour guetter quelque petite étoile qui filera peut-être dans l'immensité, je lui laisse ce plaisir, sans l'envier; cependant je le conçois.

Mais au lieu de lui faire écrire des phrases, au moyen de mots, pourquoi ne pas lui donner les vingt-cinq lettres de l'alphabet, afin de former des mots au moyen de lettres séparées? Le résultat évident et incontestable de la voie que j'ai suivie est déjà, que mon Anna a une idée nette d'un dictionnaire; elle classe ses nouvelles acquisitions, l'ordre s'introduit dans son intelligence. Il est aussi moins difficile de choisir un mot tout complet et de le classer dans l'ordre grammatical qu'il doit occuper, que d'être obligé de le former soi-même, au moyen de lettres. Elle avait besoin de toute son attention pour apprendre les éléments de la phrase, c'eût été imprudent de diviser cette attention en la forçant de se fixer sur les éléments des mots: or diviser les

Digitized by Google

difficultés, c'était les diminuer. Cela était essentiel dans mon cours d'instruction de l'aveugle sourde-muette.

Je lui montre à présent à écrire, et un peu d'exercice suffira pour l'y habituer. Dans l'écriture que je lui enseigne, je n'emploie ni encre, ni crayon; je la dégoûterais en lui imposant un travail dont elle ne concevrait pas le but; et quel but pourrait-elle supposer à une action qui, selon elle, ne laisse aucune trace sensible. J'emploie donc la machine à écrire des aveugles. Cette écriture en points est de l'invention de M. Barbier, mais M. Braille, répétiteur aveugle à l'institut des jeunes aveugles de Paris, a changé toute l'économie de la machine et peut passer pour l'inventeur de l'écriture en points.

J'ai parlé de cette écriture tout au long dans le premier volume de mon Journal : *Le Sourd-Muet et l'Aveugle*, pages 222 et 227, et dans l'ouvrage intitulé: *Les établissements pour les aveugles en Angleterre* (1). Au moyen d'une machine très-simple, la main des aveugles est dirigée si exactement, que le clairvoyant n'écrirait pas plus régulièrement. C'est de cette manière que les aveugles se forment une bibliothèque de lecture à peu de frais. Les lettres se forment au moyen de six points différemment combinées, mais d'une manière tout-à-fait arbitraire; j'ai publié dans le Journal déjà cité un alphabet en points dans lequel la forme ordinaire des lettres est conservée, autant qu'il était possible de le faire avec une combinaison de six points. En guise de specimen, je joins ici un mot écrit d'après l'alphabet de Paris, ainsi que d'après l'alphabet que

(1) Bruges, chez Vandecasteele-Werbrouck. in-8°, 1838.

Digitized by Google

je propose et dont je me sers dans l'instruction de mon Anna.

ALPHABET FRANÇAIS.	ALPHABET DE BRUGES.
L I E F D E	L I E F D E

L'usage d'un alphabet purement arbitraire aurait interrompu la chaîne de son instruction; jusqu'ici je m'étais continuellement appuyé sur la chose connue pour faire connaître l'inconnu. Si je m'étais servi de l'alphabet de Paris, je n'aurais pas pu lui expliquer pourquoi je lui donnais deux formes différentes pour une même lettre; je l'aurais troublée, déroutée et quel malheur, lorsque son instruction était si bien entamée. Les lettres de l'alphabet, au contraire, que je lui ai donné, conservant une ressemblance frappante avec la forme qu'elle connaissait, il m'a suffi d'un peu de patience et à elle d'un peu de bonne volonté, pour trouver que la lettre L, par exemple, écrite avec sa machine , était la même lettre qui se trouvait dans son livre ; aussi l'a-t-elle bientôt senti.

A l'occasion de la leçon sur le pluriel, j'ai introduit la numération. Comme pour toute autre idée, je n'ai eu qu'à la dégager, elle l'avait; je n'ai dû que la fixer et une application constante et juste doit me convaincre qu'elle m'a bien compris.

Les verbes *jeter*, *poser*, etc. qui se trouvent déjà dans son vocabulaire, appellaient l'emploi des prépositions pour exprimer les rapports de position. L'introduction de la préposition dans la phrase nous a permis de varier encore les combinaisons des mots

Digitized by Google

qu'elle connaît, et c'est un grand avantage de pouvoir placer le même mot dans les différentes positions de la phrase, qu'un substantif peut y occuper. Lorsque, au moyen des mêmes mots, je change le tableau que leur combinaison forme dans l'esprit, elle est mieux mise en état d'apprécier la nature et l'avantage de la langue et les difficultés de l'enseignement grammatical pratique sont moindres aussi. Cet enseignement est aujourd'hui pour elle un véritable amusement, parce que je lui fais exécuter immédiatement ce qu'une combinaison de mots exprime, et s'il arrive que les phrases, qu'elle lit, présentent une action bizarre, elle en saisit fort bien le ridicule, mais n'en exécute pas moins ce que la phrase prescrit. Un jour on lui écrivit : *Marchez sur la table :* elle ôte aussitôt ses souliers, grimpe sur la table et se met à y marcher avec toute la prudence nécessaire, mais cependant avec assurance. Elle fut un jour bien embarassée; quelqu'un avait formé la phrase suivante : *Jetez votre tête sur le plancher*. Elle lut et relut sa phrase, rit, devint ensuite sérieuse et sembla méditer comment elle exécuterait l'action commandée. A la fin, et comme pour en finir, elle se prit la tête des deux mains, et fit semblant de la jeter. Elle parut ensuite très-contente de son action et fière, sans doute, d'avoir pu exécuter ce qu'on lui avait ordonné par une phrase.

Elle distingue aussi très-nettement les actions de *poser* et de *jeter*. L'un de ces mouvements doit s'exécuter avec vivacité et l'autre avec calme ; si on lui ordonne de jeter une chose fragile, il est curieux de voir son embarras. Elle sait qu'il faut, pour jeter, un mouvement brusque et sa prudence lui dicte assez qu'elle doit faire cependant cette action avec précau-

Digitized by Google

tion ; alors on découvre dans sa personne comme une lutte, elle exploite d'abord le terrain, mesure ensuite les distances et jete la chose avec tant de vivacité et tant de prudence, que l'on voit qu'elle a bien raisonné son action et qu'elle n'exécute le sens de la phrase qu'à bon escient.

Voici donc l'ordre dans lequel j'ai donné les différentes parties du discours. 1° Le substantif, parce que ce qu'il exprime tombe plus immédiatement sous les sens; 2° le verbe, pour qu'il y eût langue et dès-lors possibilité de faire usage de la langue; car ce n'est que par le verbe que l'on parle; 3° la préposition comme complétif de l'action indiquée par le verbe. Je réserve pour la fin l'attribut et j'ai plusieurs motifs pour en agir ainsi. L'adjectif et l'adverbe n'entrent pas essentiellement dans une phrase, la phrase peut être complète sans adjectif, ni adverbe. J'ai donc pu faire faire usage à mon Anna de la langue avant qu'elle connût les adjectifs, et je suis arrivé plus tôt à lui faire faire usage de la langue sans adjectifs, que si j'avais voulu lui faire connaître d'abord l'expression des attributs accidentels d'un mot; or, elle ne pouvait apprendre la langue que par l'usage, c'est-à-dire par l'application, il était donc de la plus haute importance d'arriver à cet usage au plus tôt, et il importait que j'abandonnasse tout ce qui aurait pu embarrasser son progrès dans la connaissance de ce qu'il y avait d'essentiel dans la langue.

Pour savoir ce que je peux lui enseigner et pour connaître à peu près les moyens dont je dois me servir pour lui communiquer une notion quelconque, je commence toujours par me mettre par l'imagination en sa place, je m'isole par l'esprit de tout ce que je connais,

Digitized by Google

je tache comme de m'incarner dans un corps sans ouïe, sans vue, et je me demande : Que sais-je, que peux-je savoir dans cet état? Étant dans l'impossibilité de voir et d'entendre ce qui se fait, je ne saurais distinguer si l'action accomplie l'a été par un seul, ou par plusieurs; si c'est *il* ou *ils* dont je dois me servir, pour en rendre compte : il est clair donc que, au lieu de *il* ou *ils*, je dois faire plutôt usage de *on : On frappe la table, On touche ma main;* car je ne sais si c'est une ou plusieurs personnes qui frappent, qui me touchent; et *on* comprend le singulier et le pluriel. Les personnes des verbes, les plus à sa portée, sont par conséquent *je, tu* ou *vous, on* et *nous;* et c'est surtout à ces personnes que je dois m'en tenir pendant son instruction. Sans doute Anna parviendra à savoir faire usage du verbe avec toutes les personnes, mais il était utile de se borner à celles que je viens d'indiquer, lorsqu'elle doit rendre compte par l'écriture de ce qui se fait. J'aurais pu habituer mon aveugle muette à l'usage de *il* et *ils*, mais elle se serait trompée si souvent, qu'elle aurait fini par croire que l'emploi de ces pronoms personnels n'était nullement fondé sur un fait, mais que l'on s'en servait au hasard, sans motif raisonnable, et que l'on ne signalait une prétendue erreur que pour contrarier l'élève : elle se serait dégoûtée de l'instruction; car l'on n'apprend que lorsque l'on comprend, et on apprend volontiers, lorsque l'on comprend nettement. Il faut l'imputer aux maîtres, si les enfants n'aiment pas l'instruction. Un maître qui se met à la portée de l'intelligence de l'enfant, est sûr d'être écouté. Naturellement l'intelligence de l'homme a faim et soif de notions, et l'enfant aime autant à apprendre, si la nourriture intellectuelle est de son goût, c'est-à-dire s'il la comprend,

Digitized by Google

qu'il n'aime à manger. Voyez comme il aime à entendre raconter, et pourquoi? mais, parce qu'il comprend. Pour soutenir l'attention de mon élève, j'eus donc toujours un soin particulier pour que jamais la moindre expression ne lui fut donnée sans qu'elle en eût nettement démelé le sens, ou qu'elle en eut elle-même demandé le mot. Ce qu'elle fait, comme je l'ai dit, presque journellement. Et qu'on ne croie pas qu'elle se borne à demander l'expression de choses matérielles ou d'actions qui s'accomplissent par le corps. Il y a quelques semaines, après une leçon que je lui avais donnée et qu'elle avait comprise, elle fut plus aimable que jamais; elle apprécie bien le service qu'on lui rend. Anna m'avait donc affectueusement baisé la main et sa reconnaissance se peignit sur sa figure; avant mon départ elle attira vers elle sa maîtresse et la pria de lui écrire : *J'aime M. Carton.* J'étais charmé de voir qu'elle demandait d'elle-même les mots pour exprimer un sentiment; mais, j'avoue qu'il entrait un peu d'égoïsme dans mon contentement; j'étais fier aussi de voir que j'étais l'objet de cette phrase et qu'elle avait trouvé dans son cœur le sentiment dont elle désirait l'expression. Elle a aussi une grande amitié pour mon ami, M. Cauwe; elle se réjouit lorsqu'elle le touche, s'il tarde de la venir visiter, elle le demande, et si elle a obtenu quelque pièce d'habillement neuf, il devra la toucher. Anna attache du prix aux louanges et aux caresses qu'il lui donne souvent, et lorsqu'elle a réussi à apprendre quelque nouvelle espèce de phrase, ou un nouveau travail de main, elle doit le lui montrer.

Les dernières leçons qu'elle a reçues ont eu pour objet de lui apprendre à se servir des pronoms relatifs *mon, ma, mes, votre* etc., et de la conjonction *et*. Elle

Digitized by Google

fait donc à présent des phrases comme celles qui suivent et elle en comprend le sens lorsqu'on les lui écrit :

Je mets mon tricot et mon livre sur la table.

Sœur Aloyse coud mon tablier et mon bonnet avec une aiguille.

Donnez mon livre à sœur Philomène.

Comme Anna aime l'activité, elle ne manquera pas d'aller aussitôt chercher la sœur et lui donnera le livre; mais elle exigera que la sœur remercie; elle le fait elle-même lorsqu'on lui donne quelque chose, et elle exige aussi qu'on la remercie lorsque c'est elle qui donne. Si elle ne trouve pas celle qu'elle cherche, et qu'en chemin elle rencontre une sourde-muette ou une aveugle, elle l'engage à l'accompagner et lui en explique les motifs.

Anna semble soupçonner que nous savons mieux qu'elle ce qui se trouve hors de nous, que nous avons quelque sens qu'elle ne possède pas. Mais sans s'expliquer cependant ce que c'est que le sens qu'un autre a et qui lui manque, car elle ne fait aucune différence entre les aveugles et les sourdes-muettes; du moins, lorsqu'elle leur parle, c'est toujours de la même manière.

Pour parvenir à la connaissance de cette différence entre elle, ses maîtresses et ses compagnes, l'enfant aura raisonné d'après son expérience et elle se sera dit : lorsque je cherche seule, je trouve difficilement, mais accompagnée d'un autre je rencontre aussitôt ce que je cherche; un autre a donc quelque faculté que je n'ai pas. Elle aura vu intuitivement les prémisses de ce raisonnement et si elle n'a pu en tirer la conclusion par des mots, elle l'en aura tirée par le fait.

Digitized by Google

Un fait très-décisif prouve qu'elle suppose à ses maîtresses quelque faculté que ni elle, ni ses compagnes aveugles ne possèdent : un jour, son tricot se trouva dérangé, une maille était tombée et elle était dans l'impossibilité de la relever, quoiqu'elle fit. Anna fit part de sa position à une aveugle qui se trouvait à ses côtés, et celle-là, espérant qu'elle réussirait, voulut prendre le tricot et l'arranger; mais Anna la repoussa, toucha les yeux de sa compagne et ensuite ses propres yeux, et dit par signe qu'elle aussi était aveugle, et qu'elle ne réussirait pas mieux.

Je n'ai pas, sans doute, besoin d'ajouter à ce que je viens d'écrire sur l'instruction de mon enfant, que souvent telle règle que j'exprime en peu de mots n'a pu être introduite dans son intelligence que par la patience la plus soutenue et que, s'il en faut toujours dans l'enseignement, c'est surtout dans l'instruction d'une aveugle sourde-muette, parvenue, sans aucune instruction, à l'âge de 20 ans, qu'elle est nécessaire.

Je ne crois pas qu'elle soit en état de m'impatienter, ni de m'ennuyer; mais il ne suffit pas, pour cette instruction de la constance d'un homme, c'est une tâche léguée par la Providence aux religieuses : ce n'est pas trop, pour venir à bout d'une pareille éducation, des sentiments innés de la femme, joints à ce que la religion inspire de plus tendre pour le prochain. Cette mission angélique est pour elles; elle est leur fait et leur triomphe.

Digitized by Google

§ IV.

Partie Anecdotique.

Anna l'aveugle sourde-muette est née à Ostende, vers 1818. Ses parents sont morts. Elle est née aveugle et semble avoir joui d'un peu d'ouïe pendant quelque temps; mais, dès sa plus tendre enfance, elle est devenue sourde et muette. Elle demeurait chez sa grand'mère et recevait un secours de la commission des hospices de la ville. C'est aux démarches de Messieurs les membres de la commission que je dois le bonheur d'avoir pu essayer cette instruction, car la grand'mère et la tante ne voulaient d'abord nullement s'en séparer, elles craignaient que jamais personne étrangère ne lui donnerait les soins qu'elles en prenaient et elles étaient très-attachées à la malheureuse. Leurs soins étaient cependant peu éclairées, mais leur amour pour elle était touchant. Même lorsqu'elles eurent cédé aux instances des hommes charitables qui s'y intéressaient, elles s'écrièrent en la voyant partir : *Vous emportez la bénédiction de notre maison.* Je n'ai pas dû taire cette circonstance, mais j'ai le bonheur de pouvoir y ajouter, qu'elles sont contentes à présent. Depuis qu'elles ont vu son progrès, depuis qu'elles ont pu se convaincre par leurs yeux de l'amélioration de sa constitution et des jouissances qu'elle trouve dans ses occupations utiles, elles s'estiment heureuses d'en avoir fait le sacrifice.

Un des motifs les plus décisifs de l'opposition des parentes était la conviction, que l'aveugle muette Anna

Digitized by Google

n'avait aucune intelligence, qu'elle était idiote. Forcées à travailler toute la journée, ses parentes devaient tenir Anna dans une inaction complète, assise au coin du feu, du matin au soir. Elle refusait souvent de manger jusqu'au soir; cela n'est pas étonnant, elle ne s'occupait tout au plus qu'à enfiler quelques perles, à les ôter du fil et à recommencer la besogne vingt fois par jour; elle jouait à vingt ans, avec des poupées, et elle ne les a jetées que depuis qu'elle a réussi à tricoter. Elle déchirait souvent ses habits, et refusait surtout d'en mettre de neufs, nous avons eu nous-mêmes beaucoup de peines pour la décider à changer d'habillement, depuis longtemps cependant, elle s'y est si bien habituée, qu'elle y trouve du plaisir: elle demande assez souvent elle-même pour que l'on fasse laver ses habits. L'extérieur de notre Anna n'avait rien de prévénant, sa tête et sa figure étaient couvertes d'éruptions et de dartres, ses yeux coulaient toujours, elle marchait difficilement et cet exercice sembla d'abord lui déplaire. Sa tête était toujours penchée: elle exprimait cependant son contentement par un sourire assez doux et elle nous baisa la main pour montrer sa reconnaissance.

Arrivée dans mon établissement, elle a paru très-bien sentir qu'elle se trouvait dans une maison étrangère. Elle nous a fait passer d'abord en revue tous ses joujoux. C'était une enfant de 20 ans, aimant à être caressée, exigeante et égoïste. Elle n'a plus fait la moindre mention de ses parentes depuis leur départ. Menée le soir auprès d'un lit, elle s'est aussitôt mise à se déshabiller et le lendemain elle s'est levée lestement, heureuse d'avoir pu passer la nuit dans un bon lit. Elle fit une inclination de la tête vers la sœur

Digitized by Google

qui la servait comme pour la saluer. Elle avait les mains d'une enfant, petites et maigres faute d'exercice. Elle a la taille de son âge. Elle mange avec plus de propreté et de dextérité que ne le font ordinairement les aveugles.

Je n'irai pas décrire ici jour par jour tout ce qu'elle a fait et dit par ses signes; surtout, je ne décrirai pas les peines et les difficultés qu'elle nous a suscitées; il suffira d'un mot pour en donner une idée. La destruction était le moyen habituel pour se débarasser de ce qui lui déplaisait, que ce fut un livre ou son ouvrage; et ses armes naturelles étaient ses pieds et ses ongles, et elle s'en servait, les premiers mois de son entrée dans mon établissement, largement et avec adresse. J'ai annoté cependant et fait annoter toute sa conduite, c'est une espèce d'histoire de son développement moral; j'en extrairai quelques anecdotes; le reste ne doit pas être publié.

Dès les premiers jours de son entrée et sous l'impression de la nouveauté de sa position, j'ai pris soin qu'on lui montra le point du tricot, et il a été moins difficile de le lui apprendre, que de l'habituer à tricoter longtemps ; elle apprit avec courage le point, mais ne comptait pas, à ce qu'il paraît, en faire une occupation journalière : aussi a-t-elle déchiré vingt fois tout son travail. Il en était un peu de même chaque nouvelle habitude. Mais nous avons fait de ce dégoût de son travail un moyen pour parvenir à notre but. Si elle jetait son tricot, on insistait d'abord longtemps pour le lui faire reprendre, mais enfin on lui présentait ses lettres, et pour ne plus être obligée de tricoter, elle s'adonna à l'étude de la langue; dégoûtée de cette étude, nous lui remîmes son tricot en main,

Digitized by Google

et tandis qu'elle crut, sans doute, n'agir que suivant ses caprices, nous avançames vers le but. Un jour, au commencement de son instruction, qu'elle montra une aversion plus qu'ordinaire de son travail, son institutrice la mena auprès de toutes les enfants occupées à travailler et lui dit par signes : Ces petites sourdes-muettes travaillent, et vous qui êtes si grande, vous ne voudriez rien faire! Depuis ce moment, nous avons eu moins de peine avec elle. Elle sembla avoir été piquée de la remarque.

Lorsqu'elle fut habituée à son tricot, ce travail devint pour elle un besoin. Elle jouissait en sentant son travail s'agrandir. Elle n'avait pas voulu d'abord de son travail, et bientôt elle ne put plus s'en passer. Les dimanches elle ne cessait de demander son tricot, et se montra très-contrariée de ce qu'on ne le lui donna pas. Je fis de ce désir un moyen pour lui faire comprendre le signe de *demain* et d'*hier;* j'avais un point d'appui pour l'initier à la connaissance de la division du temps. Je lui dis, vous ne tricoterez pas aujourd'hui, mais après avoir encore une fois dormi, demain. Il fallait réitérer l'explication, et le dimanche suivant nous en présenta l'occasion; elle demanda encore son tricot, mais elle se calma bien vite, lorsque je lui eus dit qu'elle l'aurait — *demain*. Quelques dimanches après, quand je croyais qu'elle avait bien compris que l'on ne travaille pas le dimanche, tout-à-coup elle exige son tricot d'un air sérieux, et lorsqu'elle nous crut peut-être embarrassés, elle partit d'un éclat de rire et elle fit connaître qu'on ne devait pas travailler les dimanches, mais qu'elle tricoterait — *demain*.

Il était d'une grande importance qu'elle conçût nettement les expressions d'*aujourd'hui*, de *hier* et de *demain ;*

Digitized by Google

je provoquais aussi souvent que possible l'emploi de ces signes.

Un jour, la fête de saint Louis de Gonzague, elle était allé avec les autres enfants à une église où cette fête se célèbre avec le plus de pompe. A son retour elle en exprima toute sa reconnaissance, le lendemain elle raconta à tous ceux qu'elle rencontra que, *hier* elle était allé à l'église, deux jours après elle fit deux fois le signe de hier et ainsi de suite.

Elle aime beaucoup les beaux bonnets; elle compte les jours et elle nous dit souvent que dans autant de jours, on lui en donnera un, nouvellement lavé et arrangé, et elle se lève plus gaiement les jours qu'elle change d'habits; elle est jalouse, on le voit, lorsqu'elle découvre qu'une autre aveugle a sa meilleure robe tandis qu'elle n'a que sa robe commune. Elle aime beaucoup à se laver et il n'a fallu que l'y engager deux où trois fois, pour la décider à se nettoyer les dents; elle prévient les sœurs, s'il arrive qu'on l'oublie.

Les signes d'*hier* et de *demain* ont été plus vite compris et elle s'en est servi plus tôt que de celui d'*aujourd'hui* : ce n'est que longtemps après qu'elle se servait familièrement des signes *hier* et *demain*, qu'elle a commencé à faire usage des signes d'*aujourd'hui*.

Elle a sû de bonne heure que j'étais son maître, son attachement pour moi est plus vif que pour aucune autre personne; elle m'aime mais elle me craint. J'avais la force de l'en empêcher lorsqu'au début de son instruction, elle voulut m'égratigner les mains ou la figure, et c'était moi, elle le savait, qui lui imposais pour pénitence de rester sans tablier ou sans bonnet. Elle avait une fois, dans un accès de colère, déchiré son bonnet; revenue à résipiscence par les remontrances

Digitized by Google

de son institutrice, on lui fit comprendre qu'on me le dirait. Pour conjurer les suites de sa faute et éviter une juste punition, elle eut recours à toutes les sourdes-muettes et aux aveugles, leur avoua sa faute et les pria, par signes, de vouloir bien se mettre à genoux et les mains jointes, pour obtenir pardon de moi. Pas une seule des enfants ne se trompa sur le sens de ses signes; cette action est une de celles qui m'ont le plus étonné.

On avait eu un jour l'imprudence de lui dire que j'allais sortir pour cinq jours; elle crut sans doute l'occasion favorable et se montra d'un caractère très-maussade : on avait beau lui faire le signe par lequel elle me nomme, et qui auparavant la décidait toujours, elle se moqua de sa maîtresse et lui dit que je ne rentrerais que dans trois jours. Depuis lors on se garde bien de le lui dire lorsque je sors; d'ailleurs, elle est changée totalement, elle est devenue polie, douce, très-égale de caractère. Il s'est passé plus de trois mois, sans qu'elle ait eu un accès de colère.

Ayant été menée auprès d'un arbre fruitier par des sourdes-muettes, une d'elles la poussa à cueillir des fruits: mais d'un signe bien tranché elle montra qu'elle ne le pouvait pas, que c'était à moi à lui donner cette permission, et que je ne la lui avais pas donnée.

Elle est très-friande : elle aime toute espèce de fruits. Je soupçonnais bien qu'elle ne connaissait pas d'où provenaient ces fruits. Elle a toujours été reléguée dans sa maison. Elle doit aller encore à la découverte de la nature, pièce à pièce; on ne lui a jamais fait voir la nature par les doigts. On conçoit donc facilement son étonnement à chaque découverte qu'elle fait. Un jour, je la mène auprès d'un abricotier et je le lui fais tâter, palper, manier dans toutes ses parties. Elle

Digitized by Google

connaissait les arbres; elle ne les aimait pas, sans doute parce que, dans ses excursions, elle s'était blessée en les rencontrant: c'était donc avec peu de zèle qu'elle se mit à l'exercice que je lui fis faire, mais lorsqu'après tout je mis sa main sur un abricot, je n'ai jamais vu un étonnement plus remarquable. Elle joignit ses mains, me fit aussi toucher le fruit, comme si cela eut dû m'étonner autant qu'elle l'avait été elle-même. Elle recommença ensuite à examiner l'arbre à différentes réprises, et revint chaque fois avec l'expression d'une profonde joie à ce fruit délicieux. Je lui permis à la fin de cueillir cet abricot qu'elle convoitait assurément, et elle me baisa la main par reconnaissance.

Après sa classe, elle rentra encore dans le jardin, et comme de coutume elle fit le tour du jardin, elle seule, et sans être accompagnée. Je prévoyais que la découverte du matin ne resterait pas stérile, mais qu'ayant été mise sur la voie, elle continuerait, à elle seule, ses explorations. En effet, à peine arrivée dans le jardin, elle s'occupa de chercher autour d'elle des arbres et des plantes. C'était délicieux de lui voir examiner et explorer les choux, en toucher les feuilles et tâcher de decouvrir, avec une extrême prudence, si cette plante aussi portait quelque fruit. Pour aider sa bonne volonté, je lui fis comprendre que l'on mangeait les choux, mais qu'elles ne portaient pas d'abricots et je la menais encore vers différents abricotiers, poiriers etc. Je laissais à d'autres temps de lui montrer la différence entre ces arbres; il y a tant à découvrir encore dans la nature, que, pour elle, la distinction entre ces arbres, par la forme de leurs feuilles etc. est respectivement de fort peu d'importance. J'ai continué ainsi son petit cours de botanique. Elle a assisté à la chûte des feuilles, elle a touché les arbres

Digitized by Google

totalement dépouillés et déjà, au printemps, lorsqu'elle eut découvert par le toucher que les feuilles commençaient à pousser, elle s'est informé auprès de sa compagne si l'arbre porterait bientôt des fruits. L'autre lui expliqua par signes que cela n'aurait lieu que quand il ferait chaud. Satisfaite de cette réponse, elle patienta donc, mais au mois de mai, pendant les quelques jours d'été que ce mois nous procura, elle rappella à sa compagne ce qu'elle avait dit, qu'il faisait chaud et que conséquemment il devait y avoir déjà des fruits. Elle suit à présent avec intérêt le développement successif des pommes, des poires, des abricots et des différentes autres productions de mon jardin. Je l'ai surprise, il n'y a que quelques jours, occupée à explorer les petits pois; c'était encore une découverte et elle me demandait aussitôt la permission d'en emporter une cosse, pour la montrer à son institutrice et en obtenir le nom. Je l'engageais aussi à cueillir une grappe de groseilles et de la manger; mais elle découvrit par le toucher qu'elle n'était pas mûre, et me dit par signes que dans quelques jours les groseilles seraient bonnes à manger.

Son tact est d'une délicatesse surprenante. On peut effacer ses lettres et en faire rentrer le relief avec l'ongle du doigt et là, où nous ne découvrons aucune trace de lettre par le doigt, Anna en distingue encore toute la forme. Ce qui est surtout étonnant, c'est qu'elle trouve souvent des épingles, en marchant. Elle m'a donné il n'y a pas longtemps, à deux différentes fois, des pièces de monnaie qu'elle avait trouvées dans le jardin; elle est fière lorsqu'elle a fait une pareille trouvaille et ne manquera pas de la raconter à ceux qui l'approchent.

Digitized by Google

Je l'ai surprise un jour dans un accès de sensibilité qui l'honore et qui me toucha profondément. Une enfant manchote est arrivée dans mon établissement. La première fois qu'elle toucha ce bras estropié, elle en fut si émue, qu'elle pleura bien longtemps. Je tâchai aussitôt de découvrir ce qu'elle pensait et elle me fit observer à l'instant que la manchote ne pourrait pas tricoter. Elle est si heureuse de savoir ce métier, qu'elle s'imagine que c'est une véritable calamité que de ne pas pouvoir s'y exercer. On la rassura sur ce point, en lui disant que la manchote tricotait très-facilement, et elle se calma. Le lendemain matin son institutrice la surprit tandis qu'elle s'occupait à essayer de tricoter, ayant les deux mains fermées, comme si elle eut été manchote; et elle fit signe que dans cet état elle ne pourrait ni tricoter, ni moucher son nez, ni s'habiller, et elle exprima son bonheur d'avoir des mains. La Providence réserve à chaque malheur une consolation.

Elle est très-bienveillante et elle rend un service avec plaisir. Pendant l'hiver elle prit un grand soin de sa compagne, la couvrit le soir dans son lit et lui donna souvent la bénédiction. Ce qu'elle me raconte toujours. Son institutrice lui écrivit un jour cette phrase : *Frappez Eugénie*. Avant d'exécuter le sens de la phrase, elle prit la main de la petite aveugle, la posa sur les lettres pour lui faire sentir que si elle la frappait, ce n'était pas par colère, mais en guise d'exercice pour apprendre la langue.

Elle n'attaque jamais ses compagnes, mais ne laissera pas de leur rendre la pareille, si elle est attaquée. Elle se fache surtout lorsqu'on lui prend des objets de son instruction. Une de ses compagnes aveugles avait pris une de ses feuilles écrites en points et s'y exerçait

Digitized by Google

à la lecture, mais Anna, l'ayant sû, fut très-fachée et reprit la feuille qui lui appartenait. Le lendemain la même aveugle demanda une feuille pour s'exercer encore, mais l'aveugle muette Anna ne voulut, en aucune manière, la lui céder et lui observa, en même temps, que — hier — elle en avait pris une sans le lui demander et que — aujourd'hui — elle n'en obtiendrait aucune avec son consentement. Elle ne prend rien de personne, mais elle s'attache à ce qui lui appartient.

Anna a une véritable amitié pour les petites muettes, elle les tient sur ses genoux, les berce, les porte, et prend un air de protection et de bonhomie envers elles. Une de ces petites l'ayant un jour longtemps taquinée, elle ne put obtenir qu'elle la laissa; à la fin, au lieu de la frapper, elle quitta sa place et alla se placer à un autre bout de la chambre.

Si elle a commis une faute, elle ne la niera pas, mais l'avouera, ou cherchera quelque excuse. Elle est adroite dans cela et ne manque pas même de malice. Sa maîtresse lui observa une fois qu'elle avait très-mal tricoté; mais elle repliqua aussitôt par signes que ce n'était pas sa faute, que ses aiguilles étaient courbées, comme si elle eut dit : peut-on faire un bon travail avec de pareils instruments!

Un matin, plus paresseuse que de coutume, elle voulut rester au lit; mais elle n'en obtint pas la permission, on insista pour qu'elle se levât; alors elle imagina des pretextes — elle était malade — se tâta le pouls et nous dit par signes, que nous devions faire venir M. Verté, le médecin de la maison. Nous savions bien que ce n'était qu'un prétexte, et elle fut la première à en convenir aussitôt qu'elle se fut levée.

Digitized by Google

Elle dit quelquefois des choses sans qu'on puisse s'expliquer comment elle est parvenu à les savoir. Elle est tout à fait aveugle de naissance, elle fixe le soleil sans clignoter, la cornée transparente est aussi opaque que la peau. Cependant un soir, sa maîtresse lui ayant demandé pourquoi elle ne travaillait plus, Anna dit qu'il faisait trop obscur, qu'il lui fallait une lumière.

Dans la chapelle elle a évidemment des impressions qu'elle ne reçoit pas ailleurs, elle aime à y aller, le demande quelquefois et s'y tient d'une manière si décente qu'on la dirait pénétrée de la présence de Dieu. Sa compagne lui ayant dit que j'étais malade et qu'elle allait pleurer; Anna lui répliqua qu'elle ne pleurerait pas, mais qu'elle prierait; elle se mit effectivement à genoux et resta dans cette position près d'un quart-d'heure. Elle me le raconta elle-même: j'étais heureux de le savoir; car je crois que cette action a dû plaire à Dieu: l'oiseau n'honore-t-il pas Dieu par son chant et le mouvement des astres n'est-il pas un hymne continuel à la Divinité? Que se passe-t-il cependant dans le cœur de cette enfant? Voilà encore un mystère, elle sera peut-être un jour en état de nous le dire, mais évidemment il y a là quelque chose que l'homme n'y a pas mis.

Digitized by Google

L'INSTITUT

DES

Sourds-Muets et des Aveugles de Madrid.

Un des hommes les plus savants et les plus laborieux de notre époque, M. Ramon de la Sagra, député aux Cortès et membre de l'institut royal de France, vient de publier dans la *Revue Britannique* un article remarquable sur les établissements charitables de la ville de Madrid. J'en prends ce qui se rapporte aux sourds-muets, et je l'ai complété par les renseignements particuliers que je dois à son amitié.

« La religion chrétienne, le catholicisme proprement dit, a suppléé par l'aumône à l'absence des ressources que procure ailleurs la philanthropie aux classes pauvres. C'est un des services éminents que l'humanité doit aux ordres monastiques, aux communautés d'hommes et de femmes, et sous ce rapport il y aurait de l'injustice à méconnaître leur salutaire intervention. Les frères de la Doctrine, à Paris, dérisoirement nommés *Frères ignorantins*, les sœurs de Charité, si répandues dans les hôpitaux français, ont évidemment des droits à la reconnaissance de leurs compatriotes. La religion seule est capable d'inspirer l'abnégation nécessaire dans certaines fonctions trop répugnantes pour que le gain en soit l'unique profit.

Digitized by Google

Ceux qui les embrassent avec autant de dévouement que d'intelligence, souvent dans les premières et dans les plus riantes années de la vie, ne peuvent se consoler du sacrifice qui ne les arrête pas, que dans le but d'une récompense plus haute et d'une satisfaction moins terrestre.

» Le plus remarquable apôtre de la charité, Ignace de Loyola, est sorti de l'Espagne, et à ce titre seul déjà la Péninsule réclame, dans les établissements de bienfaisance, une place que d'autres peuples ne méritent pas autant, à beaucoup d'égards, malgré des conditions de progrès supérieures.

» Plusieurs institutions de Madrid ont même une date qui a lieu de surprendre ceux qui savent combien de pareilles améliorations sont lentes à pénétrer et plus lentes encore à se maintenir. Le Collège Royal des sourds-muets fut fondé en 1802, sur la demande de la Société Economique des amis du pays, mais il ne put être ouvert avant le 9 février 1805.

» Le duc d'Osuna, qui en était nommé directeur, en fit l'inauguration. Les fonds assignés par le roi à l'œuvre s'élevaient à cent mille réaux annuels, et résultaient d'un impôt mis sur tous les évêchés d'Espagne; mais le Saint-Siége ne consentit que cinquante mille réaux, distribués entre les mitres de Cadix et de Siguenza. Cette réduction entraîna celle du personnel de l'établissement, et conséquemment du nombre des infortunés qui pouvaient rencontrer un asile dans ses murs. Il y eut un professeur, à neuf mille réaux d'appointements, un sous-maître, et *cinq* élèves! Peu d'hospices d'un si vif intérêt ont eu des commencements d'une semblable médiocrité.

» Il est à remarquer, pour l'honneur de la Pénin-

Digitized by Google

sule, que l'art d'enseigner à parler aux sourds-muets fut inventé par un Espagnol, frère Pedro Ponce de Léon, moine bénédictin, qui en prit l'idée dans les anciens bals pantomimes. Ainsi le ballet aurait également profité aux délassements et à la consolation des races de l'Europe catholique. Juan Pablo Bonet, secrétaire du connétable de Castille, fut le premier qui réduisit en principes et en lois cet enseignement; plus tard l'abbé De l'Épée a recueilli les honneurs de l'invention, tandis qu'il a eu la modestie et la candeur de déclarer, dans ses ouvrages sur la matière, qu'il avait appris l'espagnol dans le but de lire la méthode de Bonet. On assure même que récemment don Tiburcio Hernandez en a composé une plus parfaite. Il ne faut pas oublier que, de tout temps, malgré leur apathie proverbiale et leur ignorance héréditaire, les Espagnols ont eu l'esprit inventif. Depuis Christophe Colomb jusqu'à don Tiburcio Hernandez, nous citerions facilement dans les sciences, dans les lettres et dans les arts, une foule de génies créateurs auxquels l'Europe n'a pas refusé ses éloges et son admiration. La première école du monde, après l'école de Raphaël et de Rubens, n'est-ce pas l'école espagnole, fille de ses propres œuvres, et indigène même par son coloris?

» Pour en revenir aux maisons de charité, entre 1805 et 1814, l'hospice des sourds-muets, réduit comme nous l'avons vu, ne fit que dépérir, et cela devait être. Le 29 mai 1814, don Tiburcio Hernandez, nommé directeur du collège par le roi, fut chargé d'en rétablir la prospérité. Il fallait du courage; il fallait aussi des élèves, on recueillit huit pensionnaires à huit réaux par jour, cinq de familles nobles à quinze réaux, six gratuits

Digitized by Google

et cinq surnuméraires. Jamais la science administrative et l'économie bureaucratique ne poussèrent plus loin la manie des classifications. Des sourds-muets surnuméraires! voilà du ridicule et de l'odieux. Figurez-vous des malades venant à l'hôpital pour une guérison et trouvant un noviciat.

» A cette époque, mai 1814, le collège des sourds-muets brillait par un personnel plus nombreux; un directeur, un recteur, deux sous-maîtres, trois domestiques et une cuisinière, formaient l'état-major: à peu près un employé pour trois élèves. Le roi et la reine avaient pris l'établissement sous leur protection; des aumônes et des donations enrichissaient son trésor. En 1827, l'administration passa des mains d'une junte directrice à un dignitaire de la noblesse castillane; un des courtisans les plus dandys de Ferdinand VII ne dédaigna pas de s'abaisser à la surveillance d'un hospice, et le monarque lui-même, d'un tempérament si dur et d'un cœur si impitoyable, stipula des clauses à son favori dont la vulgarité révolterait les grands seigneurs de France et d'Angleterre qui n'ont pas coutume de diriger des bureaux de bienfaisance. Le duc de Hijar augmenta les ressources de l'institution de 37,000 réaux, prélevés sur des legs pieux et sur le journal de Madrid.

» Désorganisé bientôt par suite de la négligence de son directeur même, le duc de Hijar, auquel le mauvais état de sa santé ne permettait plus la même activité, l'hospice des sourds-muets rentra dans le giron de la Société Economique. C'est de là que date sa véritable prospérité. En 1835, on établit, dans le collège, une imprimerie pour donner aux élèves les premières notions d'une carrière lucrative. Un an ne

Digitized by Google

s'était pas écoulé qu'ils avaient imprimé un manuel des sourds-muets qui est entièrement leur ouvrage. Ce fut un admirable spectacle que le partage des travaux auxquels donna lieu cette impression; les uns se faisaient rédacteurs, les autres compositeurs, ceux-ci préparaient la reliure; il y en avait même qui corrigeaient les épreuves; et une petite aveugle réclama instamment les fonctions délicates de brocheuse, dont elle s'acquitta de manière à prouver que la vision sans lumière, ce problême aujourd'hui si contesté, n'est pas toujours impossible.

» Les perturbations publiques ne tardèrent pas à porter un coup funeste à l'établissement des sourds-muets, et les budgets de la couronne se montrèrent inexorables envers la plus douloureuse des infirmités humaines. Les cortès de 1834 avaient fixé à 161,000 réaux la cotisation annuelle du trésor national pour cet objet; mais cette somme ne fut jamais intégralement payée, et le collège n'obtient aujourd'hui que très rarement le subside nécessaire à son existence. Les produits de l'imprimerie constituent à peu près toutes ses rentrées; mais, comme la presse a pris un développement considérable depuis l'avénement d'Isabelle II, on ne s'étonnera pas que ce revenu ait monté, en 1836, à 48,708 réaux, et en 1837, à 72,473, dont il faut déduire, ainsi que sur le chiffre de 1836, l'impôt que le gouvernement prélève sur cette industrie, ou 500 réaux par an. Outre l'imprimerie; il y a dans l'établissement un atelier de librairie dirigé par un sourd-muet. Il est aidé dans ses travaux par trois garçons et deux jeunes filles, tous sourds-muets; la plus intelligente gagne douze réaux par jour et soutient sa famille.

Digitized by Google

» Un élève ne peut rester plus de six ans dans le collège. La première année, il lit, écrit, dessine et parle; durant la seconde, il joint à ces divers travaux l'étude de l'arithmétique; l'année suivante, on lui donne des notions de mathématiques supérieures, de morale et de religion; pendant la quatrième, il apprend la géographie; l'intelligence des idées abstraites et la composition occupent la cinquième année. Les derniers jours que le sourd-muet passe dans l'hospice ou collège, sont enfin consacrés au perfectionnement général; il lit la Bible, se rend compte des expressions figurées, et s'initie, en quelque sorte, à toutes les connaissances qui sont tangibles à l'esprit d'un sourd-muet. Les enfants pauvres sont en outre préparés, formés, rompus aux professions industrielles susceptibles de leur procurer du pain et un avenir; l'imprimerie et la librairie servent naturellement de base à cet enseignement accessoire et spécial.

» Quoique le collège se soutienne, il aurait néanmoins besoin d'une protection efficace, que le gouvernement espagnol est, pour le moment, à peu près hors d'état de lui offrir. Le nombre des sourds-muets qui naissent dans la Péninsule est considérable; sans aucun doute, cette fécondité malheureuse provient de causes morales et d'accidents physiologiques dont l'étude serait aussi curieuse, qu'utile; mais où trouver les documents d'une pareille enquête? Un fait digne de remarque, c'est que cette infirmité semble héréditaire dans les familles. A l'hospice de Madrid, on pourrait diviser les élèves par groupes de parents, plusieurs sont frères et sœurs. L'hérédité de cette affection n'avait pas encore été signalée. On com-

Digitized by Google

prend donc combien des recherches à cet égard seraient intéressantes. Une instruction de la reine régente les a tout récemment ordonnées; d'après les termes de ce rescrit royal, les gouverneurs civils et les députations provinciales doivent demander aux conseils municipaux de chaque province un relevé du nombre des sourds-muets et des aveugles qui s'y trouvent, de leur état actuel, et des causes qui peuvent avoir produit leur infirmité. Les détails les plus circonstanciés doivent être fournis sur le tempérament des sujets, les maladies de leurs parents, les conditions physiques et morales de leur vie, sur la nature des localités qu'ils habitent, etc.; sur les facultés intellectuelles ou manuelles qui les distinguent, etc. Cette mesure administrative est d'une pensée excellente, et prouve que le gouvernement de Christine embrasse, malgré les soucis de la révolution et de la guerre, des intérêts bien divers et bien importants avec la même sollicitude.

» Les aveugles ne sont devenus l'objet de l'attention du gouvernement espagnol que depuis 1830. Le ministre don Luiz Lopès de Ballesteros donna au directeur du collège l'autorisation de se procurer des livres et des cartes imprimés en relief. Le directeur se mit en rapport avec M. Gillet, professeur aux Quinze-Vingts, et posséda bientôt les livres et les cartes nécessaires. Cependant en 1835, c'est à grand'peine qu'il obtenait qu'on lui confiât un jeune garçon aveugle pour le soumettre à des essais, encore l'enfant fut-il retiré par sa famille quand son éducation était à peine ébauchée. Plus tard il se procura une petite fille, et, au bout de soixante leçons, il montra à ses compatriotes émerveillés l'enfant qui savait lire

Digitized by Google

et compter; aujourd'hui, cette petite fille, la seule aveugle instruite que possède Madrid, connaît la carte d'Europe et surtout d'Espagne; elle écrit, touche le piano et l'accordéon, fait des bas et ourle des mouchoirs. On croira difficilement que le directeur du collège a vainement sollicité des secours pour cette tentative qu'il a exécutée à ses frais et risques. En 1835, le ministre de l'intérieur avait demandé le plan d'un hospice destiné à l'éducation des aveugles, avec le devis de toutes les dépenses; la Société Économique de Madrid présenta le plan demandé; il fut accepté par le gouvernement qui lui afferma 26,000 réaux. Il n'y avait plus que le local à trouver, mais on ne donna pas suite au projet. »

Le Docteur Hernandez dont parle, dans cet article, M. De la Sagra, a publié en 1815 une *Méthode d'instruire les sourds-muets* (1). Il abandonne complètement les méthodes adoptées en France et s'attache à faire revivre les principes espagnols. On peut en voir une analyse complète dans l'ouvrage sur l'instruction des sourds-muets de M. le Baron De Gérando. Le manuel imprimé par les sourds-muets de Madrid et que M. De la Sagra mentionne page 218, est intitulé *Manuel des sourds-muets et qui peut servir pour ceux qui entendent et qui parlent* (2). Madrid, 1836. Il a été composé par M. Jean Manuel Ballesteros médécin et sous-directeur de l'institut. L'auteur suit à peu près en tout la méthode de Sicard. C'est la

---

(1) *Plan de Enseñar los sordo-mudos.* Madrid, 1815, in-8°.

(2) *Manual de Sordo-mudos y que puede servir para los que oyen y hablan. Por D. J. M. Ballesteros.* Madrid, 1836.

Digitized by Google

même théorie grammaticale, et la même analyse de la phrase par des chiffres. Il propose pour chaque préposition ou conjonction une position particulière de la main et des doigts, il abrège par ce moyen l'écriture manuelle; mais l'emploi de ces signes pour faire comprendre cette partie du discours ne me paraît pas sans danger : l'auteur cependant a soin d'y joindre un choix d'exemples. En général, l'ouvrage respire un désir sincère d'être utile aux sourds-muets.

DIALOGUE SECOND.

NATURE DE L'HOMME, IMMORTALITÉ DE SON AME, RÉCOMPENSES ET CHATIMENTS ÉTERNELS.

LE MAÎTRE. Je t'ai dit ce qu'est Dieu, à présent je veux te dire ce que tu es, toi, et ce que sont tous les hommes.

LE DISCIPLE. Tous les hommes sont ce que je suis.

M. C'est vrai : mais tu ne sais pas ce que tu es ?

D. Certes, je sais ce que je suis.

M. Tu te trompes, et je te ferai voir que tu te trompes. Tu ne sais pas ce que tu es, tu le sauras tantôt.

D. Je désire savoir ce que je suis.

M. Tu as la faculté de penser, la faculté de vouloir, la faculté de retenir, tu sais lire et former des lettres, tu comprends ce que tu lis, tu as déjà quelque instruction. Dis-moi, est-ce que tu penses et comprends par tes mains, par ton cœur, par ta

Digitized by Google

bouche, par tes yeux, ou par ton front? Quelle est celle des parties de ton corps qui pense et comprend?

D. Je ne pense ni par mes mains, ni par ma bouche, ni par mon front etc. Je pense en moi-même.

M. Quelle est la chose qui pense en toi-même.

D. Je ne le sais pas.

M. Dis-moi, n'as-tu jamais vu dépecer quelque animal?

D. Si, monsieur, j'ai vu dépecer quelques animaux.

M. N'as-tu pas vu que, dans ces animaux, il y a des os et de la chair.

D. Oui, monsieur, j'ai vu que ces animaux ont des os et de la chair.

M. Les mêmes choses se trouvent dans ton corps.

D. Bien sûr.

M. Sont-ce les os ou la chair qui pensent dans ton corps?

D. Non, monsieur, mes os et ma chair ne pensent pas.

M. Quelle est, dans ton corps, la chose qui pense?

D. Je ne sais pas répondre.

M. Moi je te ferai connaître la réponse. Dis-moi, les os ou la chair de tes mains pensent-ils?

D. Non, monsieur.

M. Les os et la chair qui sont dans ton corps, sont comme les os et la chair de tes mains; si donc ceux-ci ne pensent pas, il s'en faut qu'aucun os, qu'aucune partie de ton corps puisse penser.

D. C'est vrai.

M. Tout ton corps se compose d'os, de chair, de nerfs et de sang; ces choses ne pensent pas, donc ton corps ne pense pas.

D. C'est ainsi, mon corps ne pense pas.

M. Quelle est la chose qui pense dans toi? Est-ce ton corps?

Digitized by Google

D. Non, monsieur, ce n'est pas mon corps: c'est une autre chose qui n'est pas mon corps.

M. Cette chose est ce qui s'appelle *âme*, parcequ'elle anime ton corps; si l'âme venait à s'échapper du corps, il ne resterait qu'un corps mort.

D. C'est certain, le corps meurt, lorsque l'âme le quitte.

M. Le corps mort a des os, de la chair, des nerfs etc. comme il avait lorsqu'il était animé.

D. C'est ainsi, comme vous dites.

M. Le corps mort ne voit pas, n'entend pas, ne goûte pas, ne flaire pas, ne sent pas, ne se meut pas, ne vit pas, parcequ'il est privé de l'âme, qui dans le corps faisait toutes ces choses.

D. Tout cela est certain, je le comprends fort bien.

M. Si tu vois un homme mort, il n'y a pas d'âme en lui, il y a un corps seulement. L'âme, où s'en est-elle allée?

D. Je ne sais pas où elle s'en est allée.

M. S'en est-elle allée, l'âme, ou est-elle morte?

D. Je ne sais pas répondre à présent, permettez-moi de penser à la réponse à faire.

M. Ne pense point, je te le dirai.

D. Je l'entendrai avec plaisir et attention.

M. Écoute. Ton corps ne pense pas. Dans ton corps il y a une chose invisible qui pense: cette chose est ton âme, qui n'est pas corps, qui n'a rien de corporel, et qui ne peut pas mourir. Ni le fer, ni le feu, ni aucune chose visible ne peuvent blesser ton âme, parcequ'elle est quelque chose d'invisible. Dieu a créé ton âme pour qu'elle vive toujours. Quand ton âme est dans ton corps, elle lui donne la vie, lorsqu'elle sortira de ton corps,

Digitized by Google

ton corps demeurera sans vie, il sera mort, mais ton âme ne mourra point.

D. Je comprends bien cette doctrine, et elle me plait.

M. Est-ce que tu aimes de vivre toujours?

D. Sans doute, monsieur, j'aime de vivre toujours.

M. Il est certain que tu vivras toujours. Lorsque ton corps est mort, tu vivras toujours; car ton âme ne cessera jamais de vivre. Sais-tu où ton âme ira?

D. Je désire le savoir, dites le-moi.

M. Dieu est juste: si Dieu est juste, il doit récompenser les bons, et il doit punir les méchants.

D. Je comprends cela fort bien. Dieu, parcequ'il est juste, récompensera les bons, et punira les méchants.

M. Si tu es bon, Dieu te récompensera: si tu es méchant, Dieu te punira.

D. Je serai bon.

M. Sais-tu quelle récompense Dieu te donnera si tu es bon?

D. Je ne le sais pas, dites-le moi promptement.

M. Si tu es bon, ton âme ira au ciel où demeure Dieu: tu verras Dieu et par cela seul, que tu le verras, tu sera infiniment heureux pour toujours, pour toujours.

D. Il me tarde de voir Dieu pour être infiniment heureux à jamais.

M. Si tu veux obtenir le bonheur infini pour ton âme, il faudra que tu sois bon.

D. Je serai bon.

M. Si tu es méchant, Dieu châtiera ton âme pendant toute l'éternité dans un lieu qu'on nomme enfer. Dans l'enfer il y a beaucoup d'esprits très-méchants

Digitized by Google

qui sont appelés diables, ou démons. Dieu châtie ces esprits et te châtiera, toi aussi. Les démons tourmenteront ton âme. Sais-tu comment Dieu punit les âmes méchantes?

D. Je ne le sais pas, dites-le moi.

M. Dieu ne sera pas visible à ces âmes. Elles n'auront pas le bonheur enfin de voir Dieu, mais elles seront éternellement tourmentées. Dieu qui, par sa volonté, fait toutes les choses, fera par sa volonté que les âmes méchantes subissent un châtiment éternel.

D. Y a-t-il beaucoup d'âmes méchantes dans l'enfer?

M. Dans l'enfer demeurent toutes les âmes qui étaient méchantes au sortir de leurs corps.

D. Si j'ai été méchant, et qu'ensuite je suis bon, irai-je en enfer, moi?

M. Non, non, tu n'iras pas en enfer, car il n'y a que ceux qui sont méchants quand ils meurent, qui vont en enfer.

D. Moi je serai bon, quand je meurs.

M. Tu dois être bon en tout temps, parce que tu ne sais point quand tu mourras. Si tu n'es pas bon, lorsque la mort arrive (1), tu iras en enfer, où ton âme sera éternellement punie. Là tu ne verras jamais Dieu, tu n'auras pas le bonheur infini, mais tu resteras toujours dans la société des démons, et tu seras tourmenté éternellement.

Dis-moi, le chien, le cheval, et les autres animaux ont-ils une âme, comme toi?

---

(1) Ce serait ici le lieu de parler du purgatoire, mais l'auteur réserve l'exposition de cette vérité pour la 4e partie, qui n'est qu'un catéchisme ordinaire.

Digitized by Google

D. Non, Monsieur, parcequ'ils ne pensent pas, comme je pense moi.

M. Quand les animaux meurent, tout ce qu'il y avait en eux, meurt-il aussi?

D. Je ne puis pas répondre.

M. Tu dois savoir, que les animaux sont comme une horloge : cette horloge est l'ouvrage des hommes, et les animaux sont des horloges faites par la main de Dieu.

D. Je comprends ce que vous m'avez dit.

M. Comme une horloge, lorsqu'on la casse, ou qu'on la décompose, cesse de mouvoir, ainsi arrive-t-il à la mort des animaux: ils se décomposent et périssent, et pas une de leurs parties ne reste en vie.

D. Je comprends que, lorsque les animaux meurent, tout ce qui était en eux meurt également.

DIALOGUE TROISIÈME.

CRÉATION DU MONDE, ET PRINCIPALEMENT DE L'HOMME; SA POSTÉRITÉ: DU DÉLUGE UNIVERSEL: ET DE LA VENUE DU DIVIN SAUVEUR POUR RACHETER LE GENRE HUMAIN.

Le Maitre. Connais-tu Dieu notre créateur, notre souverain, notre maître et seigneur, et sais-tu qui tu es?

Le Disciple. Je connais Dieu qui est le créateur de toutes choses, et qui est notre souverain, notre maître et seigneur, et je sais que j'ai un corps mortel, et une âme immortelle.

M. Quand Dieu créa-t-il le monde et les hommes?

D. Je ne sais vous répondre.

M. Je vais te donner ici une notice succincte et claire de toutes ces choses.

D. Expliquez-moi cela, je désire le connaître.

Digitized by Google

M. Dis-moi, le monde a-t-il été créé, ou a-t-il été tiré du néant?

D. Oui, monsieur, le monde a été tiré du néant.

M. Qui est-ce qui fit sortir le monde du néant?

D. C'est Dieu qui l'en fit sortir.

M. Dieu existait-il avant qu'il tirât le monde du néant?

D. Oui, monsieur, Dieu existait alors.

M. Est-ce que le monde a toujours existé?

D. Non, monsieur.

M. Tu as bien répondu. Le monde n'a pas toujours existé, parcequ'il ne pouvait point exister avant qu'il fut créé.

D. C'est ainsi.

M. Dieu créa le monde, ou le tira du néant: il créa d'abord le ciel et la terre, ensuite les plantes et les animaux, et en dernier lieu il créa un homme, nommé Adam, et une femme nommée Ève; et de cet homme et de cette femme descendent tous les hommes.

D. Est-ce que Dieu créa d'autres choses encore?

M. Oui, il créa aussi beaucoup de substances ou êtres sans corps, lesquels s'appellent esprits purs, ou anges. Sais-tu où se trouvent ces anges?

D. Non, monsieur.

M. Je te le dirai. De tous ces anges, dont le nombre est très-grand, et qui tous avaient été créés bons, les uns restèrent bons, et les autres devinrent méchants. Dieu récompensa les bons en les faisant jouir de sa vue, et en les rendant de cette manière infiniment heureux. Dieu punit les méchants en les précipitant en enfer, où ils sont tourmentés.

Ces anges méchants sont nommés diables ou démons: Dieu leur permet de rester parmi les hom-

Digitized by Google

mes, sans être vus, et de les tenter à faire le mal.

Les démons ne désirent et ne tâchent que de rendre les hommes méchants, comme ils le sont, afin que les hommes soient tourmentés dans l'enfer, où ils demeurent eux-mêmes.

Les démons te tentent invisiblement, et ils tentent tous les hommes, pour les faire pécher par pensées, par signes, par paroles ou par actions.

D. Moi, je ne ferai aucun mal, je mépriserai les tentations des démons.

M. Les démons te peuvent tenter pour que tu fasses le mal, mais tu ne le feras point, si tu ne veux pas. Dieu aide les hommes pour qu'ils soient bons, et il leur envoie aussi les bons anges pour leur servir de conseil, et pour leur inspirer le bien. Tous les hommes ont toujours en leur compagnie un bon ange, qui leur inspire de bonnes pensées et de bons sentiments. Ce bon ange est appelé notre ange gardien.

D. Est-ce que moi j'ai aussi un bon ange qui me garde? Mais je ne le vois pas.

M. Tu ne le vois pas; parceque ton ange est invisible, de même que tu ne vois pas ton âme, parcequ'elle est invisible.

D. Quand, Dieu créa-t-il les bons et les mauvais anges?

M. On ne sait pas quand Dieu les créa, mais on sait que Dieu les créa avant de créer Adam et Ève, et ceux-ci furent créés, il y a plus de six mille ans. Écoute à-présent de quelle manière Dieu créa Adam et Eve, qui furent les premiers hommes.

Dieu leur donna un corps et une âme, comme nous avons, nous autres; mais leur corps n'était jamais infirme, et ne pouvait pas mourir. Dieu

Digitized by Google

les créa pour les récompenser éternellement par sa vue dans le ciel, s'ils étaient bons. Mais Adam et Ève furent méchants, parce qu'ils désobéirent à Dieu. Le diable les tenta, et ils suivirent le conseil du diable, qui les fit désobéir à Dieu : pour cela, Dieu les punit.

D. Comment les punit-il ?

M. Il fit descendre maints châtiments sur Adam, et sur Ève, et sur tous leurs descendants, qui sont tous les hommes. Dieu punit Adam et Ève, en les privant de plusieurs biens qu'il leur avait donnés gratuitement. Il les priva de beaucoup de biens du corps, et de l'âme.

D. De quels biens Dieu les priva-t-il ?

M. Il serait trop long de les énumérer ; parmi le grand nombre de biens dont Dieu les priva, il te suffira d'en connaître quelques-uns.

Les voici :

Dieu avait créé Adam et Ève immortels, il les priva de l'immortalité; c'est pourquoi ils moururent, comme nous mourons, nous autres.

Dieu les créa, et il les chérissait comme des créatures amies : et parce qu'ils furent désobéissants, il retira sa faveur à Adam, et à Ève, et à leurs descendants, comme à des créatures ennemies.

Dieu les créa pour les récompenser éternellement par sa vue dans le ciel, s'ils faisaient le bien : et il les punit en leur fermant le ciel, à eux, et à leurs descendants, afin que jamais ils ne vissent Dieu.

Parceque Adam et Ève lui avaient désobéi,

Digitized by Google

Dieu leur ôta tous ces biens, ainsi qu'à leurs descendants, et il les punit en les assujettissant aux infirmités, au travail, et à la mort que nous subissons, nous autres, et qu'ils ont dû subir eux.

D. Adam et Ève ne sont-ils pas dans le ciel?

M. Ils sont dans le ciel; parce que Dieu, plein de miséricorde à leur égard, et à l'égard de tous leurs descendants, résolut d'ouvrir le ciel, pour que tous les bons y entrassent; et Adam et Ève, après avoir été désobéissants, furent bons, eux aussi.

D. Quand Dieu ouvrit-il le ciel pour que les bons pussent y entrer?

M. Dieu ouvrit le ciel longtemps après la mort d'Adam et d'Ève.

Parmi les fils, les petit-fils, les arrières-petit-fils etc. d'Adam et d'Ève, il y eut quelques bons, et beaucoup furent méchants, c'est pourquoi Dieu fit tomber sur la terre des pluies si grandes que tous les hommes furent noyés, hormis ceux d'une famille nommée la famille du juste Noé, de qui descendent tous les hommes.

Longtemps après la mort de Noé, Dieu se détermina à ouvrir le ciel, pour y laisser entrer tous les bons qui étaient morts, et qui mourront jusqu'à la fin du monde. Le ciel était fermé pour les hommes à cause de la désobéissance d'Adam aux ordres de Dieu, qui nous regardait comme ses ennemis, et comme les descendants d'un rebelle. Dieu nous ouvrit le ciel en nous rendant ses amis. Quel autre que Dieu pouvait rendre les hommes ses amis?

Digitized by Google

D. Est-ce que Dieu nous a rendus ses amis?

M. Dieu lui-même descendit du ciel sur la terre pour nous rendre ses amis.

D. Comment en descendit-il?

M. Je t'ai déjà dit que Dieu est un en soi, qu'il a une seule essence; mais qu'en Dieu il y a trois personnes, qui se nomment Père, Fils, et Saint-Esprit.

La seconde de ces personnes, qui est Dieu le Fils, se fit homme par la coopération de Dieu le Saint-Esprit, dans les entrailles d'une Vierge très-sainte, appelée Marie, fille de deux personnages très-saints nommés Joachim et Anne.

La Vierge Marie était l'Epouse d'un homme saint, appelé Joseph, et elle vécut toujours Vierge en compagnie de son saint époux.

Dieu le Fils fait homme dans les entrailles de la très-sainte Vierge Marie, vint au monde, et fut appelé Jésus, c'est-à-dire rédempteur et sauveur du genre humain. Il fut nommé aussi le Christ, et de là vient le nom de Chrétiens.

D. L'homme-Dieu appelé Jésus, et Christ, combien de temps resta-t-il dans le monde? Qu'y fit-il?

M. Jésus-Christ notre Divin Sauveur resta au monde 33 années. Durant ce temps il fit beaucoup de miracles, il ressuscita des morts, il rendit la vue à des aveugles, il donna la parole et l'ouïe à des sourds-muets, et opéra d'autres prodiges sans nombre. Il enseigna aux hommes une doctrine très-sainte pour qu'ils fussent bons, et pour qu'ils se sauvassent et qu'ils fussent dans le ciel. Les bons, en grand nombre, devinrent ses disciples, et il en choisit douze parmi eux, pour être ses com-

Digitized by Google

pagnons. Les hommes méchants ne crurent pas à la doctrine de Jésus-Christ, c'est pourquoi ils le persécutèrent, le prirent, le fouettèrent, le firent mourir sur une croix, et on l'ensevelit ensuite. Au troisième jour, après avoir été enséveli, Jésus-Christ ressuscita glorieusement, il resta parmi les hommes pendant 40 jours, et ensuite il monta aux cieux, où il est à la droite de Dieu le Père. A la fin du monde il descendra des cieux pour venir juger tous les hommes. Les hommes alors ressusciteront, ou leurs âmes viendront se rejoindre à leurs corps. Jésus-Christ fera monter les bons au ciel avec lui, et ils y resteront toujours; mais les méchants, il les jettera en enfer, d'où ils ne sortiront jamais.

D. Moi je veux aller au ciel avec Jésus-Christ pour toujours.

M. Si tu veux aller avec Jésus-Christ au ciel pour toujours, tu dois faire ce que Jésus-Christ commande.

D. Qu'est-ce que Jésus-Christ commande?

M. Jésus-Christ a enseigné à ses Apôtres toutes les choses que nous devons savoir et faire pour aller au ciel.

D. Dites-moi ces choses, car je veux les connaître, et je veux faire ce que Jésus-Christ a commandé.

M. Ces choses sont contenues dans le livre, qu'on appelle Doctrine Chrétienne, parce que la doctrine que Jésus-Christ nous a laissée, s'y trouve écrite.

D. Donnez-moi ce livre afin que je le lise.

M. Je te le donnerai, mais il est nécessaire que je t'explique ce que tu ne comprends pas.

Digitized by Google

D. J'entendrai volontiers votre explication, parce que je désire connaître toute la Doctrine Chrétienne.

M. Si tu la connais, et si tu fais ce qu'elle t'enseigne, tu seras bon Chrétien; si tu es bon Chrétien, tu iras au ciel pour demeurer éternellement avec Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit, et avec tous les Saints, et avec tous les bons.

D. Je désire connaître la doctrine Chrétienne, et de faire tout ce qu'elle enseigne.

M. C'est Dieu qui excite en ton âme ces bons désirs de connaître la Doctrine Chrétienne, et de pratiquer tout ce qu'elle enseigne. C'est Dieu qui opère en nous tout le bien que nous pensons, disons, et pratiquons. Rends grâces à Dieu qui fait s'élever en toi ces désirs si louables, moi, je te donnerai une notice de tout ce que tu désires savoir.

D. Donnez-la moi vite.

M. Voici le livre de la Doctrine Chrétienne: commence à écrire les demandes et les réponses, qui s'y trouvent; ce sont les demandes d'un ignorant qui désire d'être Chrétien, et les réponses d'un savant Chrétien qui l'instruit.

D. Je commence à les écrire.

Digitized by Google

LETTRES DE Mme TUCKFIELD.

CINQUIÈME LETTRE.

Mes bonnes Amies,

J'espère que votre enfant aura facilement compris les signes d'*hier*, d'*aujourd'hui* et de *demain*, que je vous ai expliqués dans ma dernière lettre et qu'il s'en sert à présent, avec facilité et exactitude, ainsi que d'une foule d'autres signes. Au cas cependant que vous en doutiez, vous avez plusieurs moyens des vous en assurer. D'abord vous avez joint ces mots à des choses qui étaient arrivées ou qui arriveraient; joignez-les aussi aux faits qui ne sont pas arrivés ou qui n'arriveront point. Supposez que vous lui disiez, *nous ne sommes pas allés à l'église hier*, faites le signe d'*église*, puis celui de *hier*, secouez ensuite la tête comme pour dire *non pas hier;* ce n'etait pas un dimanche. Demandez-lui après cela par signes *irons-nous à l'église aujourd'hui?* et secouez encore la tête, en ayant l'air de dire, *non*, pas aujourd'hui, *nous travaillons aujourd'hui, nous n'allons pas à l'église.* Dites-lui après cela, *nous irons à l'église demain*, demain, c'est dimanche; et faites le signe d'église, de demain et d'oui. J'ai pris pour exemple le dimanche et la fréquentation de l'église, parceque c'est une chose qui arrive si régulièrement (1); (j'espère du moins que votre enfant en juge ainsi d'après votre pratique,) il y a encore une foule d'autres faits que vous pourriez prendre pour sujets de vos explications et qu'il est inutile de vous exposer.

(1) Les catholiques comme les premiers chrétiens, vont, ou tachent d'aller, tous les jours à l'église (*Actes des apotres*, II, 46.)

Digitized by Google

Mais continuons. Votre enfant sait déjà écrire les noms d'une masse d'objets. Nous allons essayer de lui faire connaître quelque chose de plus qu'un simple substantif, nous lui donnerons quelques adjectifs qui expriment la forme, la couleur, le poids, ou des qualités morales etc.

Je vous envoie la liste suivante pour exemple :

Un bon enfant.	Une méchante fille.
Un homme long.	Une petite femme.
Une vieille femme.	Un jeune homme.
Une jolie fleur.	Une rue sale.
Un cheval noir.	Un ruban bleu.
Un arbre vert.	Un bonnet blanc.
Une haute tour.	Une chambre basse.
Une table ronde.	Une table carrée.
Une plume légère.	Une boîte pesante.

Vous leverez l'index de la main droite pour *un, une.*

Pour *bon* vous vous frotterez la poitrine d'un air satisfait.

Le mot *vieux, vieille* s'explique en imitant le regard et la marche d'un vieillard ou d'une vieille femme.

Un air mécontent, avec l'action de repousser quelque chose, servira pour faire comprendre l'adjectif *mauvais.*

Tracez une *ronde* ou un *carré* pour ces adjectifs.

Pour le mot *net* vous vous frotterez la poitrine d'un air satisfait comme pour le mot *bon,* puis après avoir pris entre les doigts une partie de votre habillement, vous aurez l'air de dire, comme ceci est net! Le signe pour *sale* sera un air mécontent, comme pour mauvais, en faisant semblant de rejetter ce que vous avez en main.

Pour *doux* vous vous comprimerez la joue avec l'index en faisant observer combien elle se laisse facilement comprimer.

Vous lui enseignerez les couleurs à l'aide d'échantillons de drap de couleur différente; des morceaux de ruban,

Digitized by Google

de papier même feront votre affaire. Qu'il ajoute ces qualités aux noms que vous lui ferez écrire. Les fleurs de différentes couleurs vous aideront pour mieux imprimer dans sa mémoire les adjectifs qui expriment les couleurs respectives et il aimera à écrire sur son ardoise, *une fleur bleue, une fleur rouge, une fleur jaune, une feuille verte.*

Après les couleurs je vous conseille de montrer à votre enfant les mots qui expriment les nombres, ainsi que les chiffres. Pour vous faciliter cette explication, je joins à ma lettre un tableau de points qui vous sera utile.

Il faut tâcher de lui faire comprendre que chaque chose individuelle est *une* chose, *un* garçon, *une* fille, *une* assiette, *une* fourchette, etc. en élevant le pouce de la main droite pour chaque objet individuel et en lui faisant écrire au moyen de l'alphabet manuel les mots *un*, *une*. Faites la même chose pour tous les autres chiffres: montrez-lui, en élevant le pouce et l'index que ces deux unités font *deux* et qu'on l'exprime par le chiffre 2. Continuez de cette manière jusqu'à dix: le pouce et deux doigts pour 3; le pouce et quatre doigts pour 5; le pouce droit, les quatre doigts et le pouce de la main gauche pour 6 etc. en ayant soin de lui faire épeler chaque fois les mots par lesquels on exprime les chiffres.

Quand vous êtes arrivées à dix, vous élèverez les pouces et tous les doigts et vous écrirez 10, en lui faisant observer que 1 est employé pour la dizaine, et que 0 indique qu'il n'y a pas d'unités à y ajouter. Le signe de 0 sera une secousse de la tête comme si on disait *non aucun*. Ceci sera mieux compris encore, lorsque vous lui donnerez le chiffre 11 et je vous dirai comment il faut s'y prendre. Copiez les points qui se

Digitized by Google

trouvent à la fin de cette lettre sur des morceaux de cartes et mettez-les soigneusement ensemble dans une boîte et au moment de lui expliquer le mot *onze*, choisissez dans la boîte une de ces cartes marquée de dix points; mettez aussi devant vous sur la table les cartes marquées de 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, points. Montrez-lui, après cela, celle qui porte 10 points et dites que c'est-là *une dizaine*, en levant d'abord le pouce de la main droite et ensuite les deux mains à la fois. Mettez alors la carte, qui n'a qu'un seul point, à côté de celle qui en porte dix et faites-lui remarquer que le mot pour *une dizaine* et *un* est *onze*. Revenez aussitôt à dix, indiquez-lui la carte à dix points, écrivez le mot *dix* sur votre ardoise, ainsi que le chiffre 1, pour dire que vous n'avez qu'une seule dizaine; demandez-lui par signes s'il faut encore ajouter à cette dizaine et à ce chiffre 1 d'autres unités, et secouez la tête comme si vous disiez, *non ceci est seulement dix, il ne faut pas y joindre d'autres unités*, et écrivez un 0 après le chiffre 1.

Exercez-le souvent de cette manière lorsqu'il aura appris à écrire les chiffres, afin de l'habituer à se servir du mot et du chiffre sans se tromper. Vous pourrez même faire de cet exercice un véritable jeu et une récompense, quand il aura bien fait ses devoirs.

Suivez la même voie jusqu'à *vingt*, en lui faisant observer qu'alors vous avez deux dizaines et aucun autre chiffre : mais j'ai peur de vous ennuyer, si j'en dis davantage. Ayez surtout soin de lui apprendre peu à-la-fois et que ce peu soit bien compris et imprimé dans la mémoire par un exercice répété. Si vous trouvez quelque difficulté à lui enseigner les chiffres de la manière que je vous l'ai prescrite, je vous conseille de montrer mon explication

Digitized by Google

à votre maître d'école ou à quelque autre honnête homme qui vous l'expliqueront facilement (1).

Je vous conseille aussi d'exercer votre enfant à joindre aux substantifs, qu'il écrit, les noms des nombres et cela de la même manière que vous l'avez fait avec les couleurs. Tâchez qu'il prenne l'habitude de compter les objets qu'il voit autour de lui; 1 table, 2 chaises, 3 enfants, 4 verres, 5 fourchettes, 6 assiettes etc. cela vous procurera l'opportunité de lui montrer la formation du pluriel.

Faites-lui aussi prononcer les chiffres, comme je vous l'ai déjà expliqué ailleurs; qu'il regarde votre bouche, qu'il sente votre gorge et sous votre menton lorsque vous parlez. Quelques-uns de ces mots sont assez faciles et je vous assure qu'il apprendra à les prononcer.

Dans ma prochaine, je vous dirai encore quelque chose sur les chiffres.

Je suis votre sincère amie.

***

---

(1) Pour exercer agréablement les enfants dans la pratique de la numération, on se servira avec avantage de la petite monnaie. Les enfants aiment à manier l'argent; ce sera un véritable plaisir pour eux que de compter les *centimes*, de les classer par groupes de cinq, de dix etc. d'en ôter, d'y ajouter. De cette manière, les trois premières règles de l'arithmétique pourront être rendues sensibles, et la notion qu'ils en acquiéreront par cette intuition réelle, sera plus nette et plus fortement imprimée dans la mémoire. On leur fera écrire chaque fois le chiffre du nombre des centimes et on variera aussi souvent que possible ce nombre pour varier les chiffres. On pourra leur faire remarquer aussi que 25 de ces centimes font un quart de franc, qu'un demi-franc en vaut 50, et que 100 centimes font un franc. NOTE DU TRAD.

Digitized by Google

un 1

deux 2

trois 3

quatre 4

cinq 5

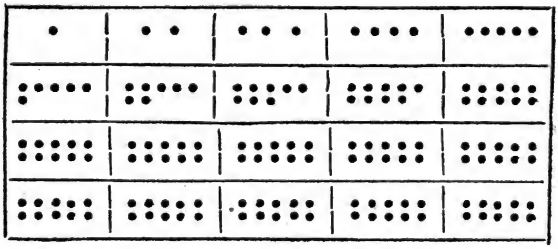
six 6

sept 7

huit 8

neuf 9

dix 10



Digitized by Google

REVUE.

M. le Général comte Drouot, que la ville de Nancy se glorifie d'avoir vu naître, a fait par actes authentiques en date des 2 janvier et 14 mars 1837, une donation de 300 fr. de rente, dont l'acceptation a été autorisée par ordonnances royales, en faveur d'enfants aveugles ou sourds-muets.

— La science médicale et une classe d'infortunés, dignes de tout l'intérêt qu'ils inspirent, viennent de faire une très-grande perte dans la personne de M. Itard, médecin de l'institution royale de sourds-muets, membre de l'Académie royale de médecine, chevalier de la Légion d'Honneur. Une longue maladie organique l'a conduit au tombeau dans un âge encore peu avancé. Les soins assidus de son honorable ami le docteur Husson ont prolongé la carrière au-delà du terme que, dans sa pieuse résignation, il s'était assigné à lui-même, terme pour lequel il avait fait les plus honorables dispositions. Il a désigné son ami constant et dévoué, M. Rives, conseiller à la cour de cassation, pour son exécuteur testamentaire. M. Rives aura une belle et touchante mission à remplir, en remettant à l'institution des sourds-muets le contrat d'une rente annuelle et perpétuelle de 8,000 fr. que le testateur a fondée pour l'établissement auquel il avait consacré une si grande partie de sa vie.

— M. Valade-Gabel, professeur distingué de l'institution royale des sourds-muets de Paris, vient d'être nommé directeur de l'institution royale des sourds-muets de Bordeaux. (*Le Temps du* 21 *août* 1838.)

— Par arrêté du ministre de l'intérieur en date du 31 août, M. le docteur Ménière, professeur agrégé de la faculté de médecine, est nommé médecin en chef de l'institut royal des sourds-muets en remplacement de feu M. Itard. (*Le Commerce du 4 septembre* 1838.)

— Pendant son séjour à Eu, la Reine a envoyé à Rouen, 500 fr. pour la maison de refuge du Bon-Pasteur ; 300 fr. pour les orphelins de la miséricorde et 200 fr. pour l'école des sourds-muets de l'abbé Lefebvre. (*L'Univers du* 2 *octobre* 1838.)

— M. Delanneau, ancien directeur de l'institution de Sainte-Barbe, maire du 12e arrondissement, vient d'être nommé par M. le ministre de l'Intérieur, directeur de l'établissement des sourds-muets de Paris, en remplacement de M. Ordinaire, qui a donné sa démission.

(*Le Moniteur du* 27 *octobre* 1838.)

Digitized by Google

— M. Delanneau, nommé dernièrement directeur de l'institution des sourds-muets, a été installé hier dans ses fonctions; M. le conseiller d'état Edmond Blanc, secrétaire général du département de l'intérieur, était chargé par M. le ministre de procéder à cette installation.

« Messieurs, a dit M. Edmond Blanc aux professeurs et fonctionnaires réunis autour de lui, le ministre éprouve une vive satisfaction en remettant les destinées de ce bel établissement entre les mains d'un homme honorable dont tous les titres vous sont connus : vous le savez, Messieurs, M. Delanneau, maire de votre arrondissement, a longtemps dirigé une institution célèbre, et l'éducation de l'enfance est devenue comme un culte religieusement conservé dans sa famille. »

M. Delanneau a répondu par l'éloge du précédent directeur, M. Ordinaire. (*Le Moniteur du* 29 *octobre* 1838.)

— M. Salvan, chanoine honoraire de la cathédrale de Saint-Flor, (Cantal) instituteur émerite des sourds-muets, est décédé le 12 octobre, à l'âge de 83 ans, dans sa terre d'Auzole, près Murat. Ce digne ecclésiastique fut l'avant-dernier élève de l'abbé de l'Épée, et mérite de partager la reconnaissance publique qui est acquise si justement à son illustre maître. (*L'Univers du* 28 *octobre* 1838.)

— Deux nouvelles écoles de sourds-muets ont été ouvertes tout récemment et toutes deux par des ecclésiastiques, l'une à Vernoux, département de l'Ardèche, par M. l'abbé de Saint-Romain, l'autre à Chaumont, près Ambert, département du Cantal, par M. l'abbé Dessaigne, curé desservant de Chaumont, (*L'Univers du* 18 *novembre* 1838.)

— Le gouvernement Sarde vient d'établir une institution pour les sourds-muets à Montiero en Savoie. On nomme parmi les directeurs M. Empoit, élève de l'abbé Sicard. Le royaume de Sardaigne possède donc, en ce moment, trois institutions de cette nature, à Turin, à Gênes et à Montiero.

(*Les Débats du* 5 *novembre* 1838, *d'après le Pariser Zeitung.*)

BANQUET ANNUEL DES SOURDS-MUETS.

De funestes dissentiments divisent en ce moment l'institution royale des sourds-muets de Paris. Ces dissentiments, de nature à compromettre l'existence de l'établissement s'ils se prolongeaient, ont lieu entre les membres du Conseil d'administration et M. Delanneau, maire du 12e arrondissement, récemment nommé directeur. On dit que depuis quinze jours le ministre hésite.

En attendant, les sourds-muets, juges compétents de la question, n'hésitent pas, eux. Ils ont unanimement convié M. Delanneau au banquet anniversaire de la naissance de l'abbé de l'Épée. Ils n'y ont jamais invité aucun des administrateurs, et c'est la première fois q'ils rendent hommage à leur directeur. Cette année, le banquet a eu lieu

Digitized by Google

au Casino Saint-Martin, dans les beaux salons de M. Auger. Outre cinquante sourds-muets, on y avait convié une dixaine de parlants, au nombre desquels étaient M. Dupin, président de la Chambre, M. Delanneau, M. John O'Connell, fils du célèbre Daniel, M. Coignet, peintre d'histoire, etc. La gaîté la plus décente n'a cessé de régner pendant tout le repas. Au dessert, Berthier, élu pour la quatrième fois président par l'unanimité de ses frères, a retracé dans une pantomime, dont nos meilleurs acteurs sont bien loin d'approcher, l'histoire de l'abbé de l'Épée, celle de l'institution, et enfin celle de l'association centrale des sourds-muets. Il a remercié avec effusion M. Dupin de l'honneur qu'il avait daigné leur faire. Il a dit les titres de M. Delanneau à la confiance de ses élèves, et il s'est porté garant de leur reconnaissance pour lui. Forestier a répondu au nom de tous les assistants.

M. Dupin a été invité à parler. Alors le docteur Doumic, placé à côté de M. Dupin, a répété en mimique sa chaleureuse improvisation. Les doigts du traducteur suivaient les lèvres de l'orateur. Ces deux langages se croisaient dans l'air sans se heurter ou se gêner en rien, en sorte que l'oreille entendait tandis que les sourds-muets écoutaient des yeux. Ils étaient les premiers à s'émouvoir et à applaudir. M. Dupin parlait d'une voix entrecoupée, et on a pu voir des larmes dans ses yeux.

« Messieurs, a-t-il dit, c'est une singulière position pour un orateur parlementaire que d'adresser la parole à une assemblée de sourds-muets... A la vérité, je n'ai pas à redouter des murmures, mais aussi je suis privé de l'avantage d'exciter vos sympathies. Cependant tout moyen de communication n'est pas interdit entre nous, grâce à l'admirable méthode inventée par l'homme presque divin dont nous célébrons aujourd'hui la fête, et qui fut le fondateur et le père de votre institut. Je vous parle, il est vrai, une langue étrangère, mais vous avez parmi vous de fidèles interprètes, des hommes habiles à traduire, dans le langage qui vous est propre, l'expression de la pensée d'autrui.

« Ce fut de votre part une pensée filiale, d'ouvrir une souscription en l'honneur de l'abbé de l'Épée. Je m'enorgueillis d'avoir été placé par votre choix à la tête de cette œuvre vraiment nationale; car c'est en France que l'institution des sourds-muets a eu la gloire de naître. C'est de chez nous qu'elle se propagera successivement chez tous les peuples qui honorent la morale, la vraie philosophie et l'humanité.

« Cette institution si belle dans son principe, si utile dans ses résultats, acquerra un nouveau lustre sous la tutelle de son nouveau directeur (M. Delanneau) : il vous offre en effet une double garantie

Digitized by Google

de dévouement et de capacité, soit comme administrateur, étant maire de l'arrondissement le plus populeux de la capitale, soit comme instituteur, puisque nous l'avons vu chef d'une maison célèbre, où, pendant de longues années, la jeunesse a reçu une éducation aussi brillante que libérale.

» Je m'associe de tout mon cœur à tout ce qui vient de vous être proposé. »

Forestier a porté le toast suivant à la santé de M. John O'Connell :

« A la santé de M. John O'Connell, fils du libérateur de l'Irlande! Pleins d'admiration pour le grand mérite de ce noble champion des libertés humaines, nous avons été enchantés de contempler dans le fils l'image du père. Nous sommes fiers et joyeux de la présence de M. John O'Connell, représentant de l'Irlande, car nous avons de sincères sympathies pour ce pays opprimé. Héritier des vertus de son père, avocat de toutes les causes qui intéressent l'humanité, il a bien voulu grossir notre phalange d'amis et de frères. Nous lui savons bien bon gré de sa présence ici, et nous le prions d'agréer l'expression de notre reconnaissance. »

M. John O'Connell, avec beaucoup d'émotion, a remercié pour lui-même et pour son père, auquel il a promis de rapporter fidèlement tout ce qu'il venait de voir et d'entendre.

M. Delanneau s'est ensuite exprimé ainsi :

« Messieurs,

» Je suis profondément touché de l'honneur que vous m'avez fait en m'invitant à cette intéressante réunion. M'appeler à fêter avec vous l'immortel abbé de l'Épée, le père de votre grande famille, c'est m'admettre dans le sein de cette même famille, c'est me donner *droit de cité* parmi vous; c'est rendre justice aux sentiments qui déjà m'attachent infiniment à vous.

» Si, dans le poste honorable qui vient de m'être confié et dont je sens toute l'importance et la sainteté, il ne m'est donné que de suivre de bien loin les traces du grand homme qui est l'objet de vos hommages et de votre vénération, j'aurai au moins l'ambition de lui ressembler pour la tendre et paternelle sollicitude qu'il a vouée toute sa vie à vos jeunes frères d'infortune !

» Puisse l'Institut royal des sourds-muets, sous ma direction, être à vos yeux le chef-lieu de la famille, le centre commun de vos pensées, de vos affections! Mon cœur me dit que vous y trouverez toujours un ami sincère, dévoué et un chaud défenseur de vos intérêts »

Le sourd-muet Peyson, qui naguère a concouru pour le prix de Rome, prépare pour l'exposition de cette année un tableau de grande dimension, dont le sujet est tiré de la vie de l'abbé de l'Épée. Dans quelques phrases pleines de modestie et de simplicité, il a remercié ses frères

Digitized by Google

des encouragements qu'il en recevait, et a rapporté à son maître, M. Coignet, les éloges dont il avait été l'objet.

Enfin, à dix heures et demie, l'assemblée s'est séparée.

(*Le Droit du* 27 *novembre* 1838.)

— M. Delanneau, nommé par M. le ministre de l'Intérieur, directeur des sourds-muets, s'est vu forcé, peu de jours après, de discontinuer ses fonctions par suite de l'opposition des membres du Conseil de cet établissement. Voilà environ un mois que dure cet état de choses.

(*Le Journal de Paris du* 7 *décembre* 1838.)

— La reine vient d'accorder au sieur Chef, cultivateur à Xertigny (Vosges), une somme de 40 fr. pour l'aider à procurer un trousseau à son fils, sourd-muet, récemment admis dans l'institution des sourds-muets de Nancy avec une bourse départementale. Déjà S. M. a accordé, il y a quelques années, pour la même destination, un secours de 100 francs à la veuve Barthel de Nancy.

— La ville d'Orléans, qui avait depuis 1836 une école de sourdes-muettes dirigée par les sœurs de la Sagesse, école qui compte aujourd'hui 20 élèves, vient de voir former aussi une école de sourds-muets. Un ecclésiastique, M. l'abbé Lavau, est à la tête de l'établissement; il est secondé par des frères de l'instruction chrétienne, venus de la Vendée, et qui s'occupent avec zèle et intelligence de l'éducation si laborieuse des sourds-muets. Nous avons déjà eu occasion de signaler deux ou trois établissements du même genre fondés par des ecclésiastiques dans le courant de l'année dernière. Un pareil dévoûment les honore et honore aussi la religion qui le leur inspire.

(*L'Univers du* 5 *février* 1839.)

— L'amour du pays est un sentiment profondément enraciné dans le cœur des Franc-Comtois. Ceux que leurs fonctions ou leurs affaires avaient éloignés de leur province manquent rarement l'occasion d'y rentrer. M. Désiré Ordinaire nous offre un nouvel exemple de cet attachement des Franc-Comtois pour le foyer d'origine. Notre compatriote est arrivé à Besançon avec l'intention d'y terminer sa carrière.

M. Désiré Ordinaire, dont les talents, le zèle pour le bien public et le caractère honorable ont été appréciés dans ce pays, a été doyen de la faculté des sciences de Besançon jusqu'à la malheureuse époque de sa suppression. Il fut ensuite inspecteur de l'académie chargé de l'administration rectorale. Plus tard il fut appelé aux fonctions de recteur de l'académie de Strasbourg, qu'il a occupées jusqu'en 1831, époque où il fut nommé directeur de l'institution royale des sourds-muets à Paris. M. Désiré Ordinaire, après avoir opéré dans ce dernier établissement des réformes difficiles et d'importantes améliorations, cédant enfin aux pressantes sollicitations de ses amis, qu'effrayaient l'altération croissante de sa santé et surtout l'affaiblissement de sa

Digitized by Google

vue, est revenu dans sa ville natale goûter un repos dont il a si bien mérité de jouir.

M. le ministre de l'intérieur, en acceptant à regret la démission de M. Désiré Ordinaire, dont il appréciait le modeste et courageux dévoûment, a voulu lui donner un témoignage de gratitude et d'estime en le nommant directeur honoraire de l'institution royale des sourds-muets de Paris, et membre du conseil de perfectionnement créé près de ce magnifique établissement.

Nous espérons que les loisirs de M. Désiré Ordinaire tourneront au profit de notre pays. Ses connaissances variées et sa philanthropie trouveront à s'exercer utilement pour la société d'agriculture, pour notre académie des sciences, et spécialement pour notre institution départementale de sourds-muets.

(*L'Impartial de Besançon du 4 Décembre* 1858.)

— Il a été constaté, dans des statistiques dressées dans les dépôts d'aveugles, que le plus grand nombre des cas de cécité, ont lieu dans le premier âge de la vie, à la suite d'ophtalmies occasionnées par le froid humide agissant sur les nouveaux nés. Une pétition a été adressé aux deux chambres, pour la prudente interprêtation de l'article 55 du code civil. M. de Gasparin a fait un rapport sur cette demande et la chambre des pairs l'a favorablement accueillie dans sa séance du 7 juillet. Cette pétition a été renvoyée aux deux ministres de l'intérieur et des cultes. (*Journal Français.*)

— C'est avec le sentiment d'une profonde douleur que les amis de l'humanité apprendront la mort de la sœur Constance Van Durne, directrice de l'institut des enfants aveugles et sourds-muets d'Ypres. Elle s'est éteinte à l'âge de vingt-neuf ans à peine, au milieu de ses trente-six élèves éplorés. Sa perte irréparable, les ressources de l'établissement ne permettent pas les frais d'une nouvelle direction qui serait moins désintéressée que la sienne. La sœur Constance a demandé à être enterrée à Moorslede, à côté de son oncle, le vénérable curé Verhelst.

(*Le Journal des Flandres.*)

— La société de bienfaisance, connue sous le nom d'Institut des sourds-muets, fondé à Anvers le 1r janvier 1835, a publié son 1r rapport trimestriel de 1859. L'institut comptait 111 membres et avait placé dans des instituts un sourd-muet et deux sourdes-muettes.

Les revenus du trimestre étaient de	fr. 322-79
L'encaisse au 1r avril	fr. 215-59
Fonds de réserve placé à la banque	fr. 800-00

Ce rapport contient ensuite des détails sur une visite dont M. le Président et l'un des Commissaires de la société, ont bien voulu honorer mon établissement, à Bruges. Le rapport est trop flatteur pour que je puisse en dire davantage.

Digitized by Google

— Il a été proposé un prix de 500 florins par la première classe de l'intitut royal des sciences, belles-lettres et arts à Amsterdam, au meilleur mémoire, en réponse aux questions suivantes :

« Comme l'expérience a prouvé que beaucoup d'aveugles-nés et de sourds-muets admis dans les institutions de Groningue et d'Amsterdam, succombent pendant le cours de leurs études à la suite de phthisie ou d'autres maladies de poitrine, et que cependant ces cas fréquents d'affections de la poitrine ne peuvent être attribués ni à la position, ni à la tenue de ces instituts; la première classe demande : 1° si l'expérience confirme en général et partout que les sourds-muets et les aveugles de naissance succombent plus souvent que les autres jeunes gens de leur âge à la phthisie. 2° En cas de réponse affirmative, on demande : si la fréquence de cette maladie doit être attribuée à des causes accidentelles; ou bien s'il y a entre cette maladie et la privation de la vue ou de l'ouïe, (que cette privation soit congénitale ou accidentelle), une alliance tellement intime que la privation de ces deux sens et la phthisie peuvent être considérées comme effets d'une seule et même cause? et 3° si enfin des remèdes peuvent être employés pour prévenir cette maladie, sans nuire au but que l'on se propose en admettant les dits élèves dans de pareilles institutions. Les mémoires pouvaient être écrits en hollandais, en latin, en français, en anglais ou en allemand, mais devaient être envoyés, francs de port, au secrétaire de la première classe etc. à Amsterdam, avant le dernier février 1839. »

INSTITUTION DES SOURDS-MUETS A LILLE.

DISTRIBUTION DES PRIX.

La distribution solennelle des prix aux élèves de cette noble et belle institution qui compte déjà cinq années d'une existence prospère, a eu lieu hier dimanche, 1r Septembre, à midi, dans la grande salle du tribunal civil, en présence d'un nombreux auditoire.

M. le préfet, qui présidait la séance, a prononcé un discours fort remarquable. Ce discours, écouté dans le plus profond recueillement, a été vivement applaudi.

Les élèves se sont livré ensuite à des exercices d'autant plus intéressans qu'ils mettent en évidence ce qu'il faut des soins, de sollicitude, de dévouement pour parvenir à remplacer chez ces pauvres êtres incomplets les sens si essentiels dont la nature les a privés.

Ainsi, M. Lavallée, âgé de 14 ans, nous a raconté la fable de la *Grenouille et le Bœuf;* M. Michez, âgé de 13 ans, celle du *Corbeau et le Renard;* M. Jacques, âgé de 20 ans, celle du *Renard et la Cigogne*

Digitized by Google

et enfin M. Benjamin, ce jeune sourd-muet qui, l'année dernière, à pareille époque, nous faisait connaître les aventures de sa vie, M. Benjamin nous a raconté la fable du *Gland et la Citrouille* et celle de la *Laitière et le Pot au lait.*

Nous n'essaierons pas de décrire ces différens exercices. Quels mots pourraient rendre cette pantomime animée et rapide au moyen de laquelle les idées les plus abstraites sont exprimées aussi clairement et se font comprendre aussi facilement qu'au moyen de la parole! Mais si le discours est impuissant pour faire comprendre ce dont les yeux peuvent à peine se rendre compte, le cœur est là qui bat délicieusement, qui se soulève de plaisir et d'admiration à la pensée que l'humanité produit seule de pareils miracles, et qu'il a fallu le dévouement d'un seul homme pour donner l'ouïe et le langage à ces infortunés plongés dans l'éternel silence et sur la langue desquels pèse une impuissance fatale.

La distribution des prix aux élèves des deux sexes a eu lieu immédiatement après les exercices.

Nous croyons que le lecteur lira avec plaisir le discours suivant composé par le jeune Benjamin, sourd-muet. Ce discours, qui devait être lu à la distribution des prix aux élèves de l'institution Massieu, n'a pas pu l'être à cause de l'absence de M. Le Glay qui en était chargé :

« Messieurs,

» Vous vous rappelez peut-être avoir lu l'année dernière l'histoire du vagabond et fugitif Benjamin, ancien élève de l'institut, si infortuné naguère; vous le voyez maintenant heureux et satisfait à côté de M. Le Glay, son mentor.

» Je suis à Lille depuis un an, après avoir été jeté sur une mer semée d'écueils, un vent favorable vint me pousser à Cambrai où j'ai trouvé pour protecteur M. Bouly père, qui a été l'auteur de mon bonheur, puis à Paris, où j'ai fait ma première communion et reçu une éducation, et enfin à Lille, où je veux consacrer toute ma vie à l'éducation de mes frères d'infortune, sous la direction de notre célèbre et vénérable Massieu que vous voyez courbé sous le poids de ses longs et pénibles travaux.

» Dieu a voulu que je fusse ici pour lui payer le tribut de ma reconnaissance; car il m'a préservé de mille dangers.

» Instruire les sourds-muets est une grande et honorable tâche pour moi qui devais être d'abord rélieur.

» J'en suis donc responsable devant Dieu et devant les hommes. Que la Providence est grande, admirable et mystérieuse!...

» J'ai donné la préférence à l'établissement de Lille, parce que je

Digitized by Google

suis reconnaissant envers ce pays qui a payé ma bourse à l'école de Paris, et que c'est mon pays adoptif.

» Parlons de nos élèves. L'art d'instruire les sourds-muets est le plus difficile et le plus pénible. Pour cela, le professeur doit avoir une grande patience, une grande persévérance et beaucoup d'expérience.

» Ces enfans, auxquels j'ai donné des leçons depuis dix mois, sont pauvres en expressions, mais riches de sentiments religieux et moraux. Ils n'ont besoin d'apprendre ici bas qu'à être bons pour conserver leur âme. Nobles créatures! Ils apprennent la langue française, pour être moins trompés par les méchants et pour parler par écrit aux entendans parlans; le calcul, pour veiller à leurs intérêts; un état, pour pouvoir gagner leur vie.

Travaillez, prenez de la peine:
C'est le fonds qui manque le moins.
(Lafontaine).

» Voyez mes élèves, dont j'ai été toujours satisfait pour leur bonne conduite, leur travail et leur progrès. Ils sont heureux de pouvoir écrire, de sorte que la joie et le bonheur sont peints sur leur figure. Autrefois, les sourds-muets, que l'on considérait comme des monstres, étaient exclus de la société, ou plutôt mis à mort. Quel préjugé! quelle cruauté! mais il est à croire que leur âme, plus chère que les trésors, est sauvée au Ciel, parce qu'elle était innocente.

» Aujourd'hui, ces sourds-muets sont rians et joyeux parce qu'ils sont sortis des ténèbres... Honneur donc à la réligion qui a envoyé sur la terre un apôtre ingénieux et spirituel... l'abbé de l'Epée!!! que son nom soit gravé dans nos cœurs.

» On ne possède pas encore une bonne notice sur cet immortel instituteur. D'ici à quelques mois, M. Ferdinand Berthier, professeur sourd-muet à l'école royale de Paris, en publiera une qui satisfera les lecteurs. Il a déjà mis au jour son ouvrage intitulé : *Histoire et statistique de l'éducation des sourds-muets.*

» Messieurs, ce n'est plus un triste spectacle, vous pouvez regarder ces intéressans élèves sans compassion; seulement, vous avez pitié d'eux à cause de leur pauvreté.

» Ne croyez pas, je vous prie, qu'ils soient fâchés d'être privés de l'ouïe et de la parole pour entendre la musique et le ramage des oiseaux. Ils sont presque aussi contens que vous. Dieu, plein de bonté, adoucit leurs peines, leurs privations et les soulage. Vous me demanderez s'il y en a qui désirent entendre et parler. Oui, mais ce n'est pas sans motif. Un sourd-muet m'a dit qu'il désirait devenir entendant-parlant pour être député, ou ministre, ou avocat et être aussi savant

Digitized by Google

que Fénélon, Racine, etc.; mais il doit savoir que ce n'est que vanité de chercher les honneurs et d'aspirer à s'élever.

» Parens, rejouissez-vous de voir vos enfans heureux. Ils sont devenus hommes : ils pensent, jugent, réfléchissent, distinguent le bien d'avec le mal, le vrai d'avec le faux.

» Vous, à qui le Ciel a donné des enfans sourds-muets, placez-les de bonne heure dans une école : vous comprenez bien que la jeunesse s'instruit facilement. Lorsque Dieu vous envoie des enfans, vous ne voulez pas les faire instruire tout de suite, parce que vous les aimez trop. Ils sont beaux et vous vous plaisez à les voir courir autour de vous. Hélas! que diront-ils lorsqu'ils deviendront grands? ils diront : Pourquoi mon père et ma mère ne m'ont-ils pas placé dans cette école? Quand je serai grand, j'aurai peu de goût pour l'étude, je m'instruirai difficilement. On me regardera; j'aurai honte de mon ignorance.

» Heureux le père qui le sait, car son fils pourra un jour par ses talens ou son travail secourir son père et sa mère dans leur vieillesse.... Bon fils!!..

» Administrateurs! vous ne cessez de combler de mille bontés mes frères d'infortune; vous faites chaque jour des démarches couronnées de succès pour améliorer notre école.

» Une chapelle vient d'être établie, et sous peu des ateliers encore....

» Honneur toujours à la charité!!! Surtout n'oublions pas non plus notre généreux préfet, M. le vicomte de St-Aignan, qui nous porte le plus vif intérêt.

» Le mot charité est admirable. La charité, c'est Dieu. Aimer la charité, c'est aimer Dieu. Elle n'abandonne jamais les pauvres. Elle a envoyé un homme charitable à notre école. Il enseigne gratuitement la crainte du Seigneur à nos enfans sourds-muets dont quelques-uns auront le bonheur de faire leur première communion. C'est l'homme le plus utile pour eux; parce qu'il conduit leur âme sur le chemin de la vertu pour la diriger vers la porte du Ciel. Quel est cet homme? je ne le nommerai pas de peur de blesser sa modestie; mais tous les cœurs ici l'auront bientôt nommé.

» Qu'il nous soit permis de profiter de cette circonstance solennelle pour exprimer notre reconnaissance au conseil-général, au conseil-municipal de Lille et à M. le ministre de l'intérieur.

» Parens! vous allez conduire vos enfans aux vacances; je vous prie très-instamment d'avoir bien soin d'eux, c'est-à-dire d'en éloigner tout ce qui pourrait, par leurs yeux, souiller leur ame et altérer l'innocence de leur cœur. L'exemple est la meilleure leçon que vous puissiez leur donner. C'est le plus puissant de tous les enseignemens.

» Les mauvais conseils, dit le Sage, empoisonnent l'esprit.

Digitized by Google

» Dès leur admission, nous avons cultivé leur cœur aux dépens de notre repos.

» Il nous sera bien doux de les revoir à la rentrée aussi sages qu'ils le sont aujourd'hui. »

L'histoire du vagabond et fugitif Benjamin dont il est parlé au commencement du discours qui précède, est cette histoire si naïve et si intéressante de sa vie écrite par lui-même, et que personne n'a pu lire sans en être ému jusqu'aux larmes.

Voici un passage de cette *Histoire d'un sourd-muet*, qui est bien digne de remarque.

« Un jour je pris imprudemment une poignée de ce sable que j'introduisis dans mes oreilles et narines; je ne savais pas que cela fut dangereux. Je ne savais pas que cet acte d'enfant sans expérience allait dresser une barrière éternelle entre moi et mes semblables; je ne tardais pas à ressentir un malaise inaccoutumé, je tombais malade; je ne pouvais plus ni entendre, ni parler. Ma mère, affrayée de mon pénible état, alla chercher un médecin pour me guérir. Vain espoir! j'éprouvais d'affreuses douleurs; il me fit vomir en m'introduisant une cuiller dans la bouche, il chercha à l'aide d'instruments, dont j'ignore le nom, à extirper le sable de mes oreilles. Hélas! il n'en sortait que du sang en abondance; dans la tête, dans le cou, dans les pieds, je souffrais d'une manière inouïe, je ne pouvais plus marcher; enfin Dieu prit pitié de moi, la santé me revint, mais j'étais sourd-muet.

» Avant ce malheur, ma mère, qui m'aimait beaucoup, me donnait chaque jour une instruction religieuse; j'allais souvent chez M. le curé de village qui me recevait avec bonté, j'espérais même devenir un enfant de chœur! Malheureux! tout disparut pour moi avec la parole; j'oubliai les leçons de ma mère, les prières que le bon curé m'avait apprises, un voile épais couvrit mon intelligence; et je ne prononçais plus que comme par instinct quelques mots rares tels que *pain, cidre, eau, papa, maman.*

» Il me semble que Dieu m'ait affligé de cet anéantissement passager pour me rendre moins sensible le coup qu'il allait me porter.

» Des malheurs avaient accablé ma pauvre mère, son modique avoir avait disparu, elle fut obligée de vendre son jardin et sa maison pour acheter du pain; puis quand ses dernières ressources furent épuisées, nous fûmes obligés de mendier un azile, et notre nourriture dans la famille de ma mère, mais l'hospitalité nous fut refusée; alors nous devinmes errants, passant les nuits tantôt sous un toit abandonné, tantôt couchés sur le bord d'une route, sur les feuilles à la lisière des bois.

» Ma mère, ma pauvre mère faible, accablée de fatigues, voyait avec effroi s'éteindre ses dernières forces, à peine pouvait-elle marcher, elle ne pouvait faire plus de vingt ou trente pas à la fois,

Digitized by Google

je la voyais alors tomber de faiblesse. Un soir enfin elle ne put se relever, nous étions au bord du bois de Caisne. Elle priait Dieu, et moi, enfant sans intelligence, sans facultés morales, je ne joignais pas mes prières aux siennes; car je ne savais plus ce que c'était qu'une prière; car je croyais qu'il n'y avait au ciel qu'un sourd-muet comme moi, portant le même nom que moi, car je croyais que cette nuit, où brillaient les étoiles, n'était éclairée que par les soins des hommes du ciel qui allumaient ces astres lumineux, qu'ils devaient éteindre le matin en soufflant dessus; car cette pluie, ce vent qu'il faisait, je les prenais pour l'ouvrage des hommes. A qui me serais-je adressé? Je ne priais pas, j'errais aux environs du lieu où ma mère epuisée, était tombée sans secours humains. Oh! s'ils l'avaient vue alors, ceux qui nous avaient refusé l'hospitalité!! Un monsieur me rencontra, me crut seul probablement et m'emmena chez lui; sa généreuse pitié me fournit alors un souper et un lit.... Je dormis, pauvre enfant que j'étais, et le lendemain je courus rejoindre ma mère; je retrouvai son corps.... ma mère n'existait plus, son âme s'était envolée. »

— M. Louis Braille, répétiteur à l'institution royale des aveugles de Paris et aveugle lui-même, connu déjà par la découverte d'une écriture en points à l'usage des aveugles, vient d'inventer un nouveau procédé pour réprésenter par des points la forme des lettres ordinaires. Je donnerai dans le prochain N° de mon JOURNAL l'explication complète de ce procédé et un échantillon de cette écriture. Une lettre écrite en points, par M. Braille, et jetée à la poste, à Paris, m'est arrivée le surlendemain.

— M. Ordinaire, ancien directeur de l'institut des sourds-muets de Paris, consacre à présent sa vie aux deux établissements de Bésançon, où sont réunis les plus grandes infortunées, celui des sourds-muets et la maison de détention, de réfuge et d'aliénés. Cet homme ne saurait vivre sans faire du bien à son prochain, c'est un besoin de sa vie. Que Dieu le conserve longtemps!

— M. Léon Vaïsse, professeur à l'institution royale de Paris, a publié une petite brochure intitulée : *Le mécanisme de la parole mis à la portée des sourds-muets de naissance.* Il y expose un procédé pour écrire la prononciation. Le procédé est très-ingénieux et neuf.

— M. Piroux vient d'achever le premier volume de son intéressant journal *l'Ami des Sourds-Muets.* 160 pages.

— M. Valade-Gabel, directeur de l'institution des Sourds-Muets de Bordeaux, a proposé à l'académie royale des sciences et arts de Bordeaux deux mémoires sur cette question : *Quel rôle l'articulation et la lecture sur les lèvres doivent-elles jouer dans l'enseignement des Sourds-Muets?* Ces mémoires que l'auteur a fait imprimer séparément me sont arrivés trop tard pour pouvoir en rendre compte à présent. Cette question mérite toute l'attention des instituteurs des sourds-muets; je désire beaucoup

Digitized by Google

connaître l'opinion actuelle de ce savant professeur. En 1828, M. Valade fut chargé à Paris d'un cours d'articulation. Son cours était composé de 15 individus, dont 7 entièrement sourds et huit autres qui avaient conservé plus ou moins d'audition. Chaque division ne recevait qu'une heure de leçon par jour et, au mois de juillet de la même année, deux membres du conseil de perfectionnement firent sur ces essais ce rapport à l'administration. Après avoir tracé la marche qu'avait suivie M. Valade, ils constatent le résultat obtenu. « Les élèves, disent-ils, sont arrivés à articuler toutes les voyelles, toutes les consonnes, la plupart des syllabes et un grand nombre de mots, à la vue des lettres qui les représentent et à lire les uns et les autres sur les lèvres de leur maître et sur celle de quelques-uns d'entre eux. » L'essai est donc concluant etc.

Au commencement de 1829, M. Valade fit lui-même un rapport où il exposait ses résultats. Les élèves, dit-il, complètement sourds, sont en état de lire sur nos lèvres, et de prononcer, *sans exception, d'une manière très-intelligible*, toutes les valeurs phoniques usitées dans la langue française; ils connaissent en outre les diverses manières d'écrire ces valeurs, et presque toutes les anomalies de notre alphabet; enfin ils savent décomposer un mot en ses éléments syllabiques. On y ajoute enfin que les résultats sont supérieurs, pour leur uniformité, à ceux qu'on a obtenus jusqu'à présent e n Angleterre et en Allemagne. J'examinerai dans un prochain N° ces mémoires, en les complétant par tout ce que M. Valade a encore écrit sur cette intéressante matière.

— M. Ramon de la Sagra a publié des notes sur un voyage qu'il a fait en Belgique et en Hollande, sous le titre de *Voyage en Hollande et en Belgique* etc. Paris, Arthus Bertrand, éditeur, rue Hautefeuille, 23, 2 volumes. Ses recherches ont surtout eu pour objet l'instruction primaire, les établissements de bienfaisance et les prisons. Il y parle longuement des établissements pour les sourds-muets des deux pays. Il y a inséré aussi un petit exposé de ma manière d'enseigner l'articulation.

— Je reçois à l'instant des livres imprimés en relief pour les aveugles à York. Je donnerai dans le prochain volume un spécimen de cette nouvelle manière d'imprimer.

— M. Taylor, directeur de l'institution des aveugles de York, vient de m'envoyer 1° un livre de prières imprimé en relief pour ses élèves intitulé : *The Collects for sundays and holydays. etc. York, printed by W. Dawson Littledale, Manorhouse,* 1839. 2° *Early lessons.* C'est le premier essai de sa nouvelle manière d'imprimer pour les aveugles et le seul exemplaire qu'il ait laissé subsister. 3° *Morning hymn.* Les vers sont composés par l'aveugle Jane Pickles, première élève de l'établissement. 4° Un ouvrage périodique pour les aveugles, intitulé : *Magazine for the blind;* deux N^os^ ont paru, Août et Septembre. Tous

Digitized by Google

ces ouvrages sont imprimés avec le caractère, dont j'ai parlé dans mon rapport à M. le ministre de l'intérieur: *Les établissements pour les aveugles en Angleterre*, p. 95, 96, 97 etc.

On connait trois ouvrages périodiques pour les aveugles, quel malheur que nous ne puissions pas procurer la même consolation à nos malheureux aveugles.

— M. Alston trésorier de l'asyle pour les aveugles de Glascow, m'a envoyé la copie d'une lettre qu'il venait de recevoir des lords de la trésorerie de sa Majesté la Reine d'Angleterre, qui lui annonce que, pour l'encourager dans ses charitables efforts en faveur des aveugles, sa Majesté lui accorde pour continuer ses impressions, sur sa cassette particulière, un don de 400 livres sterl. (plus de 10,000 fr.). Voici la lettre en original :

Treasury Chambers, 11th Sept., 1859.

SIR. — *The Lords Commissioners of her Majesty's Treasury having received a communication from the Secretary of State for Home Department, upon the subject of the steps taken by you connected with the printing of the Bible in raised type, for the use of the blind throughout the kingdom, their Lordschip have commanded me to express to you their great approbation of your philantropic exertions for so meritorious an object, and they have been pleased to direct that issue of Four Hunderd Pounds be made to you from Royal Bounty, for the purpose of assisting you in the prosecution of the work.*

I am, Sir,

Your obedient servant,

G. J. PENNINGTON.

JOHN ALSTON, *Esq., Glasgow.*

— INSTITUT ROYAL DES SOURDS-MUETS ET DES AVEUGLES DE LIÈGE. *Rapport sur les travaux de la commission administrative.* Liège, 1859, 52 pages in-8°.

Ce rapport est composé par M. Visschers.

Dans le compte de 1858, on remarque parmi les recettes ordinaires un subside de l'état de. . . 7,900
id. de la province. . 1,000
id. de la ville . . . 1,500

L'institut a déposé, cette année, à la caisse d'épargne, une somme de 24,900 francs.

— Un arrêté royal du 30 Septembre dernier accorde à l'institut des sourds-muets et des aveugles, à Liège, un subside extraordinaire de 7,000 francs pour couvrir une partie des frais résultant de l'acquisition et de l'appropriation d'un nouveau local.

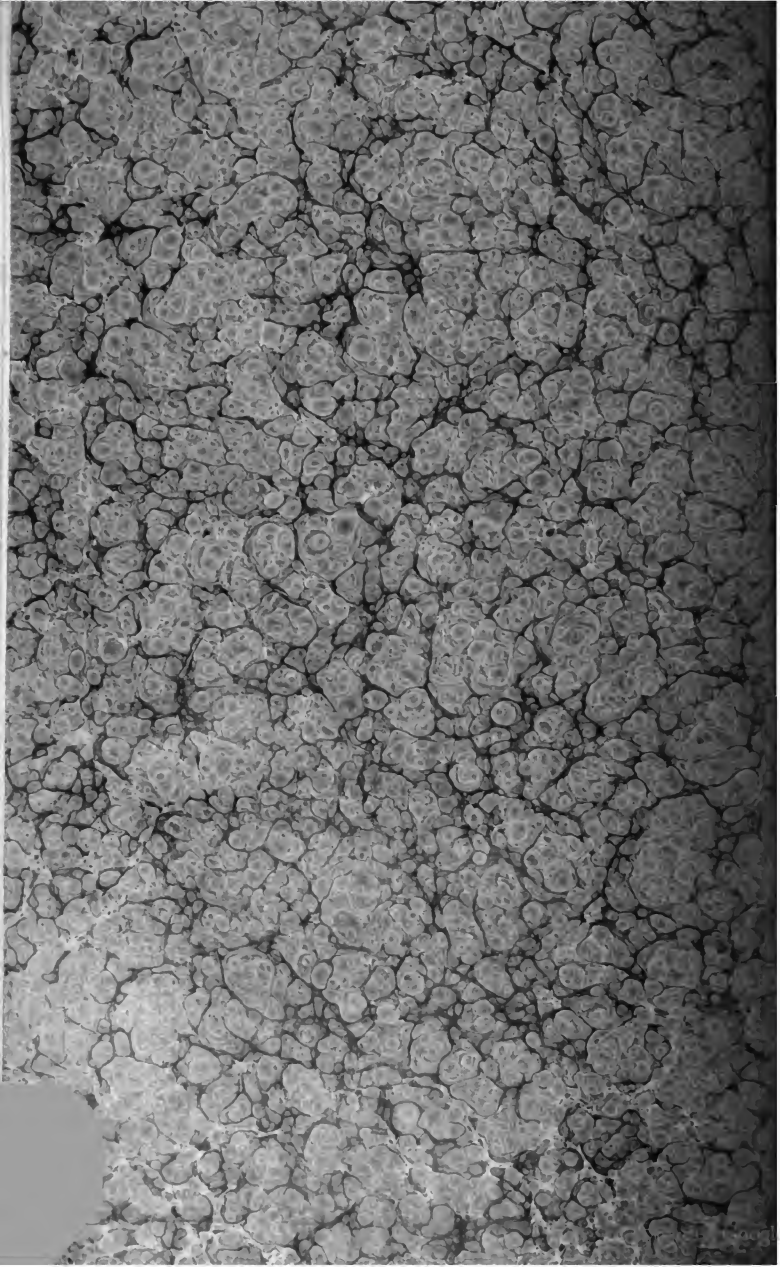
FIN.

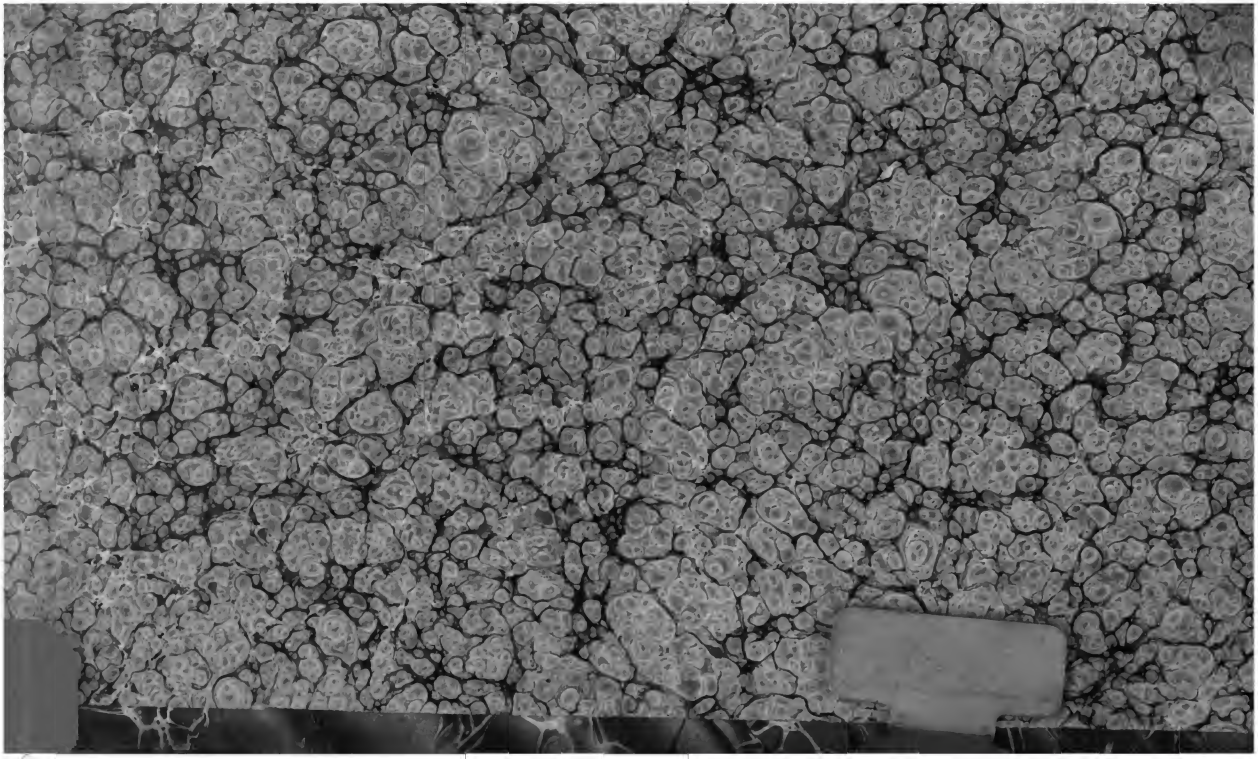
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google





Digitized by Google